



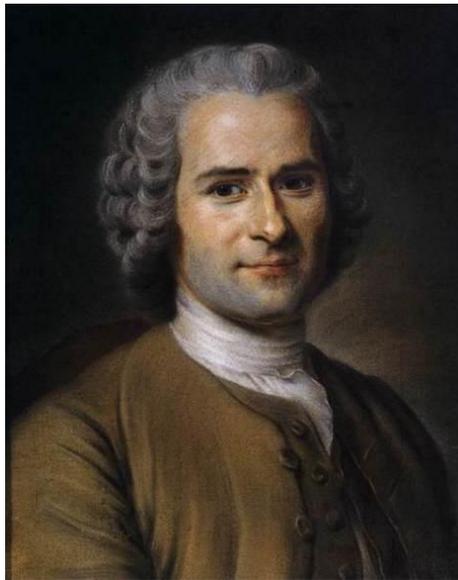
www.comptoirlitteraire.com

présente

Jean-Jacques ROUSSEAU

(Suisse - France)

(1712-1778)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées,
les principales étant toutefois étudiées dans des dossiers à part.
À la fin (pages 47-70) est tenté un portrait aux multiples facettes
(l'homme, le musicien, l'écrivain, le penseur [la botanique, la pédagogie, la
politique, la morale, la religion], l'autobiographe, le romancier),
et suit l'examen de sa postérité (pages 71-83).**

Bonne lecture !

Jean-Jacques Rousseau appartenait à une famille protestante originaire de Montlhéry (près d'Étampes, au sud de Paris) que l'aïeul, Didier Rousseau, un protestant, quitta en 1549 pour fuir la persécution, et rejoindre Calvin à Genève, alors une petite république austère et indépendante, où il ouvrit une auberge. Ses descendants en vinrent à exercer le métier d'horloger, profession respectée et lucrative en ce temps.

Ce fut le cas du père de Jean-Jacques, Isaac Rousseau, qui était maître horloger, mais aussi violoniste et maître de danse. Il épousa Suzanne Bernard, qui était la fille d'un pasteur. Ils eurent un premier garçon, François, qui naquit le 15 mars 1705. Puis Isaac laissa femme et nouveau-né à Genève pour exercer son métier d'horloger à Constantinople, au palais de Topkapi. Il y resta six ans, et revint au foyer en 1711, pour faire à sa femme un deuxième enfant, Jean-Jacques, qui naquit le 28 juin 1712, au domicile familial, 40, Grand-Rue, et reçut, le 6 juillet, le baptême protestant. Malheureusement, à la suite de cette naissance, sa mère décéda, d'une fièvre puerpérale, le 7 juillet. La vie de Rousseau commença donc par une tragédie. La famille se voua au culte de la défunte.

Jean-Jacques et François furent ainsi privés d'une affection que leur père n'était pas en mesure de leur donner. En effet, il était, même marié, resté d'humeur fantasque, avait gardé des allures insouciantes, et ne s'intéressait guère à l'argent. Il regrettait de ne pouvoir remplacer son épouse perdue, mais fut assisté par sa sœur cadette, *«tante Suzon»* pour Jean-Jacques, qui s'installa à la maison, et entoura l'enfant moribond qu'il était de tous ses soins, jour et nuit, lui chantant des chansons douces.

Comme la famille ne s'occupait que de cet enfant, parce qu'il avait survécu, et qu'il souffrait d'une maladie de la vessie due à une malformation congénitale qui provoquait une incontinence urinaire presque continuelle, François fut délaissé, élevé négligemment. Aussi fut-il assez désobéissant, et s'enfuit-il souvent. Son père, qui le punissait très sévèrement et le battait violemment, le fit enfermer en maison de correction pour motif de «libertinage» à l'âge de douze ans ! Destiné à devenir horloger, il fut mis en apprentissage vers 1718, mais fugua de chez ses maîtres. Finalement, en 1721, à l'âge de dix-sept ans, il *«tourna si mal qu'il s'enfuit et disparut tout à fait»* (*"Les confessions"*), car l'on perd sa trace en Allemagne, dans la région de Fribourg-en-Brisgau.

Rousseau indiqua encore : *«Voilà comment je suis demeuré fils unique»* (*"Les confessions"*). Son père prit l'habitude de lui lire les romans d'amour laissés par sa mère, ainsi que les *"Vies parallèles"* de Plutarque ; il allait confier : *«À six ans, Plutarque me tomba sous la main ; à huit, je le savais par cœur ; j'avais lu tous les romans ; ils m'avaient fait verser des seaux de larmes, avant l'âge où le cœur prend intérêt aux romans. De là se forma dans le mien ce goût héroïque et romanesque qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent, et qui acheva de me dégoûter de tout, hors de ce qui ressemblait à mes folies.»* (*"Seconde lettre"* à M. de Malesherbes) - *«Ce fut la première lecture de mon enfance, ce sera la dernière de ma vieillesse.»* (*"Quatrième promenade"*). Il lut encore Ovide, Bossuet, La Bruyère, Fontenelle. Mais il ne reçut pas d'«éducation» à proprement parler.

En 1722, Isaac Rousseau, qui avait un caractère parfois violent, se compromit dans une altercation avec un compatriote, et dut quitter Genève, sans pouvoir emmener son fils, pour se réfugier à Nyon, dans le canton de Vaud, pour échapper à la justice. Il n'allait jamais revenir à Genève, tout en restant en contact avec Jean-Jacques qui allait se rendre régulièrement à Nyon. Il confia sa progéniture à son beau-frère, Gabriel Bernard, un pasteur protestant qui avait été nommé tuteur.

Celui-ci mit Jean-Jacques en pension, avec son propre fils, Abraham, chez un autre pasteur, Jean-Jacques Lambercier, à la campagne, à Bossey, au sud de Genève, au pied du Salève. Jean-Jacques connut alors deux années (entre 1722 et 1724), où il s'abandonna à sa paresse et à ses rêves, et qui restèrent dans son souvenir les plus douces de sa vie ; c'est pendant ce séjour qu'il reçut, de la sœur du pasteur, la trentenaire Mlle Lambercier, deux troublantes fessées, dont la première lui révéla l'émotion sensuelle parce qu'elle était subie, et l'autre l'injustice parce qu'elle était imméritée.

Il fut rappelé à Genève avec son cousin, et y demeura trois ans, étudiant la géométrie ; écrivant des comédies, puis des sermons qu'il n'osait cependant montrer à personne ; se laissant aller un temps aux douceurs d'amours naissantes. Sa famille pensa d'abord faire de lui un horloger, puis un pasteur ;

enfin, on se décida pour le métier de procureur, et on le fit entrer en apprentissage chez un greffier, un homme atrabilaire qui, au bout de quelques mois, le jugeant incapable et manquant de motivation, le congédia ; c'est que, après avoir connu une enfance heureuse, ou tout au moins apaisée, il avait été, chez lui, soumis à une rude discipline. Il fut alors, le 1^{er} mai 1726, placé chez un maître graveur ; mais il fit de nouveau un apprentissage indolent et sans plaisir, d'autant plus qu'il fut de nouveau traité avec brutalité ; de plus, un camarade le poussa à commettre des larcins, qui entraînèrent des punitions ; s'il se sentit victime de l'injustice, ramené à la réalité la plus triviale, il parvint à supporter les mauvais traitements, mais devint dissimulé, menteur, fainéant et chapardeur.

Le soir d'un dimanche, le 14 mars 1728, alors qu'il rentrait trop tard d'une promenade dans la campagne, il trouva les portes de la ville fermées, et ne put donc regagner son domicile. Par crainte du châtement qui l'attendait, non sans avoir fait ses adieux à son cousin, Abraham, il résolut de quitter Genève, rien ne le retenant vraiment dans cette patrie qui l'avait relégué dans une position intermédiaire entre les aspirations politiques et humaines des «gens du bas» et celles des «citoyens» patriciens détenant le pouvoir. D'infinies perspectives de liberté s'ouvrant devant lui, il décida de partir à pied, comme il allait le faire si souvent par la suite, entrant ainsi dans une existence picaresque, avec ses seize ans et ses rêves. À quatre kilomètres de Genève, dans la Savoie voisine, il arriva au village de Confignon, et se présenta au curé, qui l'accueillit, le nourrit, le logea et l'invita à se convertir au catholicisme ; dans ce but, il lui remit une lettre pour une jeune Vaudoise de Vevey, la baronne Françoise-Louise de Warens, qui, divorcée du baron, avait quitté la Suisse pour le duché de Savoie, habitait à Annecy, et qui, récemment convertie au catholicisme, s'employait à faire elle aussi des convertis et à prendre soin d'eux, recevant d'ailleurs, du roi de Piémont-Sardaigne, une pension de deux mille francs qui la récompensait pour son zèle.

Rousseau se rendit donc à Annecy, et, le jour des Rameaux, le 21 mars 1728, ce fut le choc : il rencontra, sur le chemin de l'église, Mme de Warens, et allait raconter : *«Je m'étais figuré une vieille dévote bien rechignée [...] Je vois un visage pétri de grâces, de beaux yeux pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte ; car je devins à l'instant le sien, sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener en paradis.»* (*"Les confessions"*). *«La belle convertisseuse»* allait lui laisser une impression inoubliable, car, tout de suite, les relations entre elle, qui avait vingt-quatre ans, et lui, qui en avait dix-huit, furent pleines de tendresse.

Cependant, elle l'envoya à Turin, à l'hospice des catéchumènes "Spirito Santo" où il arriva le 12 avril 1728. Il s'y convertit beaucoup plus rapidement qu'il ne le prétendit (dans ses *"Confessions"*, il déclara avoir longuement résisté), puisqu'il reçut le baptême dès le 23 avril, et que, le 21 août, il abjura le protestantisme. Cependant, comme il avait, en cet endroit, rencontré des jeunes gens aux conduites scandaleuses, tant garçons que filles, il s'en éloigna le plus vite qu'il put avec, comme viatique, la vingtaine de francs qui lui avaient été jetés par les personnes qui assistaient à son abjuration. Il résida quelques mois à Turin, vivant pauvrement, en exerçant de petits métiers, tout en recevant conseils et subsides de la part d'aristocrates et d'abbés auxquels il inspira quelque compassion. Puis il devint laquais au service de la comtesse de Vercellis chez laquelle il s'empara d'un ruban rose appartenant à la nièce de sa maîtresse et qui le tentait ; mais il laissa lâchement retomber la faute sur une jeune cuisinière qui fut renvoyée, comme il le fut aussi. En décembre, il entra au service du comte de Gouvon, en tant qu'échanson ; comme, un jour, il y révéla sa connaissance du latin, son maître lui fit donner de l'instruction, et voulut se charger de son avenir ; mais cela ne dura que peu de temps car, se sentant humilié par ces maîtres orgueilleux, il se fit chasser exprès pour, malgré les conseils d'*«un abbé savoyard appelé Gaimé»*, qui lui donna *«les leçons de la saine morale et les maximes de la droite raison»* (*"Les confessions"*) partir sur les routes, avec un jeune vaurien genevois, gai et spirituel, appelé Bâcle, pour mener une vie insouciant mais misérable, car ils dormirent souvent à la belle étoile, en montrant, de place en place, une curiosité scientifique, une fontaine de Héron qui, malheureusement, se cassa !.

Aussi, en avril 1729, revint-il, le cœur léger, auprès de Mme de Warens, pour laquelle, comme il était timide, émotif, même s'il était en quête d'affection féminine, il n'éprouvait alors que des sentiments filiaux, l'appelant d'ailleurs *«Maman»*, tandis qu'elle l'appelait «petit» et qu'elle lui donnait de bons

conseils. Elle voulut le faire entrer au séminaire, et il lui obéit. Pour faire plaisir encore, il attesta par écrit avoir assisté à un miracle opéré par l'évêque d'Annecy. Au séminaire, il apprécia les leçons de son professeur de latin, l'abbé Gâtier. Mais, quelques mois suffirent pour que se révèlent ses médiocres dispositions pour la prêtrise, et il fut renvoyé. Il revint donc chez sa protectrice qui le plaça, cette fois, en août, pour six mois, chez le maître de chapelle de la cathédrale d'Annecy, M. Le Maître. Il s'enthousiasma alors pour la musique, à laquelle il allait consacrer une part décisive de son activité de créateur. Or fut accueilli à la maîtrise un musicien français qui se révéla avoir une belle voix. Rousseau s'engoua de ce jeune débauché plein d'aisance et de talent, nommé Venture de Villeneuve. Mais il ne plut pas à Mme de Warens qui mit en garde contre lui son protégé.

En 1730, comme M. Le Maître, qui buvait et était «*ombrageux*», avait trouvé que les chanoines d'Annecy le traitaient mal, et qu'il s'était fâché avec un chantre, décida brusquement de les quitter pour retourner en France. Mme de Warens demanda alors à Rousseau de l'accompagner jusqu'à Lyon. Mais, comme le vieil homme y fut victime d'une crise d'épilepsie, affolé, il l'abandonna en pleine rue, pour retourner, toujours à pied, à Annecy. Par malheur, Mme de Warens était partie à Paris.

Il escorta alors la femme de chambre de celle-ci, qui retournait à Fribourg, en Suisse ; bien que ce voyage ait été propice à la déclaration d'amour qu'elle attendait, il ne lui en toucha pas un mot. Il avait déjà montré la même timidité avec trois autres femmes pourtant bien disposées à son égard.

Passant par Nyon, il alla voir son père, auquel il avait déclaré : «*Si j'ai refusé plusieurs fois une fortune éclatante, c'est que j'aime mieux une obscure liberté qu'un esclavage brillant*» ("Correspondance"). Son père, qui s'était remarié, ne chercha pas à le retenir.

Ensuite, de Fribourg, il se rendit à Lausanne où, pour imiter Venture, il eut l'idée de se faire passer pour musicien, sous un nom d'emprunt, faisant même jouer, sans presque rien y connaître, une cantate de sa composition, qui toutefois ne fut pas bien accueillie.

Il passa l'hiver 1730-1731 à Neuchâtel où il vécut de leçons. Il découvrit alors les «*Montagnons*», habitants des «*montagnes*» du haut Jura neuchâtelois, qu'il allait décrire dans sa '*Lettre à d'Alembert*' comme des gens qui vivent heureux conformément à la nature, qui mènent une existence laborieuse et simple, qui ont des mœurs saines, n'étant pas encore corrompus par la civilisation.

Un jour, dans une de ses promenades dans les environs de la ville, il fit la connaissance d'un étrange personnage qui se faisait passer pour archimandrite du Saint-Sépulcre, quêta des fonds pour le préserver, mais ne parlait et ne comprenait que l'italien. Rousseau devint son interprète. Ils partirent sur les routes, passant en particulier par Berne et Soleure. Mais l'archimandrite était un escroc que démasqua l'ambassadeur de France, M. de Bonac, qui, s'intéressant à Rousseau, lui fournit les moyens d'aller à Paris.

Il fit le voyage à pied en quinze jours. Il comptait devenir le précepteur du neveu d'un certain colonel Godard. Mais on lui offrit une place de laquais !

Aussi, à la fin de l'année 1731, revint-il, pour la troisième fois, auprès de Mme de Warens qui s'était établie à Chambéry : ce fut son dernier grand voyage à pied. Elle lui avait trouvé une situation stable dans les services administratifs du cadastre du duché de Savoie, mais il renonça à cet emploi en 1732 car, s'étant repris de passion pour la musique, il préféra donner des leçons à de jeunes et charmantes élèves de la bourgeoisie et de l'aristocratie chambériennes, organiser de petits concerts qu'il dirigeait (où Mme de Warens jouait du clavecin), composer des cantates. Il écrivit aussi une comédie (qui allait être '*Narcisse ou L'amant de lui-même*'). Souvent malade, il passait les beaux jours à la campagne où il goûtait le bonheur d'être dans la nature, le plaisir de la flânerie et de la rêverie. Il rêvait de finir ses jours auprès de celle qu'il appelait toujours «*Maman*». Pourtant, il s'était aperçu, pour la première fois, que Claude Anet, qui était officiellement l'intendant de sa protectrice, jouait un rôle plus intime auprès d'elle. Mais cette découverte ne changea rien à ses sentiments. Et il devint l'ami de Claude Anet, qui, d'ailleurs, lui apprit à herboriser.

Cependant, en 1734, Mme de Warens, pour lui épargner de dangereuses tentations, résolut, «*par tendresse maternelle*», de le «*traiter en homme*». Il avait vingt et un ans. Claude Anet, qui resta à la fois intendant et amant, y consentit. Rousseau allait s'en féliciter : «*Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple sur la terre*». À la mort d'Anet, victime d'une pneumonie le 13 mars 1734,

il prit sa place en même temps que ses habits. Il s'occupa des affaires de Mme de Warens qui étaient en mauvais état, et que l'héritage médiocre de sa mère, qu'il finit par réclamer pour le donner à sa protectrice, n'avait pas suffi à rétablir.

En 1735, elle acheta, tout près de Chambéry, une maison de campagne, "Les Charmettes". Ce fut, pour Rousseau, le comble du bonheur, car, si l'on en croit ses "*Confessions*" (début du "*Livre sixième*") pendant ces quelques années idylliques et insouciantes, il partagea son temps entre les exaltantes promenades dans la nature, les soins donnés au jardin et ceux qu'il donnait à son esprit, car, s'adonnant à la lecture en puisant dans l'importante bibliothèque d'un ami de Mme de Warens, M. de Conzié, il acheva une éducation négligée jusqu'alors (Histoire, géographie, latin, astronomie, physique et chimie), avec laquelle il se fabriqua «*un magasin d'idées*» en apprenant beaucoup de choses par cœur.

Mais, comme sa santé s'était dégradée, que sa maladie s'était accentuée au point de le faire souffrir de crises néphritiques qui nécessitaient l'intervention des médecins et de leurs sondes, qu'il se crut, de plus, atteint d'un polype au cœur, il partit, le 11 septembre 1737, chercher un diagnostic à la faculté de médecine de Montpellier. Ce fut l'occasion d'une idylle passagère, car, en chemin, alors qu'il se faisait passer pour un Anglais jacobite, il se lia avec une autre voyageuse, Mme de Larnage, qui, bien qu'âgée de vingt ans de plus que lui et mère de dix enfants, tomba amoureuse de lui, et fut sa vraie initiatrice à l'amour physique. Cependant, au bout de six semaines, il n'alla pas la retrouver chez elle comme il le lui avait promis. Et il repartit pour Chambéry, plus malade qu'avant.

À son retour auprès de Mme de Warens, il eut la surprise de constater qu'elle l'avait remplacé par un nouveau converti et nouvel amant, le fils du portier du château de Chillon, Jean-Samuel Wintzenried. Il refusa le partage, et, pendant des mois, la maison connut une atmosphère orageuse. En août 1738, il fut installé aux "Charmettes", où, ulcéré, il fut livré à la solitude et à ses rêves, vivant cependant enfin en accord avec lui-même, libre et sans contrainte. Il écrivit :

1739

"Le verger de Madame la baronne de Warens"

Poème

Après le titre donné ci-haut fut choisi celui-ci : "*Le verger des Charmettes*".

Rousseau crut devoir se justifier d'avoir écrit ce texte malgré son dédain du bel esprit.

En 1740, Rousseau accepta la charge, qu'on lui offrait de précepteur des deux fils du prévôt général de Lyon, Jean Bonnot de Mably. Il rédigea alors un "***Projet pour l'éducation de M. de Sainte-Marie***", qui était le plus jeune, dans lequel on peut voir un premier brouillon d'"*Émile*". Il eut alors l'occasion de fréquenter la bonne société lyonnaise, et de gagner quelques amitiés, notamment celle de Charles Bordes qui allait, plus tard, l'introduire dans la capitale. Chambéry était proche, et il put donc rendre quelques visites à «*Maman*» ; mais les liens étaient distendus. Après une année difficile auprès des jeunes élèves, car théorie et pratique ne coïncident pas toujours, Rousseau et M. de Mably s'accordèrent pour mettre fin au contrat.

Il dut retourner aux "Charmettes", pour un dernier séjour lui aussi plein d'orages, mais au cours duquel il dévora des ouvrages de toutes sortes : philosophie, romans (dont "*L'astrée*" d'Honoré d'Urfé), traités de mathématiques ; il composa des épîtres, un opéra. Surtout, lui, qui avait appris en autodidacte la théorie musicale, entreprit d'inventer un système de notation musicale avec lequel il espérait faire fortune.

En 1742, il vint à Paris, se promenant alors dans le jardin du Luxembourg avec un Virgile dans la poche. Mais, comme il disposait d'une lettre d'introduction auprès de M. de Boze, secrétaire de

l'Académie des inscriptions, ce dernier lui fit rencontrer le physicien Réaumur, qui était membre de l'Académie royale des sciences ; il put donc, le 22 août, y présenter :

1742

"Projet concernant de nouveaux signes pour la musique"

Essai

Jugeant trop complexe le système de notation musicale, Rousseau proposait de le révolutionner en supprimant la portée pour lui substituer un système chiffré.

Les commissaires chargés d'examiner le projet ne furent pas aussi enthousiastes que Rousseau l'avait espéré ; ils y virent même la simple reprise d'une notation élaborée au siècle précédent par le Père Souhaitty ; surtout, ils le trouvèrent peu efficace ; il ne reçut que des encouragements. Rousseau composa un florilège de ses écrits de jeunesse :

1742

'La muse allobroge ou Les œuvres du Petit poucet'

Recueil de textes

Le titre s'explique parce que les Allobroges étaient un peuple gaulois dont le territoire était situé entre l'Isère, le Rhône et les Alpes du Nord.

En tête de ce cahier, Rousseau inscrivit la plainte d'Ovide : «Barbarus hic ego sumo quia non intelligor illis» [«On me tient pour barbare parce qu'on ne me comprend point.»]. Il allait la placer encore en tête du '*Discours sur les sciences et les arts*' et de '*Rousseau, juge de Jean-Jacques*'.

Comme, au cours de la guerre de Succession d'Autriche, «*les désastres des Français en Bavière et en Bohême*» (note dans '*Les confessions*'), en particulier l'échec, en 1742, du siège de Prague, des soldats français furent maintenus en détention en Hongrie, Rousseau écrivit :

1743

'Les prisonniers de guerre'

Comédie

On y lit : «*Le monde est plein de belles dignes des services de mille amants, mais on n'a qu'une patrie à servir.*»

Commentaire

Rousseau indiqua : «*Je donnai une petite comédie de ma façon [...] que je n'osai jamais avouer ni montrer, et cela par la singulière raison que jamais le roi, ni la France, ni les Français ne furent peut-être mieux loués, ni de meilleur cœur, que dans cette pièce et que, républicain et frondeur en titre, je n'osais m'avouer panégyriste d'une nation dont toutes les maximes étaient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les Français eux-mêmes, j'avais peur qu'on ne taxât de flatterie et de lâcheté les marques d'un sincère attachement dont j'ai dit l'époque et la cause dans ma première partie, et que j'étais honteux de montrer.*» ('*Les confessions*', '*Livre septième*', note).

La pièce ne fut éditée qu'en 1782, à Genève.

En mai 1743, persuadé qu'il en était capable, Rousseau commença à écrire un opéra. N'abandonnant pas son projet de notation, il l'améliora, sa démonstration étant plus complète et plus théorique, et le fit publier à ses frais sous le titre de "***Dissertation sur la musique moderne***". L'ouvrage n'eut pas de succès. Rousseau dut se résigner à vivre médiocrement de leçons de musique mal payées, irrégulières, qu'il donnait en s'accompagnant d'une épinette. Mais il composait des «opéras-tragédies».

Cherchant l'appui de grandes dames, il fréquenta les salons de Madame de Beserval et de Madame Dupin. Il devint le secrétaire de celle-ci, qui était l'épouse de Claude Dupin, un financier richissime, conseiller du roi. Grâce à elle, il fit la connaissance d'hommes à la grande agilité intellectuelle, parmi lesquels Fontenelle, Rameau, le baron allemand Grimm, Diderot, Marivaux (qui l'aida à retoucher sa comédie). Il devint amoureux d'elle («*Je me trouble. Je m'égare. Et bref, me voilà épris de Madame Dupin.*» [*"Les confessions"*, *"Livre septième"*]), mais elle ne lui céda pas. Toutefois, cette bonne âme lui confia quelque temps, en 1743, l'éducation de son fils, Jacques-Armand Dupin de Chenonceaux. Le 10 avril 1743, cherchant à effacer le désastreux effet de sa déclaration à Mme Dupin, il écrivit ceci, qui annonce un thème omniprésent dans "*Les confessions*" : «*Il est des retours sur nos fautes, qui valent mieux que de n'en avoir point commis.*»

Ce fut alors qu'en juillet 1743 une autre de ses relations, Mme de Broglie, lui procura, du fait de sa connaissance de l'italien, la place de secrétaire de Pierre-François, comte de Montaigu, qui venait d'être nommé ambassadeur de France à Venise. En septembre 1743, il l'y suivit, devenant alors un personnage se déplaçant en chaise à porteurs, distribuant des pourboires. Il découvrit la splendide décadence de la «Sérénissime république», apprécia la vie animée qui y régnait, les spectacles et les amours tarifées ; il eut d'ailleurs, avec une courtisane, des amours qui n'aboutirent pas, qui lui conseilla de quitter les femmes et d'étudier les mathématiques ! Surtout, il eut la révélation de la musique italienne et de la poésie du Tasse.

Il put aussi observer le fonctionnement du régime vénitien, ce qui fit naître son intérêt pour la politique, et lui fit concevoir alors le projet d'un grand ouvrage sur ce sujet qui aurait été intitulé "*Les institutions politiques*", et qui, quelques années après "*L'esprit des lois*" de Montesquieu, aurait analysé l'ensemble des problèmes de la vie collective ; il allait y travailler de temps à autre pendant plusieurs années. Se révélant, selon lui, un grand diplomate, il déploya un zèle qui le rendit indispensable à cet ambassadeur qui n'était pas seulement incompetent mais plein de morgue, et ne supportait pas la présence près de lui de quelqu'un qui lui était supérieur. Pour sa part, Rousseau était d'autant plus pointilleux que, roturier plein de rancœur contre l'inégalité sociale, il ne voulait pas retomber au rang de valet, se montrait arrogant, exigeait des égards, disputait la préséance aux gentilshommes. La brouille qui éclata fut si vive que, le 22 août 1744, il fut chassé de Venise.

De retour à Paris le 10 octobre, il ne put obtenir satisfaction dans son conflit avec l'ambassadeur. Il s'installa à l'hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, y vivant pauvrement dans un galetas, y complétant sa culture. Pourtant, voulant jouer au bel esprit et à «l'homme de société», il était accueilli dans les salons, parut dans quelques fêtes ; mais il s'y montrait timide, maladroit, un parleur médiocre qui n'osait faire la cour aux grandes dames, et qui n'avait pas le sens de la répartie.

Aussi, ayant, dans son hôtel médiocre, vu une servante de vingt-deux ans (donc de dix ans sa cadette), au maintien modeste et au doux regard, il fut séduit par cette Thérèse Levasseur, lui disant dès l'abord, qu'il ne l'épouserait jamais, tout en promettant de ne l'abandonner jamais non plus ; il se mit en ménage avec elle, qui lui apportait l'affection qui lui manquait, et dont il dit : «*Cette personne si bornée, si stupide en apparence, était d'excellent conseil, sensée et affectueuse*», et «*son caractère était pur, excellent, sans malice, digne de toute mon estime*» [*"Les confessions"*, *"Livre septième"*]. Alors qu'il était gêné dans les milieux littéraire et aristocratique, ce serait par un reste de simplicité plébéienne que, au mépris du scandale, il se serait attaché à cette femme simplette, bavarde,

inintelligente et presque illettrée (elle ne savait pas écrire son propre nom !). Peu à peu, par habitude, par aspiration au repos, par besoin d'être soigné, par goût de la seule satisfaction sexuelle car il n'y avait pas entre eux la moindre étincelle d'amour, il se laissa enchaîner à Thérèse, qu'il présentait comme sa gouvernante, sa tante ou même sa sœur, et à sa belle-famille, «*la tribu*» des Levasseur, qui était à sa charge et qu'il dut aussi subir. Il se trouvait donc ainsi dans une situation fautive qui contribuait à l'écartier de la vie mondaine, qui le faisait se sentir «peuple» dans des milieux animés par l'idéal aristocratique.

À cette époque, il rencontra, au "Café Maugis", situé rue Saint-Séverin, le meilleur joueur d'échecs du temps, François-André Danican Philidor, et il se passionna pour cet exercice.

Pendant l'hiver 1744-1745, il se remit au travail. Il prévit d'écrire une "*Morale sensitive ou matérialisme du sage*" où il se serait attaché à l'étude des problèmes de la vie individuelle ; mais il ne mena pas son projet à terme, comme il le raconta au "*Livre septième*" de ses "*Confessions*". Il rédigea quelques textes de prose ou de poésie, reprit son opéra auquel, grâce à l'aide de Philidor, qui était également un grand musicien, il apporta quelques retouches, et mit le point final le 9 juillet 1745 :

1745

"*Les muses galantes*"

Opéra-ballet en un prologue et trois entrées

Alors que, sur le Mont Parnasse, les muses se trouvent auprès d'Apollon, sont racontées les amours d'Euterpe et d'Hésiode, d'Érithie et d'Ovide, de Thémire et d'Anacréon.

Pour un résumé plus précis et pour un commentaire, voir, dans le site "[ROUSSEAU, ses opéras](#)".

Une exécution partielle de l'opéra eut lieu chez le fermier général La Pouplinière en septembre 1745, en présence de Rameau qui eut une réaction brutale et dédaigneuse. En revanche, le duc de Richelieu, nouvel amant de Mme de La Pouplinière, s'enthousiasma et organisa une exécution intégrale de l'opéra, qui eut lieu peu après chez M. de Bonneval, intendant des "Menus plaisirs" du roi, cette présentation en privé ne lui apportant aucune notoriété.

Cependant, le duc de Richelieu le chargea de réduire en un seul acte la comédie-ballet de Rameau, sur un livret de Voltaire, "*La princesse de Navarre*", qui en comportait trois, qui avait été exécutée le 23 février 1745, à Versailles, et que le roi avait souhaité revoir. Lui, qui avait seize ans de moins que Voltaire, qui avait beaucoup d'admiration pour l'œuvre de la «star» internationale, lui écrivit donc une lettre fort déférente, où il lui demandait la permission d'apporter des changements à son texte. Voltaire répondit assez légèrement qu'il pouvait bien en faire ce qu'il voulait. Rousseau s'exécuta, coupa, réécrivit, changea le nom de l'opéra qui devint "*Les fêtes de Ramire*", et fut représenté à Versailles, le 22 décembre 1745. Mais son nom ne fut pas même cité, et il allait, toute sa vie, souffrir de ce que Voltaire ne l'ait pas considéré comme un interlocuteur sérieux. Il allait lui faire savoir : «*Je vous hais... en homme digne de vous aimer si vous l'aviez voulu !*» ("*Les confessions*", "*Livre dixième*").

Comme Philidor avait apporté une certaine contribution à la composition des "*Muses galantes*", Rousseau en vint à se brouiller avec lui.

En 1746, il redevint secrétaire de Mme Dupin, qui lui demanda un résumé de ses principes, et le fit le précepteur de ses enfants.

Le 9 mai 1747, le père de Rousseau mourut.

Il passa l'été de 1747 dans le château de Chenonceaux qui appartenait à M. Claude Dupin, où, avec le fils de celui-ci, Louis Dupin de Francueil, il fit de la poésie et de la chimie, composant alors :

“Les institutions chimiques”Essai

Premier livre : Il est consacré aux problèmes de la nature des premiers éléments et de la composition des corps.

Deuxième livre : Il est consacré à l'examen des instruments naturels par lesquels les corps se conservent, s'altèrent et peuvent être connus (le feu, l'air, l'eau et la terre).

Troisième livre : Il est consacré aux instruments artificiels de la chimie (fourneaux, dissolvants, etc.).

Quatrième livre : Il est consacré aux opérations chimiques nécessaires pour utiliser ces instruments, et connaître les corps (distillation, fusion, fermentation, etc.).

Commentaire

C'est un gros ouvrage sur les rudiments de la chimie dont l'essentiel consiste en une synthèse, une vulgarisation et une mise à jour de l'ensemble des connaissances qu'on avait sur elle à l'époque. Rousseau explique les grandes thèses des chimistes les plus illustres, relève différentes expériences et études (lumière, pression atmosphérique, etc.), et signale les instruments à utiliser dans chaque cas, leurs propriétés et l'utilisation qu'on doit en faire.

En outre, les premières pages de chacun des livres nous montrent l'affinité de Rousseau avec la méthode scientifique expérimentale de l'époque. Non seulement récusait-il de nombreuses reprises la philosophie naturelle traditionnelle parce qu'elle est trop spéculative et détachée du réel (il faut, pour connaître la nature, «*congédier les philosophes et leurs belles hypothèses*» et entrer «*dans le laboratoire d'un chimiste*»), mais il inscrit également sa démarche dans la voie tracée par Descartes dans son «*Discours de la méthode*» : «Tâchons donc dans nos recherches [...] de n'admettre aucune hypothèse ; effaçons de notre esprit toutes les idées que nous pouvons en avoir conçues par habitude ou par préjugé, et suivant en ceci la méthode des géomètres appliquons-nous à considérer [l'élément naturel] comme un être parfaitement inconnu et dont nous ne pourrions jamais déterminer autrement la nature qu'en la déduisant de celles de ses propriétés qui nous sont les plus évidentes.» Toutefois, Rousseau ne réduisait pas la science à l'expérimentation, puisqu'il se montra soucieux «*de l'harmonie générale et du jeu de toute la machine*», c'est-à-dire de la compréhension des phénomènes dans leur généralité. Il reconnut ainsi une certaine valeur aux théories en ce qu'elles permettent d'englober et de dépasser les observations particulières : pour lui, les explications mécanistes sont insuffisantes à elles seules pour expliquer la nature des choses, et il importe que tout scientifique soit conscient de son ignorance au sujet des premiers principes, et qu'il exerce son jugement sur les différentes théories en place, ce qu'il fit d'ailleurs dans cet ouvrage.

D'autre part, on trouve dans «*Les institutions chimiques*» quelques effets littéraires remarquables, tels une comparaison entre le théâtre d'opéra et le théâtre de la nature, ainsi qu'un rapprochement entre l'être humain et le verre. On perçoit à travers des descriptions scientifiques parfois fastidieuses que Rousseau était déjà un écrivain exceptionnel dont le talent ne demandait que de mûrir encore un peu pour se déployer dans toute sa puissance.

Somme toute, de par son caractère général et simple, cet ouvrage aurait pu être utile en son temps. Aujourd'hui, le contenu proprement scientifique est quelque peu dépassé et n'est plus guère mentionné que pour sa place dans l'Histoire des sciences. Mais la réflexion sur la science est toujours digne d'intérêt. Cette preuve tangible de l'intérêt qu'avait Rousseau pour les sciences étonne en raison des propos critiques qu'il allait avoir envers elles dans le «*Discours sur les sciences et les arts*» et dans le «*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*» ; en effet, il allait les rendre responsables de la majorité des vices et des maux qui affectent l'humanité. On a donc souvent pensé qu'il en était un pur et simple détracteur. «*Les institutions chimiques*» viennent donc faire contrepoids à cette opinion, en montrant un Rousseau qui maîtrisait les sciences, s'y appliquait et partageait, dans une certaine mesure, l'optimisme de son siècle pour leurs bienfaits et leur progression : «*La connaissance de nous-mêmes, c'est-à-dire celle de notre corps et celle des corps*

qui nous environnent sont d'une extrême utilité pour notre conservation, pour notre commodité, et même pour nos plaisirs. [...] Cependant, c'est peut-être par elle [la chimie] seule que l'on peut se flatter de parvenir à la connaissance la plus exacte que nous puissions acquérir de tout ce qu'on appelle matière.»

Surtout, ce texte éclaire l'ensemble de l'œuvre de Rousseau, en offrant une perspective originale sur son rapport avec les sciences et avec la philosophie. Et il montre les germes de son génie littéraire.

Pour une raison que nous ignorons, ni Rousseau ni son ami genevois, Paul-Claude Moutou, à qui il avait légué l'ouvrage avant sa mort, ne le publièrent ; il fut ainsi oublié et perdu. Ce n'est qu'au début du XXe siècle qu'on y prêta attention, et qu'il fut finalement publié, dans les tomes XII et XIII des *"Annales J.-J. Rousseau"* (1918-1920). L'éditeur y a joint trois articles inachevés sur l'utilité du plomb, du cuivre et de l'arsenic, qui devaient vraisemblablement faire partie d'un cinquième livre des *"Institutions chimiques"*.

1747

"L'allée de Sylvie"

Poème

Rousseau indiqua que "Allée de Sylvie" était le «*nom d'une allée du parc [de Chenonceau] qui bordait le Cher*».

Ce fort long poème, qui fut le meilleur qu'il ait écrit, s'il s'y montra au naturel avec son habituel amalgame de sentiments et de philosophie, s'il y exprima sincèrement son goût de l'amour et de la rêverie solitaire, son amour de la campagne, s'il se plaignit sur son malheureux sort, prouve qu'il n'était guère poète, car on ne trouve que quelques vers harmonieux.

1747

"L'engagement téméraire"

Comédie en vers

Dorante convoite la main d'une jeune veuve, Isabelle. Il a un ami, Valère, dont le spectateur le moins attentif s'aperçoit rapidement qu'il est destiné à Éliante, la propre cousine d'Isabelle. Divers quiproquos, paris et jeux d'esprit brouillent les pistes, brouillage d'autant plus réel que se mêlent au jeu Lisette, la suivante d'Isabelle, et Carlin, le valet de Dorante. Tout rentre naturellement dans l'ordre, et les trois couples attendus se retrouvent à la fin de la pièce.

Commentaire

Cette comédie légère, sur les rapports amoureux, était inspirée de Marivaux.

Rousseau, au moment de publier le texte, le fit précéder de cet "Avertissement" : «*Rien n'est plus plat que cette pièce. Cependant j'ai gardé quelque attachement pour elle, à cause de la gaieté du troisième acte, et de la facilité avec laquelle elle fut faite en trois jours, grâce à la tranquillité et au contentement d'esprit où je vivais alors, sans connaître l'art d'écrire, et sans aucune prétention. Si je fais moi-même l'édition générale, j'espère avoir assez de raison pour en retrancher ce barbouillage...*»

Il ne procéda pas à cette «*édition générale*», et le texte fut édité pour la première fois en 1781.

En 1747, grâce aux bons offices de Francueil, l'opéra *"Les muses galantes"* fut mis en répétition à l'Opéra.

Cette année-là, Francueil présenta Rousseau à sa maîtresse, Mme d'Épinay, femme d'un financier, qui fréquentait les salons littéraires de l'époque, et recevait elle-même des écrivains illustres. Elle se lia d'amitié avec lui.

À la fin de l'automne, Thérèse Levasseur mit au monde un enfant qui, sur le conseil de sa mère, fut porté à l'Hospice des Enfants-Trouvés, ce qui était une pratique courante à l'époque (en 1772, le tiers des enfants nés à Paris fut confié à cet organisme d'assistance publique). En 1748, le couple eut un second enfant qui, «*même inconvenient, et même expédient*» ("*Les confessions*"), y fut placé aussi, comme les trois autres qui allaient suivre jusqu'en 1751. Rousseau expliqua d'abord qu'il n'avait pas les moyens d'entretenir une famille ; puis, dans "*Les confessions*", déclara avoir eu des remords, tout en indiquant clairement, d'abord, au "*Livre huitième*", qu'il avait considéré cette conduite comme un acte de citoyen, de père, et de représentant de la république idéale selon Platon ; tandis que, au "*Livre neuvième*", il prétendit avoir fait ce choix principalement pour soustraire ses enfants à des influences qu'il jugeait néfastes : «*Hors d'état d'élever moi-même mes enfants, il aurait fallu dans ma situation les laisser élever par leur mère qui les aurait gâtés, et par sa famille qui en aurait fait des monstres. Je frémis encore d'y penser.*» Il avança encore que les confier à l'État, c'était les mettre à l'abri des privations, leur permettre d'apprendre un bon métier qui les rendrait plus heureux que leur père. Dans cette cause controversée, si certains de ses amis, dont Madame d'Épinay puis Mme de Luxembourg, allaient offrir d'adopter ces enfants, certains thuriféraires vont jusqu'à l'absoudre en alléguant que, s'il avait eu la charge d'une nombreuse famille, il n'aurait pu écrire ses œuvres, dont son traité d'éducation, "*Émile*" !

À partir de 1748, dans le salon de madame d'Épinay, il rencontra Grimm (qui partageait sa passion pour la musique), Condillac, d'Alembert et, surtout, Diderot pour lequel il éprouvait une sincère admiration, auquel le liait une vive amitié, qui l'invita à participer à son grand projet de l'"*Encyclopédie*", lui confiant la rédaction de tous les articles portant sur la musique. Mais il ressentit la contradiction entre, d'une part, sa philosophie, instinctive et non encore raisonnée, qui se fondait sur un sentiment de la nature inspirant à l'âme la pensée de Dieu, sur une aspiration à la vertu ; et, d'autre part, chez eux, une croyance au progrès, une philosophie froidement matérialiste, athée, raisonneuse, enlaçant l'esprit par des arguments brillants qui excitent l'intelligence, mais, selon lui, dépravaient le sens moral. De plus, les Encyclopédistes étaient étonnés par son humeur étrange, son intransigeance, son radicalisme, qui le faisaient s'enfermer dans une solitude hautaine, et ils étaient choqués par son concubinage. Ce fut le début d'un désaccord qui allait mener à la brouille.

Cependant, cette année-là, en trois mois, il composa les articles sur la musique qui lui avaient été demandés pour l'"*Encyclopédie*", pour lesquels il s'attira les critiques minutieuses de Rameau.

En 1749, il produisit «*la première feuille d'un écrit périodique*» intitulé "*Le persifleur*" où il expliqua son caractère, se disant tantôt fou, tantôt sage, livré à ses «*âmes hebdomadaires*», instable et changeant. S'il ne poursuivit pas ce projet, il allait souvent revenir sur son instabilité, en particulier dans le "*Second dialogue*" de "*Rousseau, juge de Jean-Jacques*" : «*Il passe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité.*»

Diderot ayant été emprisonné au château de Vincennes pour sa "*Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*" (1749) où il avait manifesté un relativisme fondamental et un matérialisme athée, en octobre, Rousseau lui rendit visite. En chemin, il lut le journal "*Le Mercure de France*", et tomba sur la question mise alors en concours par l'Académie de Dijon pour son prix annuel : «*Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs*». Lui qui, depuis 1742, avait cherché à être un mondain, qui s'enlisait dans sa vie quotidienne, connut un bouleversement qu'il raconta ainsi dans "*Les confessions*" ("*Livre huitième*") : «*À l'instant de cette lecture, je vis un autre univers et je devins un autre homme...*» ; se sentant soudain libéré, il fut comme ébloui de mille lumières, des foules d'idées se pressèrent dans son esprit ; il sentit «*sa tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse*» ; il était si ému qu'il dut se reposer sous un des chênes de l'avenue. Il se mit à écrire un texte où, donnant la parole à Fabricius, homme politique romain du III^e siècle avant Jésus-Christ célèbre pour son incorruptibilité et héros d'une des "*Vies*" de Plutarque, il lui faisait exprimer, dans ce qu'il appela «*la prosopopée de Fabricius*», son indignation devant la décadence de Rome : il engageait ses concitoyens «*à renverser les amphithéâtres, à briser les marbres, à chasser les*

esclaves qui les subjuguent, et dont les funestes arts les corrompent.» (*"Discours sur les sciences et les arts"*). Il allait déclarer douze ans plus tard : «*Si j'avais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les contradictions du système social, avec quelle force j'aurais exposé tous les abus de nos institutions, avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement et que c'est par les institutions seules que les hommes deviennent méchants.*» (*"Lettre à M. de Malesherbes"*, 12 janvier 1762). Il raconta encore : «*En arrivant à Vincennes, j'étais dans une agitation qui tenait du délire. Diderot l'aperçut : je lui en dis la cause [...] Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées, et de concourir au prix. Je le fis et dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement*» (*"Les confessions"*, *"Livre huitième"*).

Il demanda son avis à Diderot, et celui-ci, qui connaissait bien son goût du paradoxe, lui déclara : «Le parti que vous prendrez, c'est celui que personne ne prendra» Ce fut ainsi que Rousseau décida de défendre l'idée de la corruption des mœurs, ce qui libéra une âme longtemps opprimée qui découvrait sa vérité, celle d'un tempérament dominé par une timidité due à son incontenance urinaire, par une crainte de la société (qu'il tenait pourtant à fréquenter en dépit de sa difficulté à communiquer oralement), celle d'une formation par les leçons des prédicateurs protestants qui avaient entraîné une tendance au puritanisme, au mépris des richesses, au sens de la justice, au goût de la vertu. Tout s'expliquait maintenant : son malheur datait de son entrée dans une société pervertie par le luxe et la civilisation, et il y vit l'Histoire de l'humanité tout entière. S'imposa l'idée qui allait faire l'unité de toute sa pensée : l'être humain est bon et heureux par nature ; c'est la civilisation qui l'a corrompu et qui a ruiné son bonheur primitif. Il prenait ainsi le contre-pied de son siècle, «le siècle des Lumières», de la vie mondaine, du luxe et des agréments d'une société policée qui étaient si profondément loués par Voltaire. Et il prit soudain conscience d'une éloquence dont il ne soupçonnait pas encore qu'elle allait le condamner à une tâche d'écrivain qu'il abhorrait et adorait à la fois.

De retour à Paris, il composa un *"Discours"*, et l'envoya à l'Académie de Dijon.

Près d'une année plus tard, alors qu'il n'y songeait plus du tout, il apprit que, le 23 août 1750, elle lui avait accordé son prix.

Le même mois, il envoya son poème *"L'allée de Sylvie"* au *"Mercure de France"*, avec une lettre où il marqua son refus de la morale des «mondains», et se plaignit des mœurs littéraires : «*Je m'étais imaginé en vrai Suisse que, pour réussir, il ne fallait que bien faire ; mais j'ai vu par l'expérience d'autrui que bien faire est le premier et le plus dangereux obstacle qu'on trouve à surmonter dans cette carrière, et j'ai éprouvé moi-même qu'il y faut d'autres talents que je ne puis ni ne veux avoir...*» Il publia :

Janvier 1751

***"Discours sur les sciences et les arts,
dissertation philosophique et morale"***

Rousseau dresse un réquisitoire contre les sciences et les arts qui, selon lui, ont corrompu les mœurs au lieu de les épurer ; contre la civilisation dont le progrès favorise l'immoralité. Il en donne des preuves historiques, et affirme qu'il ne pouvait en être autrement.

Pour un résumé plus précis et un commentaire,
voir, dans le site, ROUSSEAU, *"Discours sur les sciences et les arts"*

La publication de cet ouvrage provoqua immédiatement des remous, tant les thèses que Rousseau défendait étaient nouvelles, surprenantes, contraires à l'opinion générale ; en effet, en plein «siècle des Lumières», l'idée de progrès était ancrée dans tous les esprits. On s'arracha le texte, et son auteur, ancien laquais, qui, depuis vingt ans, cherchait à acquérir quelque notoriété comme musicien, se trouva d'un jour à l'autre le point de mire de tous les cercles de Paris, accéda ainsi, en six mois, à une célébrité ambiguë qui allait ne jamais le quitter. Une extraordinaire carrière littéraire s'ouvrait

devant lui. Chose encore rare à l'époque, sa notoriété allait devenir telle qu'elle allait souvent lui valoir, à Genève ou à Paris, d'être reconnu dans la rue grâce aux nombreux portraits de lui qui circulaient.

Si d'Alembert, dans le "*Discours préliminaire*" de l'"*Encyclopédie*", évoqua l'originalité de la position de Rousseau sans la rejeter absolument au nom du progrès, une polémique fut soulevée, les contradicteurs se multiplièrent ; parurent pas moins de quarante-neuf observations ou réfutations (notamment celles de Charles Bordes, de l'abbé Raynal, de Lecat, secrétaire perpétuel de l'académie de Rouen, du pasteur Vernet, de M. Gautier, professeur de Nancy, de Stanislas Leszczyński, ancien roi de Pologne, duc de Lorraine, de Frédéric II).

Tenant tête, Rousseau répondit avec fermeté à ses détracteurs, protestant contre les déformations infligées à sa pensée, et, au fur et à mesure qu'il répliquait, il la précisa, la compléta, l'affermi toujours davantage dans ce qu'il appela son «*grand et triste système*» ("*Préface d'une seconde lettre à Bordes*"). Il affina son argumentation en déclarant qu'était loin de lui l'idée de détruire la société civilisée, et de prêcher un retour à la vie primitive, qu'il jugeait impossible et dangereux. Il composa ainsi une série de lettres ouvertes : à l'abbé Raynal, à Bordes, à Lecat, à Stanislas Leszczyński. Il publia même, en 1751, "***Lettre à M. Grimm sur la réfutation de son discours par M. Gautier***" et "***Lettre à Stanislas***". À celui-ci, qui avait voulu voir en lui «un barbare», il rétorquait : «*Gardons-nous de conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques et détruire les universités et les académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie ; et les mœurs n'y gagneraient rien [...] On n'a jamais vu de peuple une fois corrompu revenir à la vertu. Laissons donc les sciences et les arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus ; cherchons à faire une diversion sage, et tâchons de donner le change [«tromper», «berner»] à leurs passions [...] Les lumières du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité.*»

En 1751, il répondit à la question proposée par l'Académie de Corse, «Quelle est la vertu la plus nécessaire aux héros et quels sont les héros à qui cette vertu a manqué?», et publia :

1751

"Discours sur la vertu du héros"

Pour Rousseau, le sage et le conquérant hésiteraient peut-être à inverser leur rôle, mais personne ne refuserait le destin d'un héros, ce qui prouve que l'héroïsme a des vertus spécifiques. Si le sage est toujours modéré dans ses passions, le héros corrige ses défauts par son prestige. Tous deux ont une fermeté égale quoique différente. La constance du sage pourrait donc lui donner la palme ; mais, sur le plan social, le héros est unanimement préféré, car il s'occupe du bonheur des humains, et, loin d'en proposer, comme le philosophe, un modèle abstrait et inopérant, il l'incarne par son action. Ainsi la noble énergie de l'héroïsme, et surtout son amour désintéressé, sont indispensables aux hommes politiques.

Comme Rousseau s'était fait, contre la civilisation, le champion de la vie simple et naturelle, de la pauvreté et de la vertu, il décida, pour, dit-il, «*être toujours moi-même*», une «*réforme personnelle*» ("*Les confessions*", "*Livre huitième*"). Ce renoncement à la vanité fut symbolisé par l'adoption d'une mise plus simple ; comme on venait de lui voler ses plus beaux vêtements, il décida de n'en porter que de très communs : «*Je quittai la dorure et les bas blancs, et pris une perruque ronde ; je posai l'épée ; je vendis ma montre*» - «*M'était ordinaire le même équipage négligé : grande barbe et perruque assez mal peignée.*» ("*Les confessions*", "*Livre huitième*"). De plus, pour préserver son indépendance, pour gagner sa vie en «*homme libre*» délivré de l'obligation des grimaces complaisantes, il quitta son poste de secrétaire, devint copiste de partitions de musique, cette existence modeste et ce travail minutieux devant le rendre heureux.

En fait, il ne put aller jusqu'au bout de sa «*réforme*» : il fréquentait encore le salon de Mme d'Épinay et celui de D'Holbach, où venaient, en particulier, Diderot, Grimm (avec lequel il discutait musique), Helvétius, d'Alembert, Saint-Lambert, Marmontel et, occasionnellement, Buffon, Turgot, ce qu'il allait appeler la «*coterie holbachique*».

Le 1er août 1752, la compagnie des «Bouffons» italiens avait commencé à jouer à Paris, sur la scène de l'Académie royale de musique, en donnant "*La serva padrona*" ("*La servante maîtresse*") de Pergolèse. Ce chef-d'œuvre du musicien italien déclencha la fameuse "Querelle des bouffons" qui opposa les admirateurs de l'opéra-bouffe créé par Pergolèse aux tenants de l'opéra français classique représenté par Lully et Rameau. Presque tous ceux qu'on appelait les «philosophes» prirent fait et cause pour la musique italienne, et ils se trouvaient dans le «coin de la reine» ainsi nommé parce qu'elle les soutenait, tandis que ceux qui prenaient le parti de la musique française se trouvaient dans le «coin du roi». Or Rousseau, depuis son séjour à Venise, était enthousiasmé par la musique italienne. Aussi prit-il parti en composant, en trois semaines au printemps 1752, le livret et la musique d'un opéra où se fit sentir nettement l'influence de l'opéra-bouffe italien, et notamment de "*La serva padrona*" de Pergolèse, et en faisant représenter, les 18 et 24 octobre 1752, à Fontainebleau, devant le roi, Mme de Pompadour et la cour :

1752
"*Le devin du village*"

Opéra en un acte

Colette se plaint de l'infidélité de Colin, et va trouver le devin du village pour connaître le sort de son amour. Elle apprend que la dame du lieu a su captiver le cœur de son berger par des présents. Le devin fait espérer à Colette qu'il saura le ramener à elle. Il fait ensuite entendre à Colin que sa bergère l'a quitté pour suivre un monsieur de la ville. Colin n'en croit rien, et revoit sa maîtresse plus amoureuse que jamais.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir, dans le site, "[ROUSSEAU, ses opéras](#)"

L'opéra eut du succès. Ce fut la gloire pour Rousseau. Mais lui qui, lors de la première représentation, par provocation, s'était montré dans la tenue négligée qui lui était devenue ordinaire, n'osa pas, le lendemain, être présenté au roi, ce qui équivalait au refus d'une confortable pension royale. Cependant, il fit jouer immédiatement après sa pièce de théâtre :

1752
"*Narcisse ou L'amant de lui-même*"

Comédie en un acte et en prose

Pour se moquer de Valère, qui est un jeune fat imbu de lui-même, un peu trop amoureux de son image, Lucinde, sa sœur, et Angélique, sa fiancée, modifient un de ses portraits pour qu'il y paraisse être une fille. Mais il tombe aussitôt sous le charme de sa propre image, et décide de se mettre en chasse de la nouvelle élue de son cœur, rompant donc avec Angélique, alors que son mariage avec elle doit avoir lieu le jour même...

De son côté, Lucinde aime en secret Cléonte alors que son père, Lisimon, veut lui faire épouser son filleul, Léandre, le frère d'Angélique, qu'elle n'a jamais vu. Elle, qui est habile à jouer des tours à son frère, ne voit pas qu'elle est jouée elle-même, pour son bien, par son amie, Angélique, car le prétendu Cléonte est en fait Léandre, qui, après avoir cherché à se faire aimer d'elle sous le nom d'un autre, lui révèle sa véritable identité.

Après quelques péripéties, les deux couples s'accordent à la fin de la pièce.

Commentaire

Rousseau avait écrit cette œuvre entre dix-huit et vingt-deux ans, dans l'admiration des modèles de Molière et de Marivaux. Puis il l'avait remaniée plusieurs fois. À son arrivée à Paris, il la fit lire à Marivaux, qui y apporta quelques corrections.

Cette comédie présente un jeu de séduction original, du fait de sa double intrigue. Et elle est bien enlevée. Or, dans le "*Discours sur les sciences et les arts*", il avait jeté un anathème contre le théâtre, n'y voyant qu'un lieu de superficialité et de simulacres, et avait fait une critique virulente de la comédie.

Mais la pièce, satirique, est aussi une critique de la corruption des mœurs par les sophistications sociales. Les pages célèbres du second "*Discours*" (sur la différence de l'amour-propre et de «*l'amour de soi*»), de "*La nouvelle Héloïse*" (sur l'homme du monde, tout entier dans son masque), ou de "*Du contrat social*" (sur la critique de toute forme de représentation), naquirent de cette pièce.

Elle fut créée par les "Comédiens du roi" le 18 décembre 1752. Ce fut un échec.

Elle fut publiée en février 1753. Dans sa longue préface, Rousseau, faisant écho au "*Discours sur les sciences et les arts*", atténua sa condamnation précédente, et voulut montrer que, quand il prêchait un retour à la vie naturelle, c'était moins pour nous inviter à détruire les théâtres, les bibliothèques et les universités que pour attirer l'attention sur le caractère profondément artificiel de la civilisation de son temps ; il écrivit : «*Les arts et les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes.*» On y trouve cette phrase qui annonçait sa prise de position politique : «*Les vices n'appartiennent pas tant à l'homme qu'à l'homme mal gouverné.*»

En juillet 2013, la pièce fut mise en scène par Jean-Luc Revol, en Avignon, au "Théâtre du Balcon".

Alors que la "Querelle des bouffons" commençait à s'apaiser, Rousseau la ranima en publiant :

1753

"Lettre sur la musique française"

Essai

Rousseau défendait ces principes :

- Nécessité d'un rapport intime entre la mélodie vocale et la langue parlée.
- Supériorité incontestable de la langue italienne en fait de musicalité, des mélodies et des récitatifs italiens en ce qui touche la vérité expressive (c'est-à-dire la déclamation diversement nuancée de l'être en proie aux passions). D'où, selon lui, la beauté simple de la musique italienne par rapport à la lourdeur de la musique française.
- Condamnation des complications harmoniques et du contrepoint.

Ayant écorché au passage Jean-Philippe Rameau, il terminait ainsi : «*Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure, ni mélodie dans la musique française, parce que la langue n'en est pas susceptible ; que le chant français n'est qu'un aboiement continu, insupportable à toute oreille non prévenue ; que l'harmonie en est brute, sans expression et sentant uniquement son remplissage d'écolier ; que les airs français ne sont point de vrais airs ; que le récitatif français n'est point du récitatif. D'où je conclus que les Français n'ont point de musique et n'en peuvent avoir ; ou que si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux.*»

Commentaire

Rousseau exposait et résumait les différents arguments qui avaient déjà été présentés par les Encyclopédistes, surtout Grimm et Diderot (voir "*Le neveu de Rameau*"). Mais son essai fut la plus violente et la plus complète des adhésions qui furent données à la musique italienne au cours de la

“Querelle des bouffons”. La conclusion en est demeurée célèbre, et, en France, elle fait toujours scandale. Rousseau provoqua un vrai charivari, et suscita de nouvelles haines contre lui. Il allait encore écrire dans *“La nouvelle Héloïse”* : «*Tous les talents ne sont pas donnés aux mêmes hommes ; et en général le Français paraît être de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la musique.*» (II, 23).

En 1754, pour consacrer son divorce avec le monde des «esclaves», Rousseau retourna à Genève. Il fit un détour pour revoir Mme de Warens : usée avant l'âge, elle était complètement ruinée, tombée dans la misère ; il fut frappé par sa déchéance, et, se reprochant son ingratitude à son égard, il se dit : «*Il fallait tout quitter pour la suivre*» ; mais il n'en fit rien, avouant : «*Distrain par un autre attachement, je sentis relâcher le mien pour elle [...] Je gémissais sur elle et ne la suivis pas. De tous les remords que j'ai sentis en ma vie, voilà le plus vif et le plus permanent.*» (*“Les confessions”*, *“Livre huitième”*).

À Genève, lui, qui était célèbre et admiré, fut bien accueilli. Comme il abjura le catholicisme pour revenir au calvinisme, il fut réintégré dans son titre et ses droits de «*citoyen d'une cité libre*». Mais il n'y resta pas, car, après des tergiversations, l'installation de Voltaire aux portes de la ville, à Ferney, dans sa propriété des “Délices”, la froideur du Grand Conseil à son égard, le décidèrent à revenir en France.

Comme, en 1753, l'académie de Dijon avait proposé ce nouveau sujet : «*Quelle est l'origine de l'inégalité des conditions parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle?*», Rousseau y répondit :

1755

“Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes”

Essai d'une centaine de pages

Rousseau s'efforce, de manière hypothétique, de rendre compte de la dénaturation progressive de l'être humain au fur et à mesure de son développement, qu'il attribue au passage d'un «*état de nature*» caractérisé par l'isolement et la bonté des individus à un «*état social*» gouverné par les inégalités et l'amour-propre.

Pour un résumé plus précis et un commentaire,
voir, dans le site, ROUSSEAU, “Discours sur l'inégalité”.

Cette fois, Rousseau ne reçut pas le prix : l'Académie de Dijon recula devant la hardiesse de sa critique de la société. Mais le *“Discours sur l'inégalité”* (appelé aussi *“Second discours”*), qu'il fit publier aux Pays-Bas, accrut encore sa gloire et son influence. Les contemporains le mirent au niveau de Voltaire.

À celui-ci, justement, suivant l'usage, Rousseau avait fait parvenir des copies de chacun de ses *“Discours”*. Voltaire lui fit la surprise de lui envoyer, le 30 août 1755, une lettre de remerciements. Mais il avait des comptes à régler avec d'autres personnes, et profita de l'occasion pour les attaquer en prenant peu de peine à réfuter les théories de Rousseau qu'il jugeait assez farfelues, lui assenant cependant : «*J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie ; vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. Vous peignez avec des couleurs bien vraies les horreurs de la société humaine dont l'ignorance et la faiblesse se promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre. Et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi.*». Rousseau, lui, mit beaucoup de soin à sa réponse, dans laquelle il feignait expliquer à quelqu'un qui,

apparemment, n'avait pas compris sa thèse, que, pour lui, ce ne sont pas les sciences et les arts qui ont produit les vices, mais que, bien au contraire, ce sont les vices qui sont à l'origine des sciences et des arts, prenant ainsi Voltaire en flagrant délit de lecture superficielle. Cela n'eut pas l'heur de plaire à l'aîné. Mais, pour l'instant, il ne fut pas encore question de querelle.

La même année 1755, Palissot de Montenois fit représenter une comédie satirique, "*Le cercle*", où il se moquait des «philosophes», et où Rousseau, la principale victime, était représenté à quatre pattes. Comme une note du "*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*" saisissait la spécificité humaine dans un de ses aspects principaux, le langage, Rousseau commença vers 1755 :

“Essai sur l'origine des langues où il est parlé de la mélodie et de l'imitation musicale”

Pour Rousseau, la question de l'origine renvoie toujours en amont de ce qui peut être observable ; on ne peut donc faire que de vaines spéculations sur ce qui, par définition, nous échappe ; c'est donc une question sans réponse. Il faut plutôt procéder à une approche critique des réponses habituelles. Cette difficulté inhérente à tout questionnement sur l'origine est accrue lorsqu'il s'agit de l'origine des langues. En effet, pour que se soit constitué une langue, il aurait d'abord fallu parler pour se mettre d'accord sur les signes et leur signification. Or, selon Rousseau, les êtres humains n'auraient d'abord pas senti la nécessité de parler car ils vivaient isolés. Mais se manifestèrent chez eux «*les passions*» [«les sentiments»], et il soutient que la parole naquit du désir de les exprimer : «*Toutes les passions rapprochent les hommes que la nécessité de chercher à vivre force à se fuir. Ce n'est ni la faim, ni la soif, mais l'amour, la haine, la pitié, la colère, qui leur ont arraché les premières voix* » (Chapitre II). Ce serait l'intensité du choc passionnel qui aurait fait naître en nos poitrines le souffle de la première langue, musique plutôt que langage, poésie plutôt que prose, métaphore plutôt que description objective. Et ce serait au sud, où les premiers mots inspirés par la passion auraient été : «*Aimez-moi*» (il commenta : «*Du pur cristal des fontaines sortirent les premiers feux de l'amour.*»), plutôt qu'au nord, où l'être, cherchant du secours, aurait plutôt commencé par dire : «*Aidez-moi*» (chapitre X), que le chant de la première langue aurait fait entendre sa riche mélodie. De même, alors qu'on pense généralement que le sens propre précède le sens figuré, que l'image poétique viendrait dans un second temps par une forme de dérivation, Rousseau affirme que l'être humain sent avant de raisonner, que la sensibilité prime sur la raison, que le sens premier est donc le sens imagé, que les langues expriment d'abord un rapport poétique au monde. Il s'opposait à l'idée d'un langage outil de communication («*Il y a des langues favorables à la liberté [...] Les nôtres sont faites pour le bourdonnement des divans.*»), et liait à l'expression de l'individualité ou de l'identité une parole capable de dire la «*morale sensitive*», d'exprimer le concert des cœurs (politique, au besoin) comme de le diviser radicalement.

En ce qui concerne la musique, il opposait harmonie et mélodie, plaçant celle-ci avant l'autre, car elle est la transcription des «*passions*» qu'expriment par leur chant les êtres humains, qui seraient définis spécifiquement par leur «*perfectibilité*», c'est-à-dire leur capacité à évoluer, à acquérir et développer toutes leurs facultés et leur imagination, en improvisant leur histoire dans une temporalité non préétablie par une quelconque harmonie plus ou moins pythagoricienne dépourvue de toute valeur d'émotion.

Au chapitre VIII, il obliqua vers des considérations quelque peu divergentes :

- «*Quand on veut étudier les hommes il faut regarder près de soi ; mais pour étudier l'homme il faut apprendre à porter sa vue au loin ; il faut d'abord observer les différences pour découvrir les propriétés.*»

- «*Le grand défaut des Européens est de philosopher toujours sur les origines des choses d'après ce qui se passe autour d'eux [...] Ils ne manquent point de nous montrer les premiers hommes habitant une terre ingrate et rude, mourant de froid et de faim, empressés à se faire un couvert et des habits ; ils ne voient partout que la neige et les glaces de l'Europe, sans songer que l'espèce humaine ainsi que toutes les autres a pris naissance dans les pays chauds, et que sur les deux tiers du globe l'hiver est à peine connu.*»

Commentaire

Par les «*divans*», Rousseau désignait les salons, les boudoirs, le confort idéologique et politique. Au sujet de la langue capable de dire la «*morale sensitive*», il aurait esquissé un texte où il aurait étudié, entre autres choses, l'influence de l'hygiène sur le caractère ; mais le brouillon lui en aurait été subtilisé.

En se livrant à l'étude du genre humain, il conçut et annonça, un plein siècle avant qu'elle ne fût son apparition, rien de moins que l'ethnologie, sans toutefois utiliser ce vocable ; en effet, produisant le premier traité d'ethnologie générale, il établit des concepts sans les nommer, mais la plaça d'emblée à son rang parmi les sciences naturelles et humaines déjà constituées ; il avait même deviné sous quelle forme pratique (grâce au mécénat individuel ou collectif) il lui serait donné de faire ses premiers pas. Il détecta les défauts de l'ethnocentrisme, pensant que ce qu'il appelait la «*tourbe philosophesque*» généralisait abusivement en attribuant à tous, sans plus ample examen, les traits qui caractérisaient sa propre société ; que cette tendance allait jusqu'à porter atteinte aux facultés d'observation elles-mêmes. Il distingua, avec une clarté et une concision admirables, l'objet propre de l'ethnologue de celui du moraliste et de l'historien. Cependant, à travers des exemples variés d'«*hommes sauvages*», non pervertis encore par la «civilisation», ou aussi peu que possible, il traqua bien, finalement, des principes supposés inhérents à la nature humaine. Il se moqua de ceux qui, même s'ils essayaient de concevoir un humain préhistorique (quoique ce terme n'était pas encore de mise), se représentaient des créatures faisant face à une situation très difficile, qui ne pouvait que s'améliorer avec les innovations techniques.

Citant la première formule du chapitre VIII donnée plus haut, Lévi-Strauss constata qu'y était définie la position de l'observateur, en particulier de l'ethnologue, qui fait partie de son objet, la valeur heuristique de la distance et celle de la méthode comparatiste ; il considérait que Rousseau résuma admirablement cet art de la distance qu'est la pensée.

Le texte, resté inachevé, fut publié en 1781 dans les «*Traité sur la musique*», par Pierre-Alexandre Du Peyrou, riche habitant de Neuchâtel, fidèle ami et exécuteur testamentaire de Rousseau.

Comme on reprochait à Rousseau de ne rien proposer qui permette de construire une nouvelle société plus juste, il voulut montrer que, pour sortir de l'impasse fatale où s'était engagée l'humanité, deux solutions se présentaient : la solution politique, qui tenterait de définir un État bien constitué, et la solution pédagogique, qui formerait un individu soustrait à toute insertion sociale. S'intéressant d'abord à l'aspect politique, il fit paraître dans le tome V de l'«*Encyclopédie*» :

1755

«*Économie politique*»

Article

Par «*économie politique*», Rousseau désignait le gouvernement de l'État. Voyant le corps politique comme un être moral, il pensait que, tandis que le pouvoir paternel est fondé sur une relation naturelle, et est réglé par le sentiment, le pouvoir politique est conventionnel et réglé par les lois. Le paternalisme (pour lequel le pouvoir politique dérive du pouvoir du père sur ses enfants) est donc condamnable. En outre, gouverner ne devrait pas consister à faire les lois, car elles trouvent leur source dans ce qu'il appelait la «*volonté générale*», c'est-à-dire «*ce qui tend toujours au bien-être et à la conservation du tout et de chaque partie*». Le gouvernement «*n'a que la puissance exécutrice*». Le gouvernement légitime est celui où l'intérêt du peuple est le même que celui des chefs. Il doit se conformer autant qu'il est possible à la «*volonté générale*» qui, une fois connue et bien séparée des

intérêts particuliers, doit être réalisée : il faut donc que les lois qui l'expriment soient respectées, et au premier chef par les magistrats.

Mais la force des lois vient aussi du peuple : il faut que, dès leur plus jeune âge, et grâce à l'éducation publique, les citoyens aiment les lois. En effet, c'est l'amour des lois et de la patrie qui donne sa force à un État. Rousseau indique : «*Il est certain que les peuples sont, à la longue, ce que le gouvernement les fait être*». Reconnaisants pour les bienfaits fondamentaux que la patrie leur procure (sûreté, liberté), les citoyens la défendront avec zèle.

Le troisième aspect essentiel du gouvernement concerne «*l'administration des biens*». Il faut, d'une part, «*pouvoir aux besoins publics*» et, de l'autre, songer à la subsistance des citoyens. Ceux-ci ne demandent que des conditions satisfaisantes pour pouvoir travailler. Il suffit de respecter la propriété, droit sacré, «*vrai fondement de la société civile*», et ne pas décourager le travail. Quant à ce que le fisc prend au peuple pour répondre aux besoins publics, il est juste que le principal intéressé, le peuple, en approuve les modalités. Rousseau veut un impôt juste, et préserver de tout impôt ceux qui n'ont que le nécessaire, ce qui révélait une revendication de justice sociale appuyée.

Commentaire

Comme le sujet semblait étranger aux préoccupations essentielles de Rousseau, on considéra longtemps qu'il avait été, en fait, influencé par Diderot.

Rousseau tenta pour la première fois de concilier les devoirs de l'être humain et ceux du citoyen, et énonça pour la première fois sa théorie de «*la volonté générale*», source des lois positives et du gouvernement, règle du juste et de l'injuste, volonté qui émane du corps politique tout entier, et lui donne sa cohésion.

Soucieux d'une «*réforme*» de sa façon de vivre pour se rapprocher le plus possible de «*l'homme à l'état de nature*», Rousseau s'éloigna de Diderot et des Encyclopédistes, renonça à la sociabilité à une époque qui, au contraire, se faisait de celle-ci un idéal. Il excita donc la haine publique contre lui, ce qui ne faisait qu'entretenir sa paranoïa (il voulait croire que les autres le persécutaient) et son masochisme (il se persécutait lui-même).

Pour mettre encore mieux son «image» en conformité avec sa pensée, et aussi pour palier l'inconfort que lui causait sa maladie, il se fit faire un «*habit arménien*» («*veste*», «*cafetan*», «*bonnet fourré*», «*ceinture*») qu'on lui voit dans un portrait réalisé en 1766 par Allan Ramsay à la demande du philosophe écossais David Hume. Il se forgea avec habileté un personnage public singulier, en rupture avec les codes de la vie littéraire ou mondaine de l'époque : celui d'un moraliste sévère, aux manières austères.

Il entreprit, à la demande de Mme d'Épinay, la mise en forme des œuvres de Charles-Irénée Castel de Saint-Pierre (1658-1743), connu sous le nom d'abbé de Saint-Pierre, écrivain, diplomate et académicien français, précurseur de la philosophie des Lumières.

Il publia :

1755

"*Jugement du "Projet de paix perpétuelle de Monsieur l'Abbé de Saint-Pierre"*"

Essai

L'abbé de Saint-Pierre avait fait paraître en 1713 son "*Projet de paix perpétuelle*" où il proposait un équilibre des puissances obtenu par un arbitrage international allant de pair avec le libre-échange. Il avait compris qu'une telle paix supposait l'existence d'une «*Union européenne*» d'États. Rousseau ne cacha pas son scepticisme à son endroit. Selon lui, il n'existe de guerre qu'entre les États, la guerre est un mal politique, inhérent à leur nature même.

Commentaire

Il est assez plaisant de constater que Rousseau se moqua des idées démocratiques de l'abbé de Saint-Pierre..

Comme, sous le pseudonyme de «Philopolis», avait été publiée dans "Le Mercure de France" une critique du "*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*" où l'auteur représentait que, si la société résulte immédiatement des facultés de l'être humain, elle lui est donc naturelle ; que désirer le retour de l'humanité à l'état sauvage, c'est accuser la Providence, Rousseau lui répondit :

1755

‘*Lettre* de J.J. Rousseau à Monsieur *Philopolis*’

Essai

Rousseau, irrité par l'anonymat, ne sut pas voir les conseils pleins de bon sens et de modération qui lui était donnés, suspecta l'auteur de dénaturer à plaisir ses idées, et lui exposa les principes de vertu que requiert de tous les êtres humains l'état social, laborieux, forcément laborieux collectivement.

Commentaire

Rousseau ne sut jamais que, sous ce pseudonyme se cachait le naturaliste suisse Charles Bonnet.

Comme Rousseau voulait fuir le monde, celle qui était sa bienfaitrice (comme elle allait être aussi celle de Mozart), Mme d'Épinay, fit construire pour lui, près du parc de son château de la Chevrette, à la lisière de la forêt de Montmorency, dans le Val-d'Oise actuel, endroit «*solitaire plutôt que sauvage*», une petite maison qui allait rester célèbre sous le nom d'Hermitage. Le 9 avril 1756, il s'y installa avec Thérèse Levasseur et la mère de celle-ci. Il allait pouvoir s'y consacrer à l'herborisation.

Les Encyclopédistes l'accusèrent de désertier et d'affecter par système un faux amour de la solitude. Il comptait bien que cette paisible retraite, où il retrouvait enfin la nature, lui permettrait de rédiger plusieurs ouvrages déjà sur le chantier ou du moins conçus dans son esprit (son "*Dictionnaire de musique*", son roman pédagogique, "*Émile*", son traité politique, "*Du contrat social*"). Il voulait remplir sa mission : dire la vérité.

Or, quand vinrent les beaux jours, il éprouva le besoin d'une évasion, et la trouva d'abord en commençant et en laissant inachevés deux romans pleins de fraîcheur : "*Les amours de Claire et de Marcellin*" et "*Le petit Savoyard ou la vie de Claude Noyer*". Puis il commença un roman d'amour épistolaire dont il allait poursuivre la rédaction parce que, aux deux personnages, Julie et Saint-Preux, prenant une revanche sur sa vie, il prêta sa passion, son lyrisme enflammé. Peu à peu, leurs aventures se précisèrent ; toutefois, le dénouement restait encore incertain. Il intitulait alors ce roman "*Julie*".

De plus, en cette période, il connut le bonheur, car son ami, Saint-Lambert, qui était engagé dans la guerre de Sept Ans, lui ayant confié sa maîtresse, la belle-sœur de Mme d'Épinay, la comtesse Sophie d'Houdetot, celle-ci, le 9 avril, vint le surprendre à l'Hermitage. Lui, qui se disait «*dévoré du besoin d'aimer sans jamais l'avoir pu bien satisfaire*» ("*Les confessions*", "*Livre neuvième*"), s'éprit d'elle, accédant, à plus de quarante ans, à la seule vraie passion de sa vie, passion à la fois romanesque et sensuelle, exaltée par une aspiration sincère à la vertu, et qu'il se flattait d'avoir su garder pure et noble. Mais il ne put faire céder celle qui ne lui avait promis que son amitié car elle était la maîtresse d'un homme irréprochable que ni lui ni elle ne pouvaient trahir. S'ensuivit une idylle

vraisemblablement demeurée platonique qui provoqua une rumeur, et qui, du fait de maladresses et d'indiscrétions, alla jusqu'aux oreilles de l'amant.

N'étant pas, à cause de la hâte qu'il avait dû y apporter, satisfait des articles sur la musique qu'il avait fait paraître dans l'"*Encyclopédie*", il reprit la rédaction de son "*Dictionnaire de musique*".

Comme, le 1er novembre 1755, un tremblement de terre avait détruit le bas de la ville de Lisbonne, faisant des milliers de victimes, il avait inspiré à Voltaire son "*Poème sur le désastre de Lisbonne*" (mars 1756) dans lequel il constatait que cette catastrophe confirmait que le monde est soumis au mal, exposait une thèse pessimiste, et mettait en cause l'existence de Dieu ou du moins la notion de bonté divine, puisqu'il était libre, s'il le voulait, de supprimer le mal. Rousseau, scandalisé, sentant se ranimer en lui une ferveur religieuse qu'il avait oubliée un temps, lui envoya sa :

18 août 1756

"Lettre à Voltaire sur la Providence"

Essai

Rousseau, posant la question : «*Serait-ce donc que la nature doit être soumise à nos lois et que, pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une ville?*», reprochait à Voltaire son athéisme. Il lui répliquait : «*Si l'embarras du mal vous forçait d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi vouloir justifier sa puissance aux dépens de sa bonté?*» Pour lui, la bonté divine se concilie avec l'existence du mal car ainsi Dieu respecte la liberté de l'être humain, condition essentielle de sa vertu ! Il considérait qu'une profession de foi civile compterait parmi les textes les plus importants pour l'humanité.

Commentaire

Ce révolté qu'était Rousseau, s'il ne pouvait nier la présence du mal, ne doutait pas de la Providence, disant être trop malheureux pour renoncer à l'espérance.

Voltaire, n'ayant jamais eu qu'une indifférence polie, voire un certain mépris, pour ce jeune provocateur ambitieux qu'était pour lui Rousseau, ne répondit pas.

La "*Lettre à Voltaire sur la Providence*" fut publiée clandestinement en 1759 puis, avec l'accord de Rousseau, en 1764.

1756

**"Examen de deux principes avancés par M. Rameau
dans sa brochure intitulée "Erreurs sur la musique dans l'Encyclopédie"**

Essai

Rousseau se moquait du premier principe («L'harmonie est l'unique fondement de l'art, la mélodie en dérive, et tous les grands effets de la musique naissent uniquement de l'harmonie») puis du second («L'harmonie représente le corps sonore»), n'y voyant «*que du galimatias*», remarquant qu'«*un homme à système voit souvent ce qu'il a envie de voir*».

Commentaire

Il est assez plaisant de lire la critique que Rousseau faisait d'«*un homme à système*» !

Au début de 1757, Diderot envoya à Rousseau son drame "*Le fils naturel*". Il y stigmatisait les ermites, affirmant : «L'homme de bien est dans la société, il n'y a que le méchant qui soit seul». De

plus, il avait écrit, dans son roman, *“La religieuse”* : «Placez un homme dans une forêt, il y deviendra féroce», Rousseau y vit des désaveux du choix qu’il avait fait de vivre à la campagne, et, en mars, déclencha une querelle qui envenima encore leurs relations. Dans une lettre à Grimm, d’octobre ou novembre 1757, Diderot se plaignit : «Cet homme est un forcené [...] Je tâche en vain de faire de la poésie ; mais cet homme me revient tout à travers mon travail ; il me trouble, et je suis comme si j’avais à côté de moi un damné ; il est damné, cela est sûr.» La brouille devint donc définitive.

Il lui répondit dans *“Mon portrait”* (des feuillets qu’il aurait écrits entre 1755 et 1762, période à laquelle il songeait à raconter sa vie mais hésitait sur la forme) : «*L’enfer du méchant est d’être réduit à vivre seul avec lui-même, mais c’est le paradis de l’homme de bien, et il n’y a point pour lui de spectacle plus agréable que celui de sa propre conscience.*». Et, le 2 novembre 1757, dans une lettre pathétique à Mme d’Houdetot, il s’écria : «*Ah ! si je suis un méchant, que tout le genre humain est vil. Qu’on me montre un homme meilleur que moi !*»

L’ayant conquise par l’élévation de ses sentiments, car il essaya de sublimer sa déception de ne pouvoir avoir avec elle qu’un amour platonique, il rédigea pour elle, qui lui avait demandé de mettre au clair ses idées :

Novembre 1757-Février 1758

“Lettres morales”

Essai

Ce sont six lettres de quelques pages, des missives pédagogiques dont les thèmes sont la vertu, le souci du «*commun*» (ce qui est «relatif au plus grand nombre») et le bonheur. Rousseau revient sur le passage de l’état de nature à l’état social, et sur la transformation de la bonté naturelle en un nécessaire rapport à autrui. Il distingue la bonté autarcique et la vertu sociale, car, sous l’effet des rapports sociaux, la bonté naturelle se perd. Doté d’autres passions, d’autres besoins et d’autres désirs, l’individu doit s’approprier une autre forme de vertu, relative au tout dont il est membre. On trouve une *“Allégorie sur la révélation”* où étaient posées les premières bases des principes de la philosophie déiste que Rousseau devait définitivement adopter.

Commentaire

Ces lettres dites encore *“Lettres à Sophie”* lui furent adressées, mais ne lui furent sans doute jamais envoyées. D’ailleurs, elles restèrent à l’état de brouillon, et ne furent éditées qu’en 1888. Des passages des deux dernières allaient être repris en 1762 dans *“Émile ou De l’éducation”*.

Dans la nuit du 8 au 9 novembre, Rousseau découvrit dans sa correspondance une lacune qu’il imputa à un larcin de d’Alembert, et dont, à ses yeux, il ressortait, clair comme le jour, qu’on avait tenté de l’impliquer dans l’attentat de Damiens contre le roi, Louis XV, qui avait eu lieu le 5 janvier.

Pris au piège de sa propre vertu, Rousseau ne pouvait désormais que tenter de vivre, avec Mme d’Houdetot et Saint-Lambert, une amitié à trois fondée sur une commune tendresse. Mais sa réalisation s’avéra bientôt impossible. Il se contenta donc d’en poursuivre le rêve, transposant, dans le roman qu’il écrivait, Mme d’Houdetot en Julie, Saint-Lambert en M. de Wolmar, lui-même en Saint-Preux. La vie se mêla donc au roman, dont elle allait compléter la trame.

Le 11 juillet 1758, Mme d’Épinay, trouvant Mme d’Houdetot et Saint-Lambert chez Rousseau, en conçut de la jalousie. De ce fait, son amant, mentor et conseiller moral, Grimm, que Rousseau lui avait d’ailleurs présenté, reprocha à celui-ci d’établir «des paradoxes insoutenables», d’être «obscur et embarrassé dans ses principes, souvent futile et plat». Le 3 novembre, Rousseau lui envoya une lettre de rupture. Le 10 décembre, il en reçut une autre de Mme d’Épinay qui l’accusait d’ingratitude, et lui donnait son congé. Jugeant nécessaire de s’expliquer, il composa, pour Mme d’Houdetot, au cours de l’hiver, un autoportrait qui inaugura, pour lui, l’écriture autobiographique qui était destinée à

retracer «l'«*histoire de [s]on âme*». Le 15 décembre, il quitta l'Hermitage. Au terme de cette année, il avait perdu toutes ses amitiés anciennes.

Il fut alors hébergé par le maréchal et la maréchale de Luxembourg, à Montlouis, une dépendance de leur château de Montmorency. Comme la maison était en ruine, ils la firent reconstruire et rendre très confortable. Il y vint s'établir avec Thérèse seule, ayant profité de l'occasion pour se débarrasser de sa mère. Très jaloux de son indépendance, isolé et souffrant de la maladie de la pierre, qui l'obligeait à être régulièrement sondé, il devint bourru, misanthrope et cynique. Mais il put exercer une intense activité littéraire, achevant son roman, et travaillant à différents essais.

En 1757, voulant montrer que, pour sortir de l'impasse fatale où s'était engagée l'humanité, deux solutions se présentaient, une solution politique et une solution pédagogique, il commença à écrire :

- pour définir la première, un essai intitulé "*Du contrat social*", et qui peindrait un État bien constitué ;
- - pour décrire la seconde, roman intitulé "*Émile*", et qui montrerait l'idéale formation un individu.

Dans le tome VII de l'«*Encyclopédie*», qui parut le 10 octobre 1757, se trouvait l'article "*Genève*" composé par d'Alembert qui, s'il faisait un vif éloge de la ville et de ses pasteurs tolérants (ils «n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait» presque identique au déisme des «philosophes» ; ils montrent du respect pour toutes les opinions), il les critiquait cependant pour leur condamnation du théâtre, et leur demandait d'en établir un qui aurait permis aux citoyens d'avoir une plus large connaissance du monde. En effet, les «philosophes» du siècle des Lumières encourageaient l'art dramatique (Voltaire écrivait des pièces, comme Diderot qui avait même défini le drame bourgeois), considéraient que la tragédie et la comédie donnent des «leçons de vertu, de raison et de bienséance». Le texte de d'Alembert avait d'ailleurs été écrit à l'instigation de Voltaire qui, aux "*Délices*", faisait secrètement jouer ses pièces de théâtre devant des amis proches (et invitait d'ailleurs Rousseau à y présenter les siennes), et s'était juré que «Genève aura une comédie malgré Calvin».

Rousseau entreprit de répondre à d'Alembert, pour s'opposer en fait à Voltaire. Comme, au terme de cette année, il avait perdu toutes ses amitiés anciennes, ce fut dans un état de «*tristesse sans fiel*», qui explique le «*ton singulier de l'ouvrage*», qu'en trois semaines, il rédigea :

Mars 1758

«*Lettre à d'Alembert sur les spectacles*»

Essai

Rousseau dénonçait l'immoralité du théâtre, tant celle des tragédies que celle des comédies : «*Le théâtre purge les passions qu'on n'a pas et fomenté celles qu'on a*» ; la comédie, loin de corriger les mœurs en les critiquant, incite à imiter les travers. Aux spectacles, qui représentent l'inégalité et l'hypocrisie sociales, il faut substituer la fête républicaine, par laquelle chacun voit en l'autre un membre du «*peuple souverain*» comme lui.

Pour un résumé plus précis et un commentaire,
voir, dans le site, ROUSSEAU, "*Lettre à d'Alembert sur les spectacles*"

"*La lettre à d'Alembert*" valut à Rousseau des critiques de ses anciens amis, la haine farouche de Voltaire, mais aussi l'étonnement du public devant cette contradiction du théâtre par celui qui était par ailleurs auteur de pièces et d'opéras. Pour répondre à ses objections, d'Alembert fit remarquer que son adversaire avait interprété son article dans un sens beaucoup trop étroit ; aussi se reconnaissait-il le droit de discuter la question comme il l'entendait, tant pour recueillir les opinions des pasteurs les plus éclairés que pour donner le branle à quelque réforme des mœurs genevoises.

Rousseau reprit les éléments de son article de 1755, "*Économie politique*", dans :

1758

“Discours sur l'économie politique”

Essai

Rousseau énumère «*les causes les plus sensibles de l'opulence et de la misère, de l'intérêt particulier substitué à l'intérêt public [...], de la corruption du peuple, et de l'affaiblissement de tous les ressorts du gouvernement*», ou, autrement dit, «*les maux qu'une sage administration doit prévenir*» si elle veut conserver «*le respect pour les lois*», la liberté, «*l'amour de la patrie*» et «*la vigueur de la volonté générale*» :

-«*Les hommes [sont] inégalement distribués sur le territoire, et entassés dans un lieu tandis que les autres se dépeuplent.*»

-«*Les arts d'agrément et de pure industrie [sont] favorisés aux dépens des métiers utiles et pénibles.*»

-«*L'agriculture [est] sacrifiée au commerce* ».

-«*La vénalité [est] poussée à tel excès [...] que les vertus mêmes se vendent à prix d'argent.*»

À la notion de «*volonté générale*», Rousseau ajoutait la distinction entre «*souveraineté*» et «*gouvernement*». Parce que, à ses yeux, l'administration des choses doit dépendre de celle des êtres humains, il lia les questions du patriotisme, de l'éducation publique à celles de la propriété et de l'impôt. Il affirma clairement que l'économie doit être pensée sous la politique parce que l'égalité est la condition de la liberté.

Commentaire

Longtemps, la place centrale qui revient à cette œuvre ne lui a pas été reconnue.

Le 6 mai 1758, Sophie d'Houdetot rompit avec Rousseau.

Dès cette année-là, il commença à réunir de la documentation pour écrire une autobiographie à laquelle le poussaient son âge, sa maladie, ses inquiétudes, son dénuement sentimental, ses promenades solitaires, sa propension à la rêverie nostalgique, surtout, ses déceptions causées par ses différends avec ses anciens amis, qui le convainquaient toujours davantage d'être méjugé et trahi.

Cependant, auparavant, il termina et fit paraître le roman où il faisait survivre la tardive et quelque peu étrange passion qu'il avait éprouvée pour Mme d'Houdetot :

1761

“Julie ou La nouvelle Héloïse”

Roman épistolaire de 544 pages

Deux personnages séduisants et vertueux, Julie d'Étange et son précepteur, Saint-Preux, s'aiment d'une passion irrésistible. Mais une mésalliance est impossible, et Julie épouse M. de Wolmar. Désormais, elle qui «*n'aima si chèrement la vertu même que comme la plus douce des voluptés*» allait être une épouse et une mère irréprochables, retrouvant son équilibre dans la vie rustique et familiale de Clarens que M. de Wolmar lui-même invitera Saint-Preux à partager.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, “ROUSSEAU, ‘La nouvelle Héloïse’”

L'édition hollandaise de “*La nouvelle Héloïse*” étant arrivée à Paris en février 1761, le roman remporta un triomphe, fut un véritable «best-seller».

De très nombreux lecteurs enthousiastes voulurent faire part à «Jean-Jacques» de leur admiration, de leur affection et de la place qu'il occupait dans leur vie ; ils guettaient son passage dans la rue ; ils cherchaient à le rencontrer ; ils lui rendaient visite ; ils lui écrivaient. Des portraits de lui circulaient. Mais lui, qui avait aspiré à la notoriété pour en faire une revanche sociale et une arme contre les intrigues du petit monde littéraire, parvenu à son but, en vint progressivement à considérer qu'elle était un «*fardeau*» ; il parla de la «*funeste célébrité*» qui se retournait contre lui. Il se sentit pris au piège, se demanda comment rester authentique lorsqu'on est devenu une figure publique, et que chacun vous imagine à sa guise ; comment faire coïncider la conscience intime de soi et le personnage adulé ou caricaturé ; comment incarner une parole critique radicale lorsqu'on devient une vedette littéraire admirée par ces élites dont pourtant on dénonce les abus. Cette perception aiguë des contraintes de la célébrité le fit entrer plus profondément dans sa dérive paranoïaque. Bien avant les stars dépressives du XXe siècle, il vécut sa célébrité comme une aliénation.

Rousseau échangea des lettres en particulier avec Marianne de La Tour. Née en 1730, de petite noblesse, elle avait dix-huit ans de moins que lui. Après un mariage malheureux à vingt ans avec un homme irresponsable qui dissipa sa fortune au point d'être placé sous tutelle, elle se sépara de lui cinq ans plus tard. C'était donc une femme blessée, sensible, pour laquelle le monde de "*La nouvelle Héloïse*" fut un moyen d'échapper à une réalité décevante. On ne lui connaît aucune liaison à part cette correspondance qui fut la grande aventure de sa vie. Ils allaient s'écrire pendant quinze ans, car elle se distingua de ses nombreuses autres admiratrices par la sincérité de ses sentiments, la délicatesse de ses manières, la qualité de son style, son élégance naturelle. Elle eut aussi de la détermination, la patience de surmonter tous les obstacles pour atteindre Rousseau, qui, vulnérable, sensible, flatté sans doute, entra dans le jeu. Bien vite, elle devint Julie, il était Saint-Preux. Il est certain qu'ils furent amoureux l'un de l'autre. Il y eut entre eux des moments d'harmonie, de tendresse réelle, du tendre marivaudage, des querelles aussi (le 11 janvier 1762, fâché contre elle pour de mauvaises raisons, il lui écrivit : «*Saint-Preux avait trente ans, se portait bien. Rien ne ressemble moins à Saint-Preux que J.J. Rousseau. Rien ne ressemble moins à Julie que Madame de La Tour.*», mais, au bout de six semaines de bouderie, il fut finalement vaincu par la tendre patience de Marianne). En juillet 1763, il l'appela «*charmante Marianne, douce Marianne, belle Marianne.*» Il la sermonnait, lui faisait des reproches. Déconcertée, attristée sans toujours comprendre ce dont elle était coupable, elle pardonnait : «*C'est du sort que je dois me plaindre qui n'a pas mis en moi, ce qu'il fallait pour que j'obtinse de vous une préférence que j'aurais si bien sentie.*» (novembre 1762). En 1763, à sa demande, elle se décrivit dans une de ses lettres. Puis, en digne émule de Julie, elle lui envoya son portrait dont il accusa réception avec une galanterie inhabituelle chez lui : «*J'ai le plaisir de vous aimer sous deux figures ; c'est comme avoir deux maîtresses à la fois, c'est passer délicieusement de l'une à l'autre, c'est goûter les plaisirs de l'inconstance sans manquer à la fidélité.*» Elle lui fut une amie fidèle, et le défendit toujours contre vents et marées même après sa mort, dans des écrits publiés anonymement puis sous son nom. Comme elle avait gardé une copie des lettres qu'elle écrivait, à l'approche de sa mort, en 1789, elle confia à Du Peyrou cette correspondance qui fut publiée quatorze ans plus tard.

Dès 1761, juste après avoir terminé "*La nouvelle Héloïse*", Rousseau songea à une autobiographie. Son éditeur suisse, Marc-Michel Rey, lui demanda de l'écrire pour en faire une préface à l'édition de ses œuvres complètes. Il accepta parce qu'en décembre 1761, une sonde s'étant cassée dans son urètre, il se crut à l'article de la mort, et en conçut une vive inquiétude. Il souhaitait se remémorer, avec quelque nostalgie, sa vie passée, y trouver des sujets de méditation, découvrir les différentes facettes de son «moi», écrire une sorte de testament. Cependant, ce projet resta sans suite.

Cette année-là, l'opéra "*Les muses galantes*" fut joué chez le prince de Conti.

Dans une lettre du 1er avril 1761, Voltaire vitupéra Rousseau : «*Ce valet de Diogène, qui s'est mis dans le tonneau de son maître pour aboyer contre notre nation, n'est digne d'aucun ménagement. On lui fait même trop d'honneur de le tourner en ridicule. C'est un polisson orgueilleux.*» Il lui reprochait sa condamnation du théâtre.

À Montlouis, Rousseau avait fait la connaissance de M. de Malesherbes qui était le directeur de la «librairie royale», institution chargée de veiller à l'octroi des permissions ou des interdictions de publication et de diffusion des livres dans le royaume. Il pouvait se féliciter de trouver en lui un autre amateur d'herborisations, et, surtout, un homme compréhensif qui ne s'offusquait pas de ses excès de conduite, qui lui proposait son aide, et qui allait devenir un de ses protecteurs et amis les plus dévoués, n'ayant de cesse de le défendre avec «une droiture à toute épreuve».

Croyant déceler l'existence d'un complot visant à retarder l'édition en cours de "*Du contrat social*" et d'"*Émile*", passant par une véritable crise de terreur, il écrivit à Malesherbes des lettres pleines de désarroi, si insensées qu'on peut se demander s'il était alors intoxiqué par l'urée ou précocement travaillé par l'artériosclérose (ce qui est sûr, c'est qu'il se trouvait dans une phase aiguë de sa maladie !). Il lui demandait son appui. Malesherbes tenta de l'apaiser, de le rassurer sur le cours de l'édition. Quand Rousseau fut rassuré, il s'excusa de ces «*folies*».

Cependant, le 25 décembre 1761, Malesherbes lui indiqua avec une amicale compassion : «Cette mélancolie sombre qui fait le malheur de votre vie est prodigieusement augmentée par la maladie et la solitude. Mais je crois qu'elle vous est naturelle et que la cause en est physique. Je crois même que vous ne devez pas être fâché qu'on le sache.» Rousseau, ne voulant pas admettre ce banal diagnostic physiologique, crut y voir un écho des médisances des Encyclopédistes qui présentaient sa misanthropie comme une attitude d'écrivain en mal d'originalité. Se considérant en position d'accusé, animé d'un sentiment sur lequel il insista au "*Onzième livre*" des "*Confessions*" : «*Je gémissais en me sentant défaillir de penser que je laissais dans l'esprit des honnêtes gens une opinion de moi si peu juste.*», il se trouvait obligé de se justifier auprès de cet interlocuteur idéal ; de rectifier son analyse qu'il jugeait erronée ; de le détromper en s'expliquant sur sa prétendue misanthropie, sur son amour naturel pour la solitude, sur sa paresse, sur son goût de la retraite. Ici s'annonça la conviction qui allait dicter "*Les confessions*" comme "*Rousseau, juge de Jean-Jacques*", et qui supposait que lui seul détenait le secret de son être.

Il écrivit alors, «*sans brouillon, rapidement, à traits de plume*» :

1762

**“*Quatre lettres à M. le président de Malesherbes
contenant le vrai tableau de mon caractère et les vrais motifs de ma conduite*”**

Autobiographie

La première lettre (4 janvier 1762)

Rousseau évoque d'emblée les «*importunités*» [«les ennuis»] qu'il subit, se dit détaché de «*l'opinion publique*», car, affirme-t-il : «*J'aime trop mon plaisir et mon indépendance pour être esclave de la vanité au point qu'on le suppose. Celui pour qui la fortune et l'espoir de parvenir ne balançait* [«hésita à préférer»] *jamais un rendez-vous ou un souper agréable ne doit pas naturellement sacrifier son bonheur au désir de faire parler de lui, et il n'est point du tout croyable qu'un homme qui se sent quelque talent et qui tarde jusqu'à quarante ans à se faire connaître soit assez fou pour aller s'ennuyer le reste de ses jours dans un désert* [«endroit vide d'habitants»], *uniquement pour acquérir la réputation d'un misanthrope*». S'il fuit «*la société des hommes*», c'est qu'il est «*né avec un amour naturel pour la solitude qui n'a fait qu'augmenter à mesure que [il a] mieux connu les hommes*», justifiant ce goût par le bonheur que lui donna son exil à la campagne, alors que la «*société*» le croyait malade. Il s'écrie : «*Vous me supposez malheureux et consumé de mélancolie ! Oh, Monsieur, combien vous vous trompez ! C'est à Paris que je l'étais ; c'est à Paris qu'une bile noire rongait mon cœur, et l'amertume de cette bile ne se fait que trop sentir dans tous les écrits que j'ai publiés tant que j'y suis resté. Mais, Monsieur, comparez ces écrits avec ceux que j'ai faits dans ma solitude, ou je suis trompé, ou vous sentirez dans ces derniers une certaine sérénité d'âme qui ne se joue point* [«qui n'est pas simulée»] *et sur laquelle on peut porter un jugement certain de l'état intérieur de l'auteur.*» Il

se dit victime de son tempérament ardent, de son excessive sensibilité, de son «*imagination dérégulée, prête à s'effaroucher sur tout et à porter tout à l'extrême.*» Il revient sur l'«*invincible dégoût [...] éprouvé dans le commerce [«les relations avec»] des hommes*» à cause de son manque d'aisance «*dans la conversation*», indiquant : «*Après avoir barbouillé du papier, j'étais bien sûr, même en disant des sottises, de n'être pas pris pour un sot, [...] Je me suis vu recherché de tout le monde et honoré de beaucoup plus de considération que ma ridicule vanité n'en eût osé prétendre, [...] Malgré cela, j'ai senti ce même dégoût plus augmenté que diminué, j'ai conclu qu'il venait d'une autre cause, et que ces espèces de jouissances n'étaient point celles qu'il me fallait.*» Il estime que les «causes» de ce dégoût sont son «*indomptable esprit de liberté*», qui lui fait haïr souverainement l'injustice, et sa « *paresse*», car il déclare : «*En un mot, l'espèce de bonheur qu'il me faut n'est pas tant de faire ce que je veux que de ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active n'a rien qui me tente, je consentirais cent fois plutôt à ne jamais rien faire qu'à faire quelque chose malgré moi, et j'ai cent fois pensé que je n'aurais pas vécu trop malheureux à la Bastille, n'y étant tenu à rien du tout qu'à rester là.*» Aussi, après avoir cédé à son «*désir de gloire*», il en est venu à préférer la «*retraite*». S'excusant de son «*ton familier*» («*Dans l'épanchement de mon cœur je n'en saurais prendre un autre*»), il annonce à son correspondant : «*Je me peindrai sans fard et sans modestie ; je me montrerai à vous tel que je me vois, et tel que je suis, car passant ma vie avec moi je dois me connaître, et je vois par la manière dont ceux qui pensent me connaître interprètent mes actions et ma conduite qu'ils n'y connaissent rien. Personne au monde ne me connaît que moi seul.*» Et il l'invite à brûler ses lettres !

La deuxième lettre (12 janvier 1762)

Rousseau constate à nouveau l'étrangeté de sa personnalité : «*Une âme paresseuse qui s'effraie de tout soin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter [«éprouver un sentiment»], et sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte, semblent ne pouvoir s'allier dans le même caractère ; et ces deux contraires composent pourtant le fond du mien.*» Il revient sur la formation qu'il eut dans son enfance : «*À six ans, Plutarque me tomba sous la main ; à huit, je le savais par cœur ; j'avais lu tous les romans ; ils m'avaient fait verser des seaux de larmes, avant l'âge où le cœur prend intérêt aux romans. De là se forma dans le mien ce goût héroïque et romanesque qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent, et qui acheva de me dégoûter de tout, hors de ce qui ressemblait à mes folies.*» Plus tard, sa confiance dans les autres avait été «*détrompée*», et il avait connu un changement dont il se justifie : «*Aigri par les injustices que j'avais éprouvées, par celles dont j'avais été le témoin, souvent affligé du désordre où l'exemple et la force des choses m'avaient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon siècle et mes contemporains.*» Après «*quarante ans*» de sa vie, «*un heureux hasard*» était venu l'«*éclairer*», et, dans un éloquent récit, il révèle pour la première fois comment en allant voir Diderot, qui était emprisonné à Vincennes, il se sentit affecté jusqu'aux larmes par la question posée par l'Académie de Dijon, comment lui était alors venue l'illumination de son "*Discours sur les sciences et les arts*", ajoutant : «*Si j'avais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les contradictions du système social, avec quelle force j'aurais exposé tous les abus de nos institutions, avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement et que c'est par les institutions seules que les hommes deviennent méchants.*» La découverte des «*fausses opinions des hommes, la source de leurs misères et de leur méchanceté*», l'avait rendu «*malheureux*». Sa «*maladie*» aussi l'avait incité à se libérer du «*pesant joug de l'opinion*» à se «*maintenir sans cesse contre le courant*». Il manifeste la satisfaction qu'il ressent actuellement : «*L'état où je me suis mis est le seul où l'homme puisse vivre bon et heureux, puisqu'il est le plus indépendant de tous, et le seul où l'on ne se trouve jamais pour son propre avantage dans la nécessité de nuire à autrui.*» Il dit se consacrer à la copie de partitions de musique, travail qui lui permet de «*vivre isolé et indépendant*». Il est heureux d'avoir été «*chassé de Paris*», mais se plaint d'être poursuivi dans son «*asile*». Il espère que soient imprimés ses «*derniers écrits*», et mentionne «*le déplorable état de [sa] pauvre machine*» [son corps]. Il annonce à M. de Malesherbes qu'il aura «*au moins une lettre à essuyer*».

La troisième lettre (26 janvier 1762)

Rousseau voudrait parler de son «*état moral dans [sa] retraite*». Mais il se plaint d'abord de sa santé, du «*délabrement de [sa] pauvre machine*» [son corps], et considère qu'«*on parle mal du bonheur quand on souffre*». Il reconnaît : «*Mes maux sont l'ouvrage de la nature, mais mon bonheur est le mien. [...] Je n'ai point été chercher ma félicité au loin, je l'ai cherchée auprès de moi, et l'y ai trouvée. [...] Je n'ai commencé de vivre que le 9 avril 1756.*» [date de sa rencontre avec Sophie d'Houdetot]. S'il a été «*touché*» de voir que M. de Malesherbes le voit comme «*le plus malheureux des hommes*», il le regrette, car le «*sort dont [il a] joui*» serait envié, puisqu'il a disposé de lui, «*de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde sensible, et d'imaginable le monde intellectuel*», de ses «*chimères*» [«*vaines imaginations*»]. D'ailleurs, il se distrait de ses «*douleurs*» «*en songeant aux divers événements de [sa] vie*», non pas «*les plaisirs de [sa] jeunesse*», mais ceux de sa «*retraite*», ses «*promenades solitaires*», les «*jours rapides, mais délicieux [passés] tout entiers avec [lui] seul, avec [sa] bonne et simple gouvernante [sa concubine, Thérèse Levasseur], avec [son] chien bien-aimé, [sa] vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt ; avec la nature entière et son inconcevable Auteur.*» Il indique de quelle façon il passe une journée, son souci étant de préserver sa solitude, d'«*échapper aux importuns*», de «*chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes, n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où [il puisse] croire avoir pénétré le premier*», de trouver à «*la nature [...] une magnificence toujours nouvelle*». Aussi brosse-t-il ce tableau : «*L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire en moi-même : non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.*» Son «*imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée*», la lui faisait peupler «*d'êtres selon [son] cœur*», en former «*une société charmante*». Il repoussait alors toute «*idée de Paris, de [son] siècle, et de [sa] petite gloriole d'auteur*» [...] pour [se] livrer sans distraction, aux sentiments exquis dont [son] âme est pleine.» Mais il avoue : «*Cependant, au milieu de tout cela, [...] le néant de mes chimères venait quelquefois la contrister tout à coup. [...] Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement du cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée et dont pourtant je sentais le besoin. Hé bien, Monsieur, cela même était jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très vif et d'une tristesse attirante, que je n'aurais pas voulu ne pas avoir. / Bientôt de la surface de la terre, j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système des choses, à l'Être incompréhensible qui embrasse tout. Alors l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas ; je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers, je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace, mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit, j'étouffais dans l'univers, j'aurais voulu m'élaner dans l'infini.*» Il s'abandonne à «*cette étourdissante extase à laquelle [son] esprit se livre sans retenue, et qui dans l'agitation de [ses] transports [lui] fait [s'] écrier quelquefois : "Ô grand Être ! ô grand Être !" sans pouvoir dire, ni penser rien de plus.*» «*Ainsi s'écoulaient, dans un délire continuel, les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées*». Il reste «*sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose, que sentir le calme et le bonheur de [sa] situation.*» Cependant, à la fin de sa journée, il était mécontent quand il avait «*vu de la compagnie*». Il voudrait pouvoir continuer à goûter ce «*bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets*». Il se plaint : il a «*un corps qui souffre*» et «*un hôte qui [!] importune*», et dont il veut être délivré. Il termine en reconnaissant qu'il «*aime trop à parler de*» lui, et qu'il «*abuse de l'occasion*» que lui en donne M. de Malesherbes.

La quatrième lettre (28 janvier 1762)

Rousseau, répétant qu'il a «*montré [...] les vrais motifs de [sa] retraite et de toute [sa] conduite*», affirme «*la fierté d'âme d'un homme qui se sent bien ordonné*», qui s'est rendu «*bon à [lui]-même, et nullement méchant aux autres*» ; il a «*une haute estime*» de lui-même. Il a aussi de l'estime pour «*les paysans de Montmorenci*» [sic], qui sont «*plus utiles [...] que tous ces tas de désœuvrés payés de la graisse du peuple, pour aller six fois la semaine bavarder dans une Académie*», que «*ces petits intrigants dont Paris est plein, qui tous aspirent à être des fripons en place, et que pour le bien public, ainsi que pour le leur, on devrait tous renvoyer labourer la terre dans leurs provinces.*» Il se vante «*de donner aux hommes l'exemple de la vie qu'ils devraient tous mener [...] d'oser de sa retraite faire entendre la voix de la vérité [...] d'avertir les hommes de la folie des opinions qui les rendent misérables.*» Il se félicite d'avoir écrit sa «*Lettre à d'Alembert sur les spectacles*» : «*C'est quelque chose d'avoir pu contribuer à empêcher, ou différer au moins dans ma patrie, l'établissement pernicieux que, pour faire sa cour à Voltaire à nos dépens, d'Alembert voulait qu'on fit parmi nous. Si j'eusse vécu dans Genève, je n'aurais pu, ni publier l'épître dédicatoire du "Discours sur l'inégalité", ni parler même de l'établissement de la comédie, du ton que je l'ai fait.*» Il décrit sa situation sociale : «*Puisque je ne mange du pain qu'autant que j'en gagne, ne suis-je pas forcé de travailler pour ma subsistance, et de payer à la société tout le besoin que je puis avoir d'elle?*» Il édicte cette maxime : «*On n'est jamais excusable de faire mal ce qu'on fait volontairement.*» Il s'exclame : «*Quand je vivrais encore cent ans, je n'écrirais pas une ligne pour la presse, et ne croirais vraiment recommencer à vivre, que quand je serais tout-à-fait oublié.*» Il indique que, alors qu'il subissait «*l'état de délaissement et d'abandon de tous [ses] amis*», «*Monsieur et Madame de Luxembourg désirèrent de [le] connaître*» : «*J'étais mourant ; sans eux je serais infailliblement mort de tristesse ; ils m'ont rendu la vie, il est bien juste que je l'emploie à les aimer.*» Revenant à l'humanité entière, il affirme : «*J'aime trop les hommes pour avoir besoin de choix parmi eux ; je les aime tous, et c'est parce que je les aime, que je hais l'injustice ; c'est parce que je les aime, que je les fuis.*» Or il confie soudain : «*J'ai une violente aversion pour les états [«situations sociales»] qui dominent les autres. Je hais les grands, je hais leur état.*» ; mais c'est pour mieux affirmer la force de son lien avec les Luxembourg, comme avec M. de Malesherbes, qu'il laisse libre de son avis sur lui : «*Me voilà tel que je me sens affecté, jugez-moi sur tout ce fatras si j'en vaudrais la peine, car je n'y saurais mettre plus d'ordre, et je n'ai pas le courage de recommencer ; si ce tableau trop véridique m'ôte votre bienveillance, j'aurai cessé d'usurper ce qui me m'appartenait pas ; mais si je la conserve, elle m'en deviendra plus chère, comme étant plus à moi.*»

Commentaire

Ces quatre lettres, qui sont rarement éditées pour elles-mêmes, furent le premier témoignage autobiographique que donna Rousseau. Comme il l'indiqua au «*Livre onzième*» des «*Confessions*», elles «*sont en quelque façon le sommaire de ce qu'il expose*» (II, 360). Elles concentrent les grands thèmes de sa pensée, et constituent un excellent moyen d'aborder son œuvre.

Il y manifesta ce besoin anxieux de se justifier et de s'expliquer qui ne cessa de le hanter. Il voulait se peindre, justifier sa conduite, réhabiliter son image aux yeux de M. de Malesherbes, évidemment, mais aussi aux yeux de ses contemporains, et aux yeux de la postérité, les lettres, en fait des lettres ouvertes, étant une forme idéale pour lui car elles lui donnaient l'occasion de s'épancher.

On y sent les accents de la sincérité. Avec franchise, il révèle sa faiblesse physique (sa maladie), sa faiblesse morale (grande sensibilité, puissance de l'imagination, impulsivité), son amour inconditionnel de la solitude, son amour de la nature où il voit la manifestation de Dieu (la conscience du «*système universel des choses*» entraîne une méditation religieuse), son besoin d'un bonheur solitaire sinon sa misanthropie (avec le paradoxe par lequel il prétend être solitaire parce qu'il aime les humains : «*C'est parce que je les aime, que je les fuis.*» !), sa critique de la société et, spécialement, du milieu littéraire (avec des propos qui semblent annoncer «*la révolution culturelle*» chinoise !). Mais il le fait avec un mélange d'orgueil et de fausse modestie, contradictions qui le caractérisèrent.

L'émotion est marquée par la gradation du vocabulaire, par les nombreuses hyperboles, par les exclamations, par les moments d'exaltation (d'où, en particulier, un véritable désir de lévitation, de s'affranchir de la pesanteur en faisant le saut de l'ange pour s'élever dans la grâce) ou d'affliction (avec déjà le «vague des passions» de Chateaubriand [*"René"*] et de Lamartine [*"L'isolement"*]), par le rythme des phrases, la prose étant poétique dans le tableau qui est donné de la nature.

Ces lettres, pourtant écrites dans l'urgence, d'un seul jet, qui, selon l'auteur, ne furent pas «réfléchies», sont considérées comme un texte littéraire de très grande qualité. Sainte-Beuve allait dire que Rousseau n'avait «rien écrit de plus beau».

Il faut signaler que, alors que Rousseau avait écrit : «*J'ai une violente aversion pour les états qui dominent les autres*», où, comme signalé, le mot «états» signifie «situations sociales», Claude Lévi-Strauss, en choisissant d'écrire plutôt «États», put se demander si Rousseau n'instruisit pas ainsi, contre le colonialisme, un procès définitivement implacable !

Malgré les inquiétudes de ses amis et des éditeurs hollandais, Rousseau fit publier à Amsterdam un fragment d'un vaste traité sur les institutions politiques qui allait rester inachevé :

Avril 1762

"Du contrat social ou Principes du droit politique"

Essai

Rousseau propose un «*contrat social*», en plaçant sa notion de «*volonté générale*» au cœur de sa conception du gouvernement le plus souhaitable.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, "ROUSSEAU, '*Du contrat social*'"

"*Du contrat social*" fut saisi à son arrivée en France.

Rousseau publia aussi un ouvrage où il exposait les principes d'une éducation conforme à la nature :

Mai 1762

"Émile ou De l'éducation"

Essai

Rousseau y exposa les étapes d'une éducation, de la naissance au mariage, qui, tout en préservant chez le jeune garçon qu'est Émile ses qualités naturelles et le développement spontané de sa personnalité, le prépare à sa vie de citoyen, en formant son corps, son intelligence et son cœur par la découverte du monde naturel puis de la culture et de la société.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, ROUSSEAU, "*Émile*".

Dans un passage du "*Livre IV*", intitulé "***La profession de foi du vicaire savoyard***", Rousseau formula une morale naturelle et un déisme reposant sur le sentiment de la beauté et de l'harmonie de la nature.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, ROUSSEAU, "*La profession de foi du vicaire savoyard*".

"Émile" fit, contre lui, surtout à cause de "*La profession de foi du vicaire savoyard*", l'unanimité des institutions officielles : la Justice française, l'Église catholique et le Consistoire (organisme administratif chez les protestants) de Genève. Alors qu'il était paru depuis un mois à peine, il fut, le 3 juin 1762, condamné par la faculté de théologie de la Sorbonne parce qu'il « flatte les passions », et est « contraire à la foi et aux bonnes mœurs », et Rousseau fut qualifié d'« homme tout à fait indéfinissable et incompréhensible ». Le 9 juin, la Grande Chambre du Parlement de Paris condamna à son tour "Émile" « à être lacéré et brûlé par l'exécuteur de la haute justice » en raison de ses « principes impies et détestables » ; en outre, le Parlement ordonna que Rousseau soit « pris et appréhendé au corps, et amené ès prisons de la Conciergerie du Palais », fit confisquer le livre et le fit brûler, le 11 juin, sur les marches du Palais de justice. Le 18 juin, le Petit Conseil de Genève décréta que "*Du contrat social*" et "*Émile*" soient lacérés et brûlés devant la porte de l'Hôtel de ville « comme téméraires, scandaleux, impies, tendant à détruire la religion chrétienne et tous les gouvernements ».

Le 22 juin, il se plaignit à Moultoy : « *Quoi ! décrété sans être ouï ! Et où est le délit ? où sont les preuves ?* »

Avec l'aide du maréchal de Luxembourg, même si, devant la violence de ses propos religieux et politiques, ses protecteurs et ses amis se montraient désormais défiants et distants, il échappa de justesse à son arrestation. Mais il dut fuir seul la France, Thérèse allant le rejoindre plus tard. Il prit la route vers la Suisse, commençant ainsi des années de vie errante.

Au cours du voyage, lui, qui faisait de la Bible sa « *lecture ordinaire du soir* » ("*Les confessions*", "*Livre onzième*"), se souvint de ce qu'il venait de lire : les trois derniers chapitres du "*Livre des juges*", et composa :

1762

"Le lévite d'Éphraïm"

Poème en prose en quatre chants

Dans la Palestine biblique, des brigands, membres de la tribu de Benjamin, tentent de commettre « *le crime de Sodome* » sur la personne d'un lévite qui leur offre en échange sa femme, qu'ils violent et tuent. Pour faire prendre conscience de la gravité du crime, le lévite démembre en douze morceaux le corps violé de sa femme, et les envoie aux douze tribus d'Israël. Une guerre punitive est menée, et la tribu de Benjamin est exterminée. La vengeance est accomplie, mais c'est un grand malheur pour Israël. Cependant, après le temps de la vengeance, vient celui de la régénération : pour que renaisse la tribu de Benjamin, les viols, les rapt, les sacrifices se multiplient jusqu'à ce que l'ordre et la paix soient rétablis ; le recours à une violence démesurée mit provisoirement fin aux innombrables transgressions du droit et de la morale.

Commentaire

Rousseau indiqua s'être inspiré aussi des "*Idylles*" de Gessner.

Il se disait sûr de n'avoir jamais réussi à atteindre « *un coloris plus frais, des peintures plus naïves, un costume [«une couleur locale»] plus exact, une plus antique simplicité en toute chose, et tout cela, malgré l'horreur du sujet, qui dans le fond est abominable ; de sorte qu'outre tout le reste, [il eut] encore le mérite de la difficulté vaincue. "Le lévite d'Éphraïm", s'il n'est pas le meilleur de [ses] ouvrages, en sera toujours le plus chéri.* » Mais il reconnut aussi que « *ce style champêtre et naïf ne paraissait guère propre à un sujet aussi atroce.* » ("*Les confessions*", "*Livre onzième*").

Ce texte propose une réflexion anthropologique et politique de premier ordre, susceptible d'éclairer la nature de la violence interne aux sociétés.

En février 1763, Rousseau écrit à Moultoy : «*J'ai lieu de croire que tous mes malheurs me viennent d'un passage du "Contrat social" entendu à contresens et dans lequel on a cru trouver une satire, où j'avais cru mettre un éloge*», celui du ministre Choiseul. Il allait, le 27 mars 1768, tenter de s'en justifier devant Choiseul lui-même.

Il se réfugia chez son ami, Daniel Roguin, à Yverdon qui était sur le territoire de Berne. Le 12 mai, il renonça à la citoyenneté genevoise.

Comme les autorités bernoises l'invitèrent à quitter le canton, il obtint du roi de Prusse, Frédéric II, la permission de s'établir dans une enclave lui appartenant, la principauté de Neuchâtel. Il vint, le 10 juillet, s'installer chez Madame Boy de La Tour, à Môtiers, dans le Val-de-Travers, où il fut accueilli par la communauté protestante, tandis qu'il devint l'ami du gouverneur de la principauté, le maréchal écossais Keith, et que la musique et la botanique lui offrirent des «*consolations*» ; où il fut déçu de ne pas retrouver ses chers «*Montagnons*», du fait de l'évolution économique qu'avait connue la Suisse.

Il apprit la mort, le 29 juillet, de Madame de Warens.

Le 28 août, un mandement de l'archevêque de Paris, Mgr de Beaumont, fut prononcé contre «*Émile*», l'anathème étant jeté sur les idées professées par «*le vicaire savoyard*». Il se défendit dans :

Mars 1763

«Lettre à l'archevêque de Beaumont»

Essai

Rousseau, «*citoyen de Genève*», interpelle vivement l'archevêque qui avait condamné sa foi et son espérance.

Il présente un bilan de sa vie : «*J'étais né avec quelque talent, cependant j'ai passé ma jeunesse dans une heureuse obscurité, dont je ne cherchais point à sortir [...]. J'approchais de ma quarantième année, et j'avais, au lieu d'une fortune que j'ai toujours méprisée, et d'un nom qu'on m'a fait payer si cher, le repos et des amis, les deux seuls biens dont mon cœur soit avide. Une misérable question d'académie m'agitant l'esprit malgré moi me jeta dans un métier pour lequel je n'étais point fait ; un succès inattendu m'y montra des attraits qui me séduisirent. Des foules d'adversaires m'attaquèrent sans m'entendre, avec une étourderie qui me donna de l'humeur, et avec un orgueil qui m'en inspira peut-être. Je me défendis, et de dispute en dispute je me sentis engagé dans la carrière, presque sans y avoir pensé. Je me trouvai devenu, pour ainsi dire, auteur à l'âge où l'on cesse de l'être, et homme de lettres par mon mépris même pour cet état. Dès là je fus dans le public quelque chose : mais aussi le repos et les amis disparurent. Quels maux ne souffris-je point?*»

Précisant ses convictions, il répète : «*Le principe fondamental de toute morale, sur lequel j'ai raisonné dans tous mes écrits, et que j'ai développé dans ce dernier avec toute la clarté dont j'étais capable, est que l'homme est un être naturellement bon, aimant la justice et l'ordre ; qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain, et que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits. J'ai fait voir que l'unique passion [«sentiment»] qui naisse avec l'homme, savoir l'amour-propre, est une passion indifférente en elle-même au bien et au mal ; qu'elle ne devient bonne ou mauvaise que par accident et selon les circonstances dans lesquelles elle se développe. J'ai montré que tous les vices qu'on impute au cœur humain ne lui sont point naturels ; j'ai dit la manière dont ils naissent ; j'en ai, pour ainsi dire, suivi la généalogie, et j'ai fait voir comment, par l'altération successive de leur bonté originelle, les hommes deviennent enfin ce qu'ils sont.*»

Il fait aussi l'apologie de la religion naturelle : «*L'esprit de l'homme, sans progrès, sans instruction, sans culture, et tel qu'il sort des mains de la nature, n'est pas en état de s'élever de lui-même aux sublimes notions de la divinité ; mais ces notions se présentent à nous à mesure que notre esprit se cultive ; aux yeux de tout homme qui a pensé, qui a réfléchi, Dieu se manifeste dans ses ouvrages ; il se révèle aux gens éclairés dans le spectacle de la nature ; il faut, quand on a les yeux ouverts, les fermer pour ne l'y pas voir ; tout philosophe athée est un raisonneur de mauvaise foi, ou que son orgueil aveugle.*» Cela ne l'empêche pas de proclamer : «*Monseigneur, je suis chrétien, et*

sincèrement chrétien, selon la doctrine de l'Évangile. Je suis chrétien, non comme un disciple des prêtres, mais comme un disciple de Jésus-Christ.»

Dans une comparaison entre les religions, il démontre la conformité du protestantisme à la «*religion naturelle*». Il récuse le péché originel et les miracles. Il défend la tolérance et la liberté de penser.

Il fait aussi cette extraordinaire déclaration qui allait transformer le climat politique de l'Occident : «*Je hais la servitude comme la source de tous les maux du genre humain. Les tyrans et leurs flatteurs crient sans cesse : peuples, portez vos fers [«ce qui sert à enchaîner, à immobiliser un prisonnier»] sans murmure car le premier des biens est le repos ; ils mentent : c'est la liberté.»*

Commentaire

Le titre complet est : "*Jean-Jacques Rousseau, Citoyen de Genève à Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris, Duc de Saint-Cloud, Pair de France, Commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, Proviseur de la Sorbonne, etc...*", ce qui était une façon d'insister sur le fait que cet homme d'Église était aussi un grand seigneur.

Rousseau se montrait vivement antipapiste dans un souci de plaire aux pasteurs protestants, qui étaient pourtant ses ennemis à Genève, et dont les ardeurs n'allaient pas être calmées pour autant !

Le ton est donc polémique. Par un surprenant et significatif retournement, l'accusé accusait, le condamné en appelait contre ses juges du délit d'injustice, retournait contre eux la démarche d'une procédure illicite, et se plaçait sur le terrain proprement juridique.

1763

"Pygmalion"

"Scène lyrique"

Le sculpteur Pygmalion est désespéré de ne pouvoir, avec la statue de la nymphe Galathée, produire qu'un simulacre de pierre. Il s'en éprend, et supplie Vénus de lui donner vie. Elle l'anime, et ils ont une étreinte.

Pour un commentaire, voir, dans le site, "ROUSSEAU, ses opéras".

À Genève, au cœur d'une agitation politique provoquée par des débats électoraux, les amis de Rousseau voulurent faire annuler sa condamnation ; mais Voltaire excita ses adversaires. L'un d'eux, Jean-Robert Tronchin, procureur général auprès du Petit Conseil, publia, en septembre-octobre 1763, ses "*Lettres écrites de la campagne*" où il exposait les raisons qui lui avaient fait envoyer un mandat d'arrêt contre Rousseau en tant qu'auteur d'"*Émile*", «ce livre impie, scandaleux, téméraire, plein de blasphèmes et de calomnies contre la religion».

Rousseau abdiqua à perpétuité son «droit de cité» dans la république, dit aussi «droit de bourgeoisie», et répondit à Tronchin avec ses :

Décembre 1764

'Lettres écrites de la montagne'

Essai

Rousseau indique d'abord : «"*Vitam impendere vero*" [«Consacrer sa vie à la vérité»], *voilà la devise que j'ai choisie, et dont je me sens digne*».

Puis, au nom de l'image qu'il se faisait de la Genève primitive, il expose son idéal démocratique, et, au nom d'un christianisme tolérant, condamne la Genève actuelle. Répondant aux accusations d'irreligion, voire d'athéisme (que lui-même faisait à Voltaire), il indique que :

- Il place l'essence du christianisme non pas tant dans l'orthodoxie que dans la pratique des préceptes de l'Évangile, à commencer par celui de la tolérance.

- Le christianisme ne lui paraît pas pouvoir être une religion d'État du fait de sa doctrine de l'amour universel.

- Il ne peut être accusé d'impiété pour avoir mis en doute la nécessité du miracle ; il réaffirme son déisme, et réclame un «*droit à la conscience errante*».

- Il dénie au Petit Conseil de Genève la compétence nécessaire pour juger en matière de religion, tout en faisant remarquer que ses juges l'avaient incriminé sans s'apercevoir qu'il avait donné comme modèle à l'Europe la Constitution suisse [où? quand?], et avait même indiqué les moyens de la conserver pure de tout abus. Il prend position en faveur du Conseil général, qui représente «*le peuple souverain*», contre le droit de veto du Petit Conseil.

Ainsi, dans la "*Lettre VI*", il revient sur la thèse qu'il avait déjà exposée dans "*Du contrat social*" : la souveraineté réside dans les différents membres de la société unis par une convention commune, ce qui les oblige à renoncer à une partie de leurs libertés pour garantir l'autre. Il proclame : «*La voix du peuple est la voix de Dieu*», non sans ajouter : «*Malheureusement cette voix sacrée est toujours faible dans les affaires contre le cri de la puissance, et la plainte de l'innocence opprimée s'exhale en murmures méprisés par la tyrannie. Tout ce qui se fait par brigue [«tractations»] et séduction se fait par préférence au profit de ceux qui gouvernent ; cela ne saurait être autrement. La ruse, le préjugé, l'intérêt, la crainte, l'espoir, la vanité, les couleurs spécieuses [«destinées à tromper»], un air d'ordre et de subordination, tout est pour des hommes habiles constitués en autorité et versés dans l'art d'abuser le peuple.*»

Cela lui permet d'accuser les membres du Petit Conseil de Genève d'avoir fait passer toutes les formes de gouvernement des mains des magistrats élus par le peuple dans leurs propres mains.

Comme, par ailleurs, il s'était formé à Genève une sorte de parti qui le soutenait, et qui avait vainement tenté de protester contre les décisions du Petit Conseil, il passe à l'offensive, et déclare que sa condamnation avait été une violation de la loi, vu qu'il n'avait même pas pu user du droit de protestation inscrit dans la Constitution de Genève par l'édit de 1707. Enfin, il accuse les défenseurs de la légalité, et les condamne les uns après les autres, de façon à décourager tous ceux qui aspirent à améliorer la marche des affaires publiques.

Commentaire

Pour Rousseau, «*la montagne* » était une image de la distance qu'il avait prise avec le monde.

Ces textes virulents sont pleins de subtiles justifications théologiques.

Dans "*Les confessions*" ("*Livre douzième*"), Rousseau indiqua que, à leur parution, une «*terrible explosion se fit contre cet infernal ouvrage*» où règne pourtant, selon lui, une «*stoïque modération*».

Comme Rousseau avait, dans "*Du contrat social*", indiqué que seuls quelques peuples qui n'avaient point encore «*porté le vrai joug des lois*», qui vivaient en paix et se suffisaient à eux-mêmes, pouvaient échapper à la dégénérescence et à la ruine ; qu'il avait ajouté : «*Il est encore en Europe un pays capable de législation, c'est l'île de Corse*», parce que ce pays, jusque-là victime de la pénible domination génoise, s'était révolté et l'avait rejetée en 1729, et que son chef, le général Pasquale Paoli, despote éclairé, désirait donner à son État des institutions, un de ses compatriotes, Matteo Buttafuoco, prit l'initiative de lui demander la rédaction d'un "*Projet de constitution*" inspiré des principes qu'il avait définis, mais qui devraient être adaptés à la situation physique, politique, géographique, économique de l'île. Lui, qui était persuadé que les nations ont un caractère, vit donc dans cette invitation l'occasion d'appliquer le «*contrat social*» à la Corse. Il n'eut malheureusement pas l'occasion de s'y rendre. Mais il se mit à l'étude, s'appuya sur des documents nombreux, et voulut respecter les données particulières du pays en composant :

1764

“Lettres à Monsieur Buttafuoco sur la législation de la Corse”

Essai

Pour Rousseau, la Corse présente des caractéristiques favorables : «*la situation avantageuse de l'île*» l'a préservée des corruptions et des décadences modernes, et ses habitants ont un «*heureux naturel*» (qui doit être cependant discipliné). La Corse saura en premier lieu se rendre indépendante, et assurer sa subsistance. Pour cela, l'agriculture devra être l'activité principale, et il faudra valoriser l'état paysan, favoriser la population plutôt que les richesses, car l'argent ne devrait pas être une valeur concurrente de la richesse humaine ; aussi en limiterait-on l'usage au maximum, en diminuant le commerce extérieur, en ramenant au troc le commerce intérieur, en ayant des impôts en nature. Les charges d'administration et de finance ne devraient pas être des métiers lucratifs, mais des états passagers où devraient prouver leur mérite de jeunes aspirants au titre de citoyen. Comme la frugalité et la taille du pays constituent des conditions proches de celles de la Suisse, la démocratie, une démocratie paysanne, y serait le régime le plus indiqué, car c'est l'administration la moins onéreuse et la plus légitime. Il propose à la Corse une Constitution basée sur le fonctionnement institutionnel de la Confédération helvétique. Un serment solennel marquerait l'appartenance de chaque citoyen au peuple corse.

Commentaire

Si Rousseau développa son idéal moral et politique en utopiste, il se révéla cependant soucieux de l'Histoire et des réalités locales de la Corse. Comme il proposa une constitution permettant de conserver l'agriculture comme une activité économique de subsistance et comme une éducation politique de la liberté, un certain passéisme est décelable. Le régime politique serait une démocratie tempérée sur le modèle des cantons suisses avant le dépeuplement des campagnes et le développement du commerce.

Si, en Corse, personne ne lut son travail, il est intéressant de lire cet opuscule de politique pragmatique pour les Corses en parallèle avec les «*Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réformation rejetée*» (1772).

Rousseau émit aussi des idées de politique générale dans l'esprit de «*Du contrat social*» : «*Quand l'autorité suprême est confiée à des députés, le gouvernement [...] devient aristocratique.*»

Le texte ne fut publié qu'en 1783.

En juillet 1764, Rousseau herborisa dans le Jura.

En décembre, lui rendit visite James Boswell, un gentilhomme écossais qui n'avait que vingt-quatre ans, et balbutiait le français. Rousseau, qui fuyait les importuns, l'accueillit pourtant favorablement, lui disant : «*Monsieur, votre pays est fait pour la liberté. J'aime vos coutumes.*» Dès son retour à l'auberge, Boswell notait toutes les conversations, et cela laisse une image très intime de Rousseau : à l'âge de cinquante-deux ans, il vivait avec sa concubine, Thérèse Levasseur, jouissait de la nature montagnarde, se promenait vêtu de son éternel caftan arménien, mais souffrait d'un rétrécissement de l'urètre qui exigeait de pénibles sondages.

Le 31 décembre, il reçut une brochure polémique intitulée «*Le sentiment des citoyens*», qui avait été publiée anonymement par Voltaire à Genève. Il y reprochait à Rousseau d'avoir écrit «*Émile*» alors qu'il avait abandonné ses enfants : «*L'excès de l'orgueil et de l'envie a perdu Jean-Jacques, mon illustre philosophe. Ce monstre ose parler d'éducation ! lui qui n'a voulu élever aucun de ses fils et qui les a mis tous à l'Hospice des Enfants-Trouvés.*» Il l'accusa encore d'être avare et misanthrope ; le traita de «*sombre énergumène*», d'«*ennemi de la nature humaine*». Il alla jusqu'à réclamer contre lui la peine capitale. Rousseau refusa toujours de reconnaître dans cette brochure la main de Voltaire.

Mais les révélations vraies ou fausses sur sa vie privée lui prouvèrent qu'on s'acharnait à présenter une fausse image de lui : «*Je savais qu'on me peignait dans le public sous des traits si dissemblables aux miens et quelquefois si difformes que malgré le mal, dont je ne voulais rien taire, je ne pouvais que gagner encore à me montrer tel que j'étais.*» (*"Les confessions"*, *"Livre dixième"*).

Il fut encore plus convaincu que sa grande œuvre autobiographique était une entreprise aussi légitime que nécessaire, même s'il ne voulait la voir paraître qu'après sa mort. Voulant s'y justifier, il ne pouvait plus s'en tenir à un simple récit, estimant que, grâce à lui, on verrait «*au moins une fois [...] un homme tel qu'il était au-dedans*». À la fin de l'année, les premières vraies ébauches en furent consignées dans ce qu'on appelle le "manuscrit de Neuchâtel" ; il y racontait ses années d'enfance et d'adolescence, et aboutissait à une conclusion provisoire, où il justifiait qu'on s'intéresse à ces quatre livres.

Ce fut à cette époque que commença à se manifester, dans sa correspondance, ce qu'on peut considérer comme la folie de Rousseau, son délire de persécution.

Le 24 janvier 1765, il conclut avec Du Peyrou un traité d'édition qui le mettait à l'abri du besoin, et lui faisait espérer jouir d'une oisiveté totale sans aucun souci de la haine de ses contemporains puisqu'il prétendait renoncer à toute activité littéraire.

Cette année-là, "*Les lettres écrites de la montagne*" furent brûlées à La Haye, à Genève puis à Paris.

Si Rousseau était protégé par Frédéric II, il n'en passait pas moins pour un séditieux. Le pasteur de Môtiers, Montmollin, qui, à son arrivée, l'avait accueilli, chercha alors à l'excommunier avec le soutien de ses confrères de Neuchâtel. En mars, il fut cité à comparaître devant le consistoire de Môtiers, et devait le faire le 29 ; s'il fut heureux de pouvoir s'y présenter et se défendre, malgré son «*inaptitude*» à la parole en public, de son manque d'habileté oratoire, s'il apprit son discours par cœur, le matin venu, il l'avait oublié, et il n'eut pas le courage de se présenter. Le 6 septembre, fut prononcé un prêche, où on l'accusa de vouloir tout détruire (l'éducation, la religion, la société, les pouvoirs en place, la monarchie), où on le désigna comme l'Antéchrist, comme représentant à lui tout seul une menace de fin du monde ! La population ainsi excitée contre lui, dans la nuit, assiégea et lapida sa maison.

En conséquence, le 12 septembre, il se réfugia sur l'île Saint Pierre, au milieu du lac de Bienne, territoire relevant du sénat de Berne : il y goûta six semaines délicieuses, découvrant la jouissance d'un exil consenti, dans une sorte de prison innocente et heureuse où il put herboriser. Mais, le 21 octobre, il fut sommé de partir dans les cinq jours.

Proscrit, traqué, il était envahi par une suspicion généralisée : «*Les planchers sous lesquels je suis ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles, environné d'espions et de surveillants malveillants et vigilants, inquiet et distrait je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger.*» (*"Les confessions"*, I, 428) ; il avait mis en doute la loyauté de ses plus vieux amis, ce qui eut pour conséquence que le groupe de ses intimes se renouvela presque entièrement car, s'il était méfiant, il ouvrait pourtant son cœur à de nouveaux venus qui formaient autour de lui un nouveau cercle d'admirateurs), il s'engagea à ne plus rien publier de son vivant, et confia alors à son ami Du Peyrou une malle contenant tous les papiers qu'il possédait (manuscrits, brouillons, lettres et copies de lettres) le chargeant solennellement de les faire publier tôt ou tard.

Établi à Bienne, il en fut délogé. Il projeta alors de gagner Berlin. Mais, après être passé à Strasbourg, il arriva à Paris le 16 septembre, séjournant, en novembre et décembre, au Temple, quartier qui bénéficiait de l'exterritorialité, où l'avait mené un de ses protecteurs, le prince de Conti, et où il reçut des visiteurs de marque.

Puis il se laissa conduire en Angleterre par David Hume, qui était attaché à l'ambassade de Grande-Bretagne à Paris. Le 9 janvier 1766, par un temps glacial, ils s'embarquèrent à Calais, Thérèse devant le rejoindre plus tard. Ils arrivèrent à Londres le 13 janvier. Le 16 janvier, le "London chronicle" relata la persécution qu'il subissait. Le 19 mars, il s'installa chez Richard Davenport, dans sa propriété de "Wootton Hall" dans le Staffordshire, où il allait écrire les premiers chapitres de son œuvre autobiographique, "*Les confessions*".

En avril, Voltaire le ridiculisa dans sa *“Lettre au docteur Jean-Jacques Pansophe”*, se moquant de ses idées sur la société, la religion, l'éducation, les sciences et le progrès ; de son admiration pour les sauvages ; et il se défendit de l'accusation d'athéisme que son adversaire avait proférée contre lui. Circula alors dans les salons parisiens une fausse lettre du roi de Prusse adressée à Rousseau, qui était bien tournée mais peu charitable à son égard, même s'il lui offrait un refuge. L'auteur en était Horace Walpole, mais Rousseau, toujours en proie à son délire de persécution, l'attribua dans un premier temps à d'Alembert, puis soupçonna Hume. Celui-ci ne lui voulait que du bien ; mais, comme il avait fréquenté à Paris les Encyclopédistes qui auraient pu le mettre en garde contre lui ; comme il pouvait être allié à Voltaire et à d'Alembert, qui, à ses yeux, s'acharnaient à le perdre dans l'opinion publique, il en vint à trouver son attitude à son égard de plus en plus suspecte ; il crut pouvoir interpréter des paroles prononcées par son hôte la nuit, des silences, des regards, comme des manifestations de son machiavélisme ; il pensa même qu'il avait décacheté de ses lettres. Du fait de ses hantises, de ses angoisses, de ses terreurs subites, de sa solitude, de sa méconnaissance de la langue (il indiqua, dans ses *“Confessions”*, qu'il n'en savait *«pas un seul mot»*), il multiplia les incidents. Le 1er mai, il revint à Londres. Malgré l'offre du roi d'Angleterre de lui faire une pension, le 21 mai, hagard, au bord de la folie, il fuit l'Angleterre, s'embarqua à Douvres pour la France. Mais il y était toujours sous la menace de la condamnation par le Parlement. Aussi y entra-t-il sous le nom d'emprunt de Jean-Joseph Renou, Renou étant le nom de jeune fille de la mère de Thérèse. Du 5 au 21 juin, il séjourna dans une maison de Fleury-sous-Meudon appartenant au marquis de Mirabeau. Mais ce membre du mouvement d'économistes appelé «les physiocrates» voulut corriger chez lui son idéalisation de la vertu, ses plaintes contre Hume, sa critique de la société à laquelle il aurait été en fait fort attaché ! Aussi Rousseau s'en alla-t-il, pour, le 21 juin, s'installer au château de Trye, près de Gisors, dans l'Oise, qui appartenait au prince de Conti. Y ayant, malgré sa maladie qui exigeait de douloureuses sondes, retrouvé une certaine paix intérieure, d'autant plus qu'il pouvait se livrer à ses chères herborisations, même s'il s'était engagé à ne plus rien publier de son vivant *«sur quelque sujet que ce puisse être»*, il fit paraître :

1767

“Dictionnaire de musique”

À l'exclusion de notes biographiques ou critiques, le sujet ainsi traité embrasse, en substance, toute la théorie musicale, l'instrumentation exceptée, dans un style subjectif et verbeux, presque sur un ton de confiance.

Dans la préface, Rousseau assure qu'il a observé une stricte impartialité *«dans la querelle des deux musiques»*, mais, en fait, il montre continuellement sa préférence pour la musique italienne, dans laquelle il voit parfaitement réalisée l'*«imitation de la nature»* (c'est-à-dire la vérité des accents passionnés) et, objet de ses prédilections, l'*«unité de la mélodie»*, principe dans lequel il résume son antipathie pour toute complication d'harmonie et de contrepoint qui se superposerait à la nudité et à la pureté de la mélodie. *«S'il nous faut des accords, c'est parce que nous avons le goût dépravé»*, avait-il déjà dit dans *“La nouvelle Héloïse”*. Sans cesse, dans le *“Dictionnaire”*, il répète ces affirmations fondamentales : *«Il est bien difficile de ne pas soupçonner que toute notre harmonie n'est qu'une invention gothique et barbare [...] Monsieur Rameau prétend toutefois que l'harmonie est la source des plus grandes beautés de la musique ; mais cette opinion est contredite par les faits et par la raison.»* - *«Toute musique qui ne chante pas, si harmonieuse qu'elle soit, n'est qu'une musique imitative, et ne pouvant ni émouvoir ni peindre par ses accords, elle lasse vite les oreilles, et laisse toujours le cœur froid.»* - *«Le plaisir de l'harmonie n'est qu'un plaisir de pure sensation, et la jouissance des sens est toujours courte, vite suivie de satiété et d'ennui ; mais le plaisir de la mélodie et du chant est un plaisir d'intérêt et de sentiment, qui parle au cœur [...] Je conclus donc et je dis [...] premièrement, que toute musique qui ne chante pas est ennuyeuse, quelque harmonie qu'elle puisse avoir ; secondement, que toute musique où l'on distingue plusieurs chants simultanés est mauvaise.»*

Commentaire

Il y a peut-être quelque contradiction à soutenir que l'harmonie est un plaisir purement sensuel, et n'est, en même temps, qu'«*une invention gothique et barbare*», alors que «*l'homme à l'état de nature*» ne connaîtrait et n'apprécierait que le chant à l'unisson.

L'harmonie que critique Rousseau est celle de Rameau, et il déclare explicitement qu'il préfère le système de Tartini, alors encore peu connu en France.

Le «*Dictionnaire de musique*» fut très prisé des musiciens de l'époque.

Le 10 juillet 1767, Rousseau envoya à Hume une folle «*Lettre à l'Écossais*», qui est un long réquisitoire qui provoqua la rupture. Furieux, se sentant trahi, Hume décida, sous la pression des philosophes français, de faire état par écrit de cette affaire sous le titre «*Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. Rousseau, avec les pièces justificatives*», ce qui provoqua un véritable scandale. Les ennemis de Rousseau, en premier lieu desquels Voltaire, jubilaient, alors que ses amis, qui l'avaient poussé à confier son destin à Hume, étaient consternés par la tournure des événements. Les salons parisiens, qui l'avaient rejeté, en firent des gorges chaudes. Deux dames qui n'appartenaient pas à une cabale contre lui s'exprimèrent sur le malaise qu'il leur faisait ressentir : dans une lettre du 17 juillet, Mme de Choiseul le présenta comme une espèce d'inquiétant charlatan de vertu qui, «d'une bonne morale» a «tiré des conséquences suspectes et dangereuses», concluant : «Je me suis toujours méfiée de Rousseau, avec ses systèmes singuliers, son accoutrement extraordinaire et sa chaire d'éloquence portée sur le toit des maisons.» ; Mme du Deffand lui répondit, le 29 juillet, en renchérissant sur ses attaques : elle trouvait que Rousseau avait l'esprit faux, l'éloquence fatigante ; elle l'accusa de prêcher le vice sous couleur de vertu, de ne pas hésiter devant des crimes qui accroîtraient sa célébrité.

Comme Rousseau était obsédé par l'idée d'un «*complot*» universel dirigé contre lui, dont il n'arrivait à connaître ni la trame, ni l'instigateur ; que, comme le théâtre de Genève ayant été détruit par un incendie dans la nuit du 29 au 30 janvier 1768, et que Voltaire avait fait courir le bruit qu'il était l'auteur du méfait ; qu'il était certain qu'on le surveillait, qu'on le menaçait ; comme il soupçonnait tous ceux qui l'approchaient ; qu'il ne se sentait en sécurité nulle part, pas même dans la rue où il s'imaginait que tous les passants le reconnaissaient, se moquaient de lui, et lui voulaient du mal ; il conçut qu'on le rendrait responsable de la maladie de son fidèle ami Du Peyrou, qui était venu lui rendre visite, et de la mort du concierge du château, se croyant accusé par des domestiques de l'avoir empoisonné parce qu'il lui avait peu avant offert un morceau de poisson !

Aussi, le 12 juin 1768, quitta-t-il Trye. Il passa par Paris où il résida chez le prince de Conti. Le 14 juin, il prit la diligence en direction de Lyon où il arriva le 18 juin. Mais il ne put y rester car la ville relevait du Parlement de Paris. Il en partit donc le 7 juillet, pour Voreppe, d'où il fit une herborisation à la Grande Chartreuse qui semble s'être conclue de façon malheureuse. Le 11 juillet, il s'installa à Grenoble, faisant alors une herborisation «*le long de l'Isère*», où son compagnon, l'avocat Bovier, dont il suggéra qu'il pouvait être un espion mal intentionné, le laissa manger des grains d'un fruit vénéneux ; comme un mal mystérieux lui fit connaître une crise profonde à partir de l'automne dont il se remit lentement durant les premiers mois de 1769, on a pu se demander si elle n'en était pas la conséquence. Il alla aussi à Chambéry se recueillir devant le tombeau de Mme de Warens, et il rendit visite à M. de Franquières dans son château. Le 12 août, il arriva à Bourgoin, petite ville du Dauphiné, où il descendit à l'auberge «La fontaine d'or».

Or, quelques jours plus tard, Thérèse le rejoignit. Il la présenta d'abord comme sa sœur. Puis, à la surprise de tous, le 26 août, il invita un jeune avocat et son cousin à les suivre dans une chambre où il leur dit la vérité : il vivait heureux depuis vingt-cinq ans avec cette femme, et leur déclara qu'il voulait l'épouser. Cela se fit sans cérémonie religieuse : ce fut donc en quelque sorte le premier mariage civil. Il prononça alors un discours sublime qui fit fondre en larmes les assistants. À cette occasion, il avait repris son nom.

Il ne retrouva pas pour autant le calme. Il crut subir une autre manifestation du grand complot tramé contre lui, quand un inconnu lui réclama le paiement d'une dette imaginaire. Il fit des confidences sur

la cause de son tourment à une jeune femme, la comtesse de Berthier, qu'il avait rencontrée en allant à Pougues voir le prince de Conti. Il faillit se brouiller avec Thérèse.

À la fin de l'année, il travailla de nouveau aux "*Confessions*", rédigeant une nouvelle introduction, corrigeant certaines pages. Parvenu à la fin du "*Sixième livre*", il était résolu à s'en tenir là : «*Il faut m'arrêter ici. Le temps peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la postérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avais à dire. Alors on saura pourquoi je me tais.*» Ainsi, paradoxalement, il élevait entre lui et les autres le silence auquel il allait un jour se désespérer de se heurter.

Le 30 janvier 1769, il put, grâce à la marquise de Césarges, s'installer, à quelques kilomètres de Monquin, dans la ferme isolée de Maubec.

Ayant cru percevoir un fléchissement dans les convictions religieuses de Moulto, pourtant pasteur de son état, et qui avait été le premier lecteur de "*La profession de foi du vicaire savoyard*", dans sa lettre du 14 février, il lui adressa une véritable exhortation à la foi, dans laquelle il en vint peu à peu à vouloir se convaincre lui-même, se demandant si la «*nature entière*» n'est pas «*garante*» d'une autre vie après celle-ci, affirmant : «*J'y vois régner un ordre physique admirable et qui ne se dément jamais. L'ordre moral y doit correspondre. Il fut pourtant renversé pour moi pendant ma vie ; il va donc commencer à ma mort.*»

En août, il fit une excursion au Mont Pilat, près de Monquin, pour une herborisation qui le déçut du fait de l'attitude de ses compagnons. Les lettres des mois suivants le montrent de plus en plus désabusé à l'égard de la botanique, en dépit de brefs retours d'intérêt, occasionnés le plus souvent par des plantes qu'on lui faisait parvenir.

Las de la vie errante qu'il menait depuis son retour d'Angleterre, il songea à s'établir dans quelque pays lointain : la Grèce, Chypre, Minorque, et même l'Angleterre dont il s'était pourtant enfui !

Le 3 septembre, il recopia à l'intention de Mme Delessert "***Les sentiments du public sur mon compte dans les divers états qui le composent***", un essai où il dressa cette liste des meneurs de l'opinion publique : «*les grands, les auteurs, les médecins, [...] tous les hommes puissants, toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui disposent de l'administration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques.*»

En automne, étant plus que jamais décidé à se défendre contre les coteries hostiles dont il se sentait le constant objet, il décida de rompre ce silence volontaire qu'il s'était imposé, prétendant : «*Après deux ans de silence et de patience, malgré mes résolutions, je reprends la plume.*» Il composa alors les "*Livres septième, huitième et neuvième*" des "*Confessions*".

Au début de l'année 1770, dans une lettre à Mme de Berthier, il lui parla de «*noires taupes*» et de «*leurs manœuvres souterraines*».

Le 22 janvier, dans une lettre à Mme Boy de La Tour, il se servit, pour la première fois, d'un quatrain qu'il plaçait en épigraphe : «*Pauvres aveugles que nous sommes ! / Ciel, démasque les imposteurs, / Et force leurs barbares cœurs / À s'ouvrir aux regards des hommes.*».

Le 26 février, il écrivit à M. de Saint-Germain une interminable lettre, qui est une sorte de pendant à celle écrite quatre ans plus tôt à Hume ; elle rassemblait déjà les propos, les soupçons, les terreurs, les hantises qu'il allait répandre dans "*Rousseau, juge de Jean-Jacques*" :

- Alors que ses écrits respirent l'amour de la vertu, on le dit pourri de débauche, violeur de la chaste Vertier, coupable de tous les vices. On fait de lui un monstre, on le traîne dans la fange.

- Ses ennemis s'acharnent contre lui : Diderot et Grimm le harcèlent, implacables ; Mmes de Boufflers et de Luxembourg le haïssent ; Choiseul se vengea. On l'entoure d'espions. On dénature ses propos ; s'il reste calme, on prétend que c'est parce qu'il médite des crimes ; s'il herborise, c'est pour préparer des poisons. Un formidable complot l'entoure mystérieux, insondable, tramé pour le perdre dans l'opinion. On l'empêche de donner toute explication. On l'accable d'honneurs dérisoires comme Sancho Pança dans son île. On lui refuse un procès public. On se prépare à falsifier ses œuvres, à lui en attribuer de criminelles. On va multiplier contre lui les faux témoins, car on saurait circonvenir jusqu'à ses plus anciens amis. On répand des portraits qui lui donnent «*un air farouche et une mine de Cyclope*». Il va jusqu'à prévoir : «*On me séquestrera du commerce [«les relations avec»] des hommes, même en vivant avec eux ; tout sera pour moi secrets, mystères ou mensonges ; on me*

rendra étranger à la société sans paraître m'en chasser ; on élèvera autour de moi un impénétrable édifice de ténèbres; on m'ensevelira tout vivant dans un cercueil.»

-Il lança : *«J'espère qu'un jour on jugera de ce que je fus par ce que j'ai su souffrir».*

Bientôt, il se défia de ces amis : le marquis du Belloy, Mme de Berthier, Mme Boy de La Tour, Mme Delessert (à qui, pourtant, il se dit, au début de mars, *«victime des noirs complots des puissants et des méchants»*).

Le 28 mars, dans une lettre à Moutou, il fit allusion au portrait que Ramsay avait fait de lui, qui, selon lui, lui donnait un air de Cyclope : *«Comme ils peignent nos visages ainsi peignent-ils nos âmes ; avec la même fidélité.»* Il prétendit aussi qu'on avait *«fait disparaître, ou contrefaire hideusement»* les gravures réalisées d'après un pastel de Quentin La Tour, qui avait été exécuté en 1753. Il lui fit part aussi de sa conviction de la trahison de son éditeur suisse, Marc-Michel Rey : *«J'ai reconnu que mon homme était enrôlé.»*

Au printemps, lui, qui avait été décrété de corps huit ans auparavant, obtint la permission tacite, toutes poursuites contre lui étant suspendues à condition qu'il ne publie rien (il s'indigna de cette grâce car elle présupposait *«la tache du crime»* qu'il n'avait pas commis !), de revenir à Paris. Il décida donc, le 10 avril 1770, de quitter le Dauphiné. Il séjourna quelques semaines à Lyon (où, le 14 juin, il fit représenter son *“Pygmalion”*), passa à Montbard le 15 juin (où il rendit visite à Buffon et Daubenton), à Auxerre le 21 juin, et arriva à Paris le 24 juin 1770.

Il prit, avec Thérèse, une seule chambre à l'“Hôtel du Saint-Esprit”, rue Plâtrière (aujourd'hui, rue Jean-Jacques Rousseau), dans le quartier de Saint-Eustache, non loin du Palais-Royal et du “Café de la Régence” où, retrouvant de vieilles habitudes, il allait chaque jour, pour jouer parfois aux échecs avec un inconnu ou avec Philidor, et même souvent débattre avec la foule.

Comme ses ressources étaient minces, il vivait pauvrement de très petites rentes et de son travail de copiste de partitions, qu'il avait repris, qui lui fit transcrire jusqu'à peut-être douze mille pages de musique, et souligner, tout au long de *“Rousseau, juge de Jean-Jacques”*, qu'il ne s'y consacra pas par une affectation de pauvreté, mais par besoin réel, car il risquait d'y perdre la santé et la vue. Thérèse, à laquelle il avait depuis longtemps renoncé à apprendre à lire l'heure au cadran de la grande horloge qu'ils voyaient de leur fenêtre, reprisait son linge. Leur repas était accompagné d'un verre de vin, puis d'une demi-bouteille, et, parfois, la bouteille entière ne suffisait pas ! Il lui arrivait de sombrer dans des crises de neurasthénie que sa compagne aggravait sans s'en rendre compte en marmottant sa rubrique quotidienne des ragots du quartier.

Cependant, son retour à Paris lui valait un renouveau de gloire et un regain d'activité intellectuelle. Même s'il se voulait solitaire, il recevait des visiteurs parfois illustres et venant de partout en Europe, et de fort loin. L'un d'eux fut frappé par *«l'extrême vivacité de ses petits yeux noirs»*, par son *«teint bilieux et fort brun»*, par son *«corps maigre et sec»*.

Mais il aimait aussi sortir de Paris, étant heureux de se voir *«hors des carrosses, du pavé et des hommes»*, pour aller se promener dans la campagne, et herboriser en s'aidant d'une lorgnette. Il se mit même à étudier par cœur le système de Linné.

Il gardait toujours sa passion pour la musique qui entretenait en lui une sociabilité souvent méconnue mais réelle, qui le poussait à composer, sur son épinette, des airs sur des paroles que ses amis lui apportaient. Il fit ainsi, sur des paroles de Corancez, les airs de la *“Romance de Desdémone”* et de *“La chanson du saule”* d'après l'“Othello” de Letourneur .

Le 23 novembre, il écrivit à Malesherbes : *«Pour la première et l'unique fois, je crus percer le sombre voile du complot inouï dont je suis enveloppé.»* Et, à ses yeux, tout s'expliquait avec la même implacable logique qui allait être à l'œuvre dans *“Rousseau, juge de Jean-Jacques”* : son exil en Angleterre, la lettre de Walpole, les manigances de Hume, l'hypocrisie de Mirabeau, les manœuvres de Trye, tout se tenait, il ne manquait pas un maillon à la chaîne.

Sur le champ, Rousseau écrivit au prince de Conti pour lui faire part de sa découverte et de ses soupçons sur Mme de Luxembourg, le supplier de lui faire savoir de quoi on l'accusait, de quelles monstruosité on le voulait coupable.

Ainsi ses obsessions étaient poussées à un paroxysme. Dès lors, il allait se débattre dans un univers qui n'existait que dans son esprit, étant prisonnier d'une logique de la folie, victime et bourreau. Un œil

terrible le fixait; sorti de l'ombre, un doigt accusateur pointait vers lui. Comme dans un cauchemar, il était au banc d'infamie, dénoncé par des juges impitoyables et muets.

On sait que ce fut avant le 28 décembre qu'il s'établit, toujours rue Plâtrière, dans la maison Venant, y occupant un appartement d'une seule pièce au cinquième étage (un «*grenier*», que le prince de Ligne vit comme «un galetas, séjour des rats, mais sanctuaire de la vertu et du génie», tandis que Bernardin de Saint-Pierre, un disciple enamouré, remarqua qu'«un serin chantait dans sa cage suspendue au plafond», que «des moineaux venaient manger du pain sur ses fenêtres», qu'on voyait «des caisses et des pots remplis de plantes». Le prince de Ligne vit aussi, en Thérèse, «une vilaine femme» qui intervenait pour des «questions saugrenues qu'elle faisait sur son linge ou sa soupe» tandis que Rousseau lui répondait «avec douceur».

Il se plaignit, dans le *“Premier dialogue”* de *“Rousseau, juge de Jean-Jacques”*, d'«un secret», une serrure sur la porte de la rue dont il pensait qu'elle avait été placée «*afin que tous ceux qui voudront entrer chez [lui] soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions et leurs ordres*», que soit ainsi rapportée à la police l'identité des gens le fréquentant.

Il se décida à terminer sa grande œuvre autobiographique qui prit sa forme définitive à la fin de 1770 :

1765-1770
“Les confessions”

Autobiographie

Rousseau racontait sa vie afin de mieux se connaître. Il cherchait aussi et surtout à la justifier aux yeux du monde. Avouant sincèrement ses fautes, il espérait les expier, et se déculpabiliser. Affirmant à plusieurs reprises son innocence radicale, il se peignait comme un être victime d'une fatalité, persécuté.

Pour un résumé et une analyse plus précise, voir, dans le site, “ROUSSEAU, ‘Les confessions’”

En décembre 1770, Rousseau, qui espérait se justifier auprès d'un public bien intentionné, qui, pour se sentir rassuré, avait besoin que d'autres esprits partagent sa croyance, voient enfin le monde qui l'entourait avec les mêmes yeux que lui, lui donnent ainsi la preuve qu'il n'était pas abusé par de fausses apparences, fit, chez le marquis de Pezay, une lecture de la première partie des *“Confessions”*. Entre le 16 et le 28 février, il en fit une autre chez le comte de Creutz, en présence de Gustave III, roi de Suède. Mais ces auditoires ne furent ni enthousiasmés ni scandalisés, demeurèrent silencieux parce que gênés, éprouvant de la pitié face à cette âme mise à nu.

Le 16 février 1771, dans une lettre à Jean-Joseph Dusaulx, un de ses disciples, Rousseau affirma : «*Je veux que tout le monde lise dans mon cœur.*»

Du 4 au 8 mai, il fit, au château de Braine, chez le comte et la comtesse d'Egmont, une lecture de la seconde partie des *“Confessions”*. Or, comme il n'y avait pas caché les noms ou les conflits, qu'il parlait sans ménagement de trop de personnes encore vivantes, le 10 mai, Mme d'Épinay fit interdire toute nouvelle lecture, par M. de Sartine, lieutenant général de la police. Cette opposition des autorités confirma Rousseau dans la conviction, qu'il avait depuis longtemps, que la société tout entière s'était liguée contre lui en un vaste complot unissant «*les grands, les vizirs, les robins, les financiers, les médecins, les prêtres*» (*“Rousseau, juge de Jean-Jacques”*), et dirigé par ses ennemis, les «philosophes» dont il pensait qu'ils s'amusaient à lui créer des ennuis, et à exacerber son trouble. Cette interdiction le mettant dans l'impossibilité de connaître désormais les réactions du public provoqua en lui une sorte de vertige.

Cette année-là, dans une note à son poème, *“Épître au roi de la Chine”*, Voltaire le qualifia d'«original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui. Pour y parvenir, il composa des romans et écrivit contre les romans ; il fit des comédies et publia que la comédie est une œuvre du malin.».

Le 7 juillet, Rousseau envoya à son amie, Mme Latour de Franqueville, le manuscrit de "**Réflexions sur ce qui s'est passé au sujet de la rupture de Jean-Jacques Rousseau avec Hume**" où il attribua tous les torts de la brouille au philosophe anglais.

Ce mois-là, auprès de Moultoy, il exprima sa méfiance à l'égard de Mme Boy de La Tour : «*Il y a longtemps que je m'aperçois que quelqu'un se cache et s'interpose entre vous et moi.*»

Comme il avait connu un renouveau de sa passion pour la botanique, et qu'il poursuivait ses herborisations, le 22 août, il commença à écrire des lettres, fruit de seize années de travail, qui étaient adressées à la fille d'une cousine, Madeleine-Catherine Delessert, que Rousseau voulut initier aux charmes de la botanique selon le nouveau système de Linné :

Août 1771 - printemps 1774
"Lettres élémentaires sur la botanique"

Recueil de huit textes

Ces lettres constituent un véritable cours de botanique élémentaire, où Rousseau mêla au corpus théorique de la botanique des éléments d'observation de l'entourage immédiat selon les saisons. On y lit : «*La Botanique est la partie de l'histoire naturelle qui traite du règne végétal, et comme ce règne est le plus riche et le plus varié des trois, la botanique est la partie la plus considérable de l'étude du naturaliste.*»

Commentaire

Comme il s'agissait d'intéresser une fillette «*à la connaissance et à la destination des fleurs*», Rousseau vit aussi, dans cet ouvrage, l'occasion de mettre en pratique les idées pédagogiques d'"*Émile*".

Traduites et complétées par Thomas Martyn, ces lettres mirent à mode en Angleterre le système de Linné.

En novembre 1771, Rousseau reçut la visite du dramaturge italien Goldoni venu à Paris pour y représenter sa pièce, "*Le bourru bienfaisant*".

Le 15 janvier 1772, pour se justifier des calomnies lancées contre lui, il écrivit à M. de Sartine, le lieutenant général de la police qui avait fait interdire les lectures publiques des "*Confessions*", lui disant en particulier : «*Après tant de vains efforts pour faire percer quelque rayon de lumière à travers les ténèbres dont on m'environne depuis dix ans, j'y renonce. [...] Que celui donc qui s'obstine à me juger ainsi reste dans le stupide aveuglement qu'il aime ; son erreur est de son propre fait ; c'est lui seul qu'elle déshonore. Après m'être offert pour l'en tirer je l'y laisse, puisqu'il le veut et qu'il est impossible de l'en guérir malgré lui.*»

Le 14 août, il évoqua sa situation devant la marquise de Mesmes : «*J'en ai senti l'horreur sans en pouvoir percer les ténèbres. J'ai provoqué les imposteurs et les traîtres par tous les moyens permis et justes qui pouvaient avoir prise sur des cœurs humains. Tout a été inutile.*»

La Pologne, qui était alors révoltée contre l'ingérence constante de la Russie qui plaçait ses candidats sur le trône (Stanislas Leszczyński avait été ainsi évincé), était minée aussi par son désordre intérieur (la division rigide de la population en trois états, les conflits entre catholiques et «dissidents»), sa faiblesse géopolitique (le morcellement, la paralysie du législatif due au droit de veto exorbitant accordé à tous les membres de la Diète [l'assemblée politique], la résistance légitime que pouvaient opposer au pouvoir national les régions en formant des confédérations en cas de désaccord avec la Diète). Tous ces facteurs rendaient l'administration du pays impossible. Aussi le comte Wielhorski était-il venu en France en 1770 demander leur aide aux hommes politiques et aux «philosophes». De

ce fait, Rousseau rédigea, entre l'automne 1770 et avril 1771, un texte qu'il lui envoya en juin 1771, puis qu'il publia :

1772

“*Considérations sur le gouvernement de la Pologne et sur sa réformation rejetée*”

Essai

Rousseau affirmait que la liberté du peuple ne saurait être l'œuvre d'un étranger : «*Une bonne institution pour la Pologne ne peut être l'ouvrage que des Polonais.*» Il pensait que les Polonais trouveraient leur salut politique en refusant l'aide que pourrait représenter l'expérience d'autres civilisations en la matière, en un mot, en refusant tout cosmopolitisme. Lui, qui admirait le «*républicanisme sarmate*» [du nom d'un ancien peuple d'Europe orientale] et l'héroïsme des insurgés, voulait rendre à ce trop grand pays force et indépendance. Il n'était pas question d'une «*institution*» complète [«*instaurer un peuple*» c'était, pour Rousseau, lui donner des lois] comme pour la Corse, car l'État était trop vieux et trop affaibli pour souffrir une révolution brutale. Il fallait une réforme lente tirant parti des avantages de la situation tout en prévenant ses abus. Pour autant, cette réforme n'était pas un compromis : Rousseau voulait par «*une marche graduelle*» amener le droit politique polonais à la légitimité qui lui manquait, celle qu'avait défini «*Du contrat social*». Notamment, comme les nobles étaient les seuls à avoir une existence politique, alors que les bourgeois étaient comptés pour «*rien*» et les serfs «*moins que rien*», la stratégie consisterait à agrandir progressivement le corps des citoyens pour y faire entrer le reste de la population, et établir peu à peu des bases politiques plus conformes au droit naturel. Il fallait maintenir les «*palatinats*» [territoires possédés héréditairement par des comtes palatins, originellement représentants directs du souverain] pour éviter les écueils des grands États, conserver les trois ordres (le roi, le Sénat et l'ordre équestre), renforcer le corps législatif, et substituer la monarchie élective à la monarchie héréditaire.

Mais, avant de changer la constitution, il fallait raffermir le pays. En promouvant la particularité de la nation, en préservant son âme, Rousseau voulait utiliser la force affective qui attache les habitants à leurs habitudes, à leurs coutumes. Dans des fêtes civiques, qui réaliseraient l'idéal de la transparence, se développerait l'amour de la patrie, qui seul rendrait le pays «*impossible à subjuguier*» durablement. Le gouvernement devrait, dès leur enfance, tourner les Polonais vers la patrie, remplacer dans leur cœur l'amour des richesses et du luxe par celui des honneurs, par la possibilité d'accéder à une carrière proportionnée au mérite et à l'âge. Ensuite, la constitution devrait être plus cohérente, le droit de veto utile, et le roi élu sans encourager la corruption.

Rousseau acceptait les faits : il constatait que l'État était trop grand pour que puisse fonctionner une démocratie directe ; qu'il faudrait se résigner à élire, dans des «*Diétines*» pour qu'ils viennent siéger à la Diète nationale, des représentants qui seraient tellement sélectionnés et contrôlés qu'ils ne pourraient trahir leur mission.

Commentaire

L'ouvrage, presque aussi long que le «*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*», et qui est le complément méconnu mais indispensable de «*Du contrat social*» (car Rousseau y avait, au nom de la «*volonté générale*», exclu la représentation politique) nous livre ici des réflexions qui éclairent sa pensée politique.

Fruit d'un effort considérable, il est empreint d'un enthousiasme qui prouvait à la fois l'implication de Rousseau dans le projet, et la nécessité de la dimension passionnelle dans la constitution d'un État solide.

Rousseau condamnait la politique russe de démantèlement de la Pologne alors que la plupart des «*philosophes*» admiraient Catherine II. Il écrivit aux Polonais : «*Le repos et la liberté sont incompatibles, il faut opter.*» Comme il l'avait déjà fait dans son «*Discours sur les sciences et les arts*»,

il exprima son admiration pour Sparte : «*Lycurgue entreprit d'instituer un peuple. Il lui montra sans cesse la patrie dans ses lois, dans ses jeux, dans sa maison, dans ses amours, dans ses festins.*»
L'ouvrage n'eut pas d'utilité politique, la Pologne étant été partagée entre ses voisins quelques semaines après la remise du texte. Il ne fut publié qu'en 1782.

En 1772, Bernardin de Saint-Pierre, qui, venu à Paris, s'était mis à fréquenter la société des gens de lettres, mais y réussit mal, se trouvant en général déplacé dans le monde des encyclopédistes ; qui n'avait encore rien publié, fit à Rousseau sa première visite. Puis il devint à peu près le seul ami qu'il acceptait auprès de lui. Unis par d'intimes analogies, ils se promenaient ensemble à la campagne, où ils s'entretenaient longuement sur la nature et l'âme humaine. Bernardin de Saint-Pierre chercha à adoucir la noire mélancolie du philosophe, mais en fut atteint lui-même.

À cette époque, Rousseau traduisit, pour son loisir, au moins deux passages de "*La Jérusalem délivrée*", œuvre dont il portait toujours un exemplaire avec lui, car, dans son vieil âge, il s'était pris d'une passion pour le Tasse.

À cette époque aussi, il rédigea "***Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique***" puis "***Dictionnaire des termes d'usage en botanique***". Il y donnait une sorte de brève histoire de la botanique, exposait cette science selon le nouveau système de Linné, faisait part de sa position personnelle (il considérait la science des plantes à la fois comme un délassement et comme un exercice d'encyclopédiste) et alignait cent quatre-vingt-quatre définitions de mots spécifiques rangés par ordre alphabétique. Selon les spécialistes, c'est un travail scientifique extrêmement sérieux.

Sa folie de la persécution ne cessant d'empirer, il décida de tenter un dernier effort désespéré pour se justifier du moins devant la postérité, et composa dans une fièvre d'indignation, dans une hypertrophie de sa sensibilité :

1772-1776

"Rousseau juge de Jean-Jacques. Dialogues"

Un «*Français*» incrédule converse avec «*Rousseau*» au sujet de l'affreux et criminel «*Jean-Jacques*», personnage qui a été construit par les «philosophes» et par l'opinion. Au terme d'une enquête, le «*Français*» se montre désormais favorable à «*Jean-Jacques*».

Pour des résumés des trois dialogues et un commentaire général, voir, dans le site, "[ROUSSEAU, 'Rousseau juge de Jean-Jacques'](#)"

En février 1773, Christoph Willibald von Glück, compositeur allemand d'opéra, annonçant son arrivée à Paris et sa réforme, elle aussi controversée, de l'opéra, se plaça sous l'autorité de Rousseau, qu'il voulut rencontrer et auquel il demanda de publier son jugement sur son opéra, "*Alceste*". Ce fut son dernier texte public sur la musique.

En avril et mai 1774, il alla voir trois fois la représentation de l'"*Iphigénie*" de Glück.

De ce fait, il se passionna de nouveau pour la musique, composant alors :

-la musique d'un «opéra bouffon», "*Daphnis et Chloé*", dont le livret était d'Olivier de Corancez, et qu'il ne voulut pas livrer au public ;

-six nouveaux airs du "*Devin du village*".

Cette année-là commencèrent ses relations avec le marquis de Girardin.

En octobre 1775, "*Pygmalion*" fut, «*malgré lui*», joué à la Comédie-Française.

Ne pouvant pas publier "*Rousseau juge de Jean-Jacques*" parce que, selon lui, ses persécuteurs l'en auraient empêché, il raconta ses mésaventures subséquentes dans :

Avril 1776
"Histoire du précédent écrit"

Rousseau raconte qu'il avait pris cette «*dernière résolution*» : «*Céder désormais à ma destinée, ne plus m'obstiner à lutter contre elle, laisser mes persécuteurs disposer à leur gré de leur proie, rester leur jouet sans résistance durant le reste de mes vieux et tristes jours.*» Pour cela, il voulut se confier à la Providence en allant porter le manuscrit de "*Rousseau juge de Jean-Jacques*" sur l'autel de la cathédrale Notre-Dame. Mais, le jour où il y alla, le 24 février 1776, il trouva, fermant le chœur, une grille qu'il n'y avait jamais vue. Il éprouva tout d'abord le vertige de sentir que Dieu aussi était ligué contre lui. Il marcha à travers Paris jusqu'au soir pour essayer de se calmer, sans y réussir. Il arriva rue Plâtrière «*rendu de fatigue et presque hébété de douleur*». Puis il crut comprendre que la Providence lui envoyait un signe pour lui indiquer qu'il devait chercher un destinataire compréhensif. Il apporta donc le manuscrit à l'abbé de Condillac, un ami de jeunesse devenu académicien. Or celui-ci, avant tout logicien et grammairien, fit quelques observations sur la composition de l'ouvrage ! On remarque que, parlant des autres, Rousseau se demande : «*L'essence de mon être est-elle dans leurs regards?*».

En désespoir de cause, persuadé qu'on ne lui permettrait même pas de transmettre aux générations futures une image exacte de sa personne et de sa pensée, Rousseau rédigea encore :

Avril 1776
"À tout Français aimant encore la justice et la vérité"

C'est une autre justification de sa conduite.

Rousseau fit plusieurs copies de cette lettre, et les flâneurs parisiens purent rencontrer, dans les rues, les promenades, aux Tuileries, un homme en habit gris à ramages les tenant à la main et les leur proposant. Mais aucun n'en prit !

En septembre-octobre, dans un moment d'exaltation vécu au cours d'une de ses longues promenades solitaires qui le conduisaient dans la campagne autour de Paris ; qui le détournait de ses angoisses et de ses obsessions, car elles lui faisaient retrouver la joie de vivre, étaient des occasions de rêveries et même d'extases ; où, en marchant, il herborisait, la nature n'ayant rien perdu, à ses yeux, de sa vertu apaisante, et prenait aussi des notes sur des papiers de rencontre (parfois des cartes à jouer), il conçut l'idée d'infliger à ses adversaires un démenti formel, irrécusable, en léguant à la postérité un dernier portrait de lui. Il y fut d'autant plus incité que, le 24 octobre, dans la côte de Ménilmontant, il avait été renversé par un chien danois, accident après lequel le bruit de sa mort avait couru dans Paris avec une telle persistance qu'on l'annonça ans les journaux. Ce furent :

1776-1778
"Les rêveries du promeneur solitaire"

Recueil de dix textes autobiographiques intitulés "*Promenades*"

Détaché de «*toutes les affections terrestres*», Rousseau se livre à son «*goût de la solitude et de la contemplation*» en herborisant ou en rêvant au sein de la nature dont il souligne l'harmonie avec ses sentiments. Ce bonheur, il l'a connu aussi par la bienfaisance ou dans la rêverie sur le lac de Bièvre, «*état simple et permanent [...] dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême*

félicité». La plénitude de vivre le présent à l'état pur est prétexte à de pénétrantes analyses psychologiques.

Pour des résumés et des commentaires,
voir, dans le site, ROUSSEAU, 'Les rêveries du promeneur solitaire'.

La dernière "Promenade" ne comprend que trois pages, parce qu'elle est restée inachevée. En effet, alors que Rousseau avait prévu que "Les rêveries du promeneur solitaire" devaient naturellement finir quand il «*approchera[t] de la fin de [sa] vie*», comme avait été particulièrement difficile pour lui l'hiver 1777-1778, sa mauvaise santé, le déclin de ses forces et la maladie de Thérèse le contraignirent, le 12 avril, à cesser d'écrire. Puis, comme il était las de Paris, où il ne voyait plus avec plaisir que Bernardin de Saint-Pierre, le 20 mai 1778, il accepta brusquement l'offre que lui avait faite le marquis de Girardin de venir se retirer dans un pavillon se trouvant devant son château d'Ermenonville, au nord de Paris, en attendant la chaumière qu'il lui faisait construire dans le verger, dans un paysage dessiné à la façon du jardin de "La nouvelle Héloïse". En effet, comme le marquis était un de ses disciples, il avait fait ordonner le jardin comme son maître l'eût aimé, et lui avait déjà fait élever «*un petit monument philosophique*». Il y pourrait non seulement jouir «de la liberté et de l'indépendance qu'exigeaient son caractère et sa façon», il y trouverait des terrains très variés pour l'étude de plantes de toutes sortes. Nerval put croire que Rousseau n'avait accepté cet asile que «parce qu'il avait reconnu que cette contrée présentait à un herborisateur des familles de plantes remarquables, dues à la variété des terrains» ("Angélique", "Onzième lettre").

À Ermenonville, il apprit la mort de son grand ennemi, Voltaire, le 30 mai, à l'âge vénérable de quarante-trois ans. Lui-même, le 2 juillet, après avoir herborisé avec le fils de son hôte, à onze heures du matin, mourut, victime de ce qui semble avoir été un accident vasculaire cérébral, à l'âge de soixante-six ans.

Les circonstances de cette mort allaient susciter une controverse, certains allant jusqu'à dire qu'il se l'était infligée par le pistolet ou le poison à cause de la conduite de Thérèse qui, alors qu'elle était âgée de cinquante-six ans, avait une liaison avec Jean-Henri Bally, un valet d'écurie de M. de Girardin qui n'avait que trente-quatre ans ; de ce fait, il aurait voulu quitter Ermenonville, elle s'y serait opposée, et il aurait perdu la tête.

Le jour même de sa mort, le marquis de Girardin recueillit, avec un soin jaloux, les manuscrits et les moindres papiers de Rousseau pour les mettre à l'abri au château. Le lendemain, le sculpteur Jean-Antoine Houdon prit un moulage de son masque mortuaire. Le 4 juillet, M. de Girardin fit, dans la nuit, dans l'île des Peupliers du parc d'Ermenonville, inhumer le corps qui avait été embaumé et placé dans un cercueil de plomb.

À cet endroit fut élevé, en 1780, un monument funéraire dessiné par Hubert Robert, exécuté par J.-P. Lesueur, qui fut assidûment visité car Rousseau, s'il fut l'objet des plus vives haines, bénéficia aussi de l'adulation la plus excessive, fut rapidement l'objet d'un culte.

Thérèse allait épouser Jean-Henri Bally, dont, à cause de cette alliance avec la veuve de l'illustre Rousseau, le marquis de Girardin fit un garde-chasse. Mais il finit par la chasser d'Ermenonville en 1779, une fois les économies de Rousseau et ses droits d'auteurs dilapidés. Elle s'installa au Plessis-Belleville où elle mourut en 1801.

PORTRAIT AUX MULTIPLES FACETTES

L'homme

Rousseau était de «taille médiocre», avait le «corps maigre et sec», de «petits yeux noirs» d'une «extrême vivacité», un «teint bilieux et fort brun».

Il fut toujours affligé de maux physiques, de différentes maladies, les unes réelles, en particulier, la maladie des voies urinaires qu'il subit dès son enfance ; d'autres, du fait d'une véritable hypocondrie, ne furent qu'imaginaires. De son propre aveu, il avait la «vue courte», et, pour son travail, portait des lunettes.

* * *

Il hérita d'un caractère tel que les caractérologues le considèrent comme le type même de «l'émotif, non actif, secondaire», c'est-à-dire de l'être sensible, voué aux sentiments, chez lequel les émotions ne se traduisent pas immédiatement par des actes, mais font naître toute une série de réflexions, de méditations, de rêveries. Celles-ci entretiennent une ambition aspiratrice et une indignation que le sentimental rêveur s'efforce toutefois de fonder sur un principe qui la légitime.

En effet, il ne manqua pas, tout au long de son œuvre, d'affirmer la primauté chez lui de la sensation. Ce fut, pour lui, une notion essentielle. Il pensait qu'exister, c'est sentir, c'est avoir des sensations, être au centre d'un réseau de perceptions. Il affirmait que n'était vrai que ce qu'il sentait, et uniquement ce qu'il sentait. Ainsi, au début des "*Confessions*", il indiqua : «*Je sentis avant de penser ; c'est le sort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. [...] Je n'avais rien conçu, j'avais tout senti.*» Dans "*Émile*", il affirma que «*nous naissons deux fois*», la première naissance étant la naissance biologique, la seconde se produisant lorsque nous prenons conscience que nos connaissances, notre raison, nous viennent par nos sens, que nous en venons à penser que ce qui est vrai, c'est ce que nous ressentons. Il ne cessa de soutenir qu'il était sûr de ce qu'il disait, car il l'avait senti ; c'était donc authentique, et le reste ne comptait pas !

Estimant que l'activité des sens n'est en rien inférieure en dignité à celle de l'esprit, faisant même prévaloir la sensation sur l'intelligence, il s'arrêta soigneusement à toujours noter les formes des choses extérieures, les fines impressions qu'il en gardait. Il assura que ce qu'il avait senti plusieurs années auparavant, il le ressentait plus tard tel qu'il l'avait vécu à l'époque (ce que Proust allait appeler une «reviviscence de la sensation»). Ainsi, il raconta, au début du "*Livre sixième*" des "*Confessions*", que, aux Charmettes, Mme de Warens lui avait fait remarquer la présence de pervenches ; que cet événement, par la suite, disparut complètement de sa mémoire ; mais que, bien plus tard, en 1764, en herborisant, il en vit de nouveau, et fut ému, comme il l'avait été plus de trente ans auparavant.

De ces perceptions, de ces sensations, naissent des émotions et des sentiments, et nous réagissons en tant qu'êtres plus ou moins sensibles. Or Rousseau manifesta toujours une sensibilité, sinon une sensiblerie, qui furent telles que David Hume a pu dire de lui : «Toute sa vie il n'a fait que ressentir, et à cet égard sa sensibilité atteint des sommets allant au-delà de ce que j'ai vu par ailleurs ; mais cela lui donne un sentiment plus aigu de la souffrance que du plaisir. Il est comme un homme qui aurait été dépouillé non seulement de ses vêtements, mais de sa peau, et s'est retrouvé dans cet état pour combattre avec les éléments grossiers et tumultueux». «Dépouillé de sa peau» convient bien pour caractériser cet «écorché vif» qui, non seulement accordait la primauté aux affects, mais appréciait, cultivait, sa sensibilité, affirmant que c'est par elle que nous devenons humains, que c'est elle qui nous permet de «jouir» pleinement de nous-même, en réalisant une sorte de symbiose de la sensibilité affective et de la sensibilité cognitive. Aussi a-t-on pu se moquer de son instabilité fondamentale, de son inquiétude, de sa pitié à fleur de peau, de ses larmes surabondantes.

Il n'était heureux que s'il pouvait s'émouvoir, vibrer, s'enflammer, s'épancher, se vantant d'avoir une «*âme expansive*» qui «*cherche à étendre ses sentiments et son existence sur d'autres êtres*» ("*Septième promenade*" des "*Rêveries du promeneur solitaire*"). Discutant avec un interlocuteur, il s'enflammait vite, «partait comme un trait» selon le prince de Ligne ; il pouvait, selon son ami, Corancez, se mettre «dans un état de convulsion qui rendait son visage méconnaissable, et

l'expression de sa figure réellement effrayante. Dans cet état, ses regards semblaient embrasser la totalité de l'espace et voir tout à la fois.»

À maintes reprises, il confia «*s'enivrer de sentiments délicieux*». Par contre, autre composante psychique de son être, il avoua, dans des déclarations réitérées, la peur viscérale des ténèbres ; elle l'habitait depuis son enfance, et elle s'accrut à partir de 1762 : «*Rien ne m'épouvanta jamais au grand jour, mais tout m'effarouche dans les ténèbres. [...] Mon penchant naturel est d'avoir peur des ténèbres, je redoute et je hais leur air noir, le mystère m'inquiète toujours, il est par trop antipathique avec mon naturel ouvert jusqu'à l'imprudence.*» (*"Les confessions", "Livre onzième"*). Et l'obscurité, réelle ou figurée, était, pour lui, associée au mal, au mensonge, ce qui explique la prolifération, dans ses œuvres autobiographiques, des métaphores ténébreuses et terrifiantes.

Si cette exaltation fut d'abord au service de la jouissance de soi, d'un culte du «moi» qui devint la grande préoccupation de la fin de sa vie, elle ne l'empêcha pas de s'ouvrir aux autres, de vouloir s'unir à eux. En effet, il affirma, dans *"Les confessions"*, au *"Livre neuvième"* : «*Vivre, c'est aimer.*» - «*L'amour et l'amitié sont les deux idoles de mon cœur.*» - «*Il m'est impossible de haïr.*» (avec cette nuance : «*Je m'aime trop moi-même pour pouvoir haïr qui que ce soit.*» [*"Sixième promenade"* dans *"Les rêveries du promeneur solitaire"*]). Se vantant, encore dans ses *"Confessions"*, de sa «*bonté naturelle*», de sa grande confiance, à l'origine, dans les êtres humains, souvent, il s'attendrit sur ses semblables, rechercha leur intimité, la fusion des cœurs, montra son aversion pour les conflits et les polémiques, qui, hélas ! ne lui furent pas épargnés (bien qu'il ait pu lui aussi en susciter !). Cet idéal d'harmonie et de transparence des cœurs allait se traduire par la proclamation de ce postulat : la «*bonté naturelle de l'homme*».

D'autre part, il fut un imaginaire s'enthousiasmant toujours pour ce qui lui paraissait neuf, ce qui laissait entrevoir d'attrayantes perspectives. Il fut peut-être entraîné à ce penchant du fait des lectures de romans qu'il fit avec son père dans son enfance, et qui auraient instillé en lui un goût du romanesque qu'il ne cessa de reconnaître et de revendiquer. C'est ainsi qu'il fut habité par un songe sans fin d'éden perdu, éprouva constamment le besoin de s'évader hors du réel dans le souvenir des moments bénis de son enfance, vers d'impossibles «*chimères*», dans des rêves qui constituèrent toujours pour lui l'ultime refuge, «*le grand remède aux misères de ce monde*» (*"Les confessions", "Livre douzième"*). Et, s'il mit toute son ambition à défendre ce monde idéal où il croyait avoir vécu autrefois, tentant de faire partager son utopie à ses contemporains, en la fondant sur des principes qui puissent la justifier, quelle amertume ne ressentait-il pas quand il prenait conscience de son impossibilité, qu'il retombait dans la médiocre réalité, qu'il lui fallait, à ses créations inaccessibles, adjoindre une sagesse pratique, des règles de vie quotidienne ! Son imagination fit de de lui un être inadapté, victime d'une instabilité fondamentale, qui ne sut jamais trouver sa vraie place ici-bas.

S'il se plut à se présenter en sentimental indolent, à mentionner sa «*coutume paresseuse de travailler à bâtons rompus*» (*"Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes"*, *"Avertissement sur les notes"*), il se moqua aussi de «*cette ridicule démangeaison de rabâcher, et barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'auteur*» (*"Rousseau juge de Jean-Jacques"*), et, en effet, il n'arrêtait jamais d'écrire, ébauchait sans cesse des projets en tous genres, devant tout de même s'arrêter devant un échec évident, devant la constatation de son incapacité de fournir un effort prolongé sans en être détourné bien vite par une nouvelle fantaisie, trait de caractère qui s'accrut encore dans sa vieillesse. Ses «*passions vives, impétueuses*» se heurtant sans cesse au réel et aux contraintes de la société, il montra aussi beaucoup d'impulsivité, un caractère fiévreux et orageux (l'Anglais Carlyle allait le juger ainsi : «*Il n'est pas ce que j'appelle un homme fort. Homme morbide, excitable, spasmodique ; au mieux, intense plutôt que fort.*»), qu'il voulut cependant contredire en parlant de sa force d'âme, de son abnégation.

Le fait qu'il avait senti les choses lui paraissait suffire pour prouver une sincérité, une transparence, dont il avait un sentiment très fort, et sur lesquelles il ne cessa d'insister. À ses yeux, il pouvait donc avoir des lacunes, faire des erreurs, ce n'était pas grave, cela n'avait pas d'importance. Il put, pour

justifier des omissions, alléguer un manque de mémoire qui fut évidemment accentué dans sa vieillesse.

Cette audace de pensée n'était-elle pas l'avèrs de la grande timidité qui, en fait, le dominait ? Elle était due d'abord à sa maladie des voies urinaires qui avait pour conséquence une incontinence qui lui rendit toujours difficile la vie dans la société.

De plus, il s'était vu reprocher par son père d'avoir causé la mort de sa mère, et s'était donc senti très tôt coupable sous le regard d'un juge anonyme et omniprésent, ce regard étant, pour lui, malveillance, au moins suspicion. En conséquence, il avait intégré la conviction d'une surveillance exercée sur lui, avait laissé grandir en lui le besoin de se défendre, d'échapper à la forme dans laquelle l'emprisonnait le regard extérieur pour dévoiler son être authentique, méconnu ou altéré.

Dans "*Histoire du précédent écrit*", parlant des autres, il allait se demander : «*L'essence de mon être est-elle dans leurs regards ?*» Pour lui, comme pour le personnage du "*Huis clos*" de Sartre, «l'enfer, c'est les autres». Il éprouvait la peur irraisonnée de la rencontre d'autrui, du regard des autres ; il se sentait toujours mal à l'aise en leur présence, présupposant à cet autrui à une agressivité venimeuse. "*Les confessions*" ont été une tentative d'évasion de cet enfer par la présentation d'une justification. Il s'apaisait en excusant ses fautes, ou, au contraire, en les aggravant afin de s'en libérer par l'aveu cathartique, pour prétendre à une inaccessible innocence. Mais, par ailleurs, le regard des autres, des méchants, risquait de faire monter en lui la haine, et de détruire les germes de sa bonté native.

À la fin de sa vie, il fut envahi par l'obsession d'un «*complot*» ourdi contre lui, non seulement par les Encyclopédistes et les théologiens, mais encore par les ministres et même par les simples citoyens, pour étouffer sa voix, ses idées sur le progrès, sa profession de foi, et, dans une certaine mesure, ses modèles politiques, sociaux et moraux ; et cette certitude s'ancra en lui, car, à ses yeux, les preuves ne cessaient de s'accumuler. Or, s'il était effectivement contesté, il ajoutait à son malheur par les soupçons morbides qui le brouillaient avec tous, et, de ce fait, le murèrent dans un silence profond qui l'empêchait non seulement de se faire entendre mais le privait encore de comprendre ses accusateurs.

Sa timidité lui donnait un air «*gauche*». Il avait beaucoup de mal à prendre la parole en public. Il était affligé d'une sottise qu'il se plut à souligner pour fustiger ses «*balourdises*». Il n'avait acquis qu'en autodidacte une éducation tardive qui réduisit longtemps à une précaire situation sociale ce fils d'un artisan genevois qui eut des velléités de vivre d'un travail manuel, voie dans laquelle il aurait pu être heureux, avant de vouloir embrasser la carrière des lettres, où, à le croire, il ne le fut jamais ! Il put oser déclarer : «*Sans avoir aucun état moi-même, j'ai connu tous les états ; j'ai vécu dans tous, depuis les plus bas jusqu'aux plus élevés*» ("*Préambule du manuscrit de Neuchâtel*").

Sa timidité allait le faire souffrir à Paris car avait choisi d'y vivre, d'y faire carrière et de conquérir une réputation ce Suisse élevé dans la sévère république de Genève où il avait reçu l'empreinte d'une éducation calviniste donnée par les prédicateurs et les pasteurs (qui allait d'ailleurs entraîner chez lui une tendance au puritanisme, au mépris des richesses). Dans la capitale de la France, il ne pouvait que se sentir mal à l'aise, et donc entretenir la traditionnelle rancœur de ses compatriotes à l'égard des Français. Il allait d'ailleurs vouloir retourner dans sa patrie, s'y faisant de nouveau protestant, pour y renoncer, en continuant cependant à se parer de sa qualité de «*citoyen de Genève*», en se présentant ainsi : «*Je ne suis que Rousseau de Genève*» !

Il avait allégué sa timidité dès 1740, dans le "*Mémoire*" qu'il adressa à M. de Mably, où, s'il exposa ses principes pédagogiques, il se livra aussi à un autoportrait et à une première explication de son comportement, que d'aucuns jugeaient singulier : «*Je sais, Monsieur, qu'on a cherché plus d'une fois à me faire passer auprès de vous pour un caractère triste et misanthrope [...] Mais, si j'ai en effet un penchant invincible à la mélancolie, c'est que j'ai déjà beaucoup souffert et que ma timidité me paralyse. Qu'on ne me fasse pas l'injustice de conclure de là que je suis d'un caractère dur et farouche. Il n'apparaît tel qu'à ceux qui ne se donnent pas la peine de me comprendre.*»

Or ce timide était porté vers les gens par sa sympathie naturelle. Et ce plébéien, contempteur déclaré de la société, réticent à toutes les formes de vie sociale, espérant pouvoir alléger et apaiser ses douleurs dépressives et son délire de persécution par une bonne sociabilité, en nouant sans cesse de

nouveaux liens, ne cessa de faire de grands efforts pour pouvoir goûter aux mondanités parisiennes, pour nouer des relations, non seulement avec des intellectuels et des artistes, mais aussi et surtout avec de grands bourgeois et de hauts aristocrates. Prétendant vivre en pauvre au milieu d'eux, en préservant son indépendance, ce véritable pique-assiette, cet écornifleur, accepta ainsi, en particulier, les invitations de Mme d'Épinay, du maréchal de Luxembourg ou du marquis de Girardin, et vécut plusieurs années dans leurs propriétés. De plus, il voulait se les attacher, mais en imposant son indiscreète et envahissante tendresse, son encombrant amour, non sans garder un ton hautain et péremptoire, une attitude presque agressive, qui étaient, en fait, défensifs, car il voulait ainsi prévenir les objections, dissuader les adversaires éventuels ; non sans se montrer parfois, sans raison, grognon, grondeur. Or, en ce siècle de la mondanité poudrée, cet original, qui, quand il pénétrait dans un salon, jetait un froid, faisait courir un frisson, pouvait un temps amuser par son caractère très particulier. Mais ses manières frustes se heurtaient finalement à la réserve qui était de règle dans ces milieux. Comme sa crainte du rejet le rendait d'autant plus insistant, il devenait, finalement, insupportable, et on n'a pas manqué de relever que cette âme sensible, pour laquelle vivre c'était avant tout aimer, ne connut que des amitiés et des amours qui ont été des échecs ; qu'il s'est complu aux relations orageuses, aux soupçons voilés, aux conflits déclarés, aux brouilles, aux ruptures avec tous, en particulier les autres penseurs de son temps (Voltaire, les Encyclopédistes, Diderot et d'Alembert, Hume) et avec ceux qui l'accueillaient. Jugé indésirable partout où il s'installa, cet « humilié et offensé » se fit beaucoup d'ennemis. Et, ne se sentant pas compris, ne cessant de subir des blessures d'amour-propre, restant solitaire, mélancolique, inquiet, misanthrope, montrant une humeur farouche, se conduisant en mauvais coucheur perpétuel tenant à sa marginalité, il fut un lamentable désadapté social affligé d'une souffrance qu'il entretenait soigneusement en multipliant les maladresses et les malentendus. Ce fut ainsi qu'il ne put que sombrer dans la paranoïa, se croire victime de calomnies et de persécutions, être obsédé par « *le complot universel* » ourdi contre lui ; ne put donc, toute sa vie, que se réfugier dans la littérature.

S'il souhaitait être entouré d'un groupe d'intimes entre lesquels se seraient tissées toutes les relations de l'amitié et de l'amour, il souffrait en fait d'une inaptitude relationnelle fondamentale qu'il ne parvint jamais à corriger. Elle se manifesta tant avec les hommes qu'avec les femmes. Avec les hommes, le désir d'unions intimes fut si souvent manifesté que des psychanalystes ne purent manquer d'évoquer une homosexualité latente. De la même façon, dans le cas des relations avec les femmes, le plaisir qu'il prit à la fessée infligée par Mlle Lamercier (dont il fit l'aveu dans "*Les confessions*") ne laisse pas indifférent le lecteur qui a lu Freud, qui voit en découler un lourd sentiment de culpabilité et une volonté de compensation qui entraîne le besoin, pathologique dans ses formes extrêmes, d'être pris en charge par la femme aimée, ne pouvoir éprouver de plaisir qu'en étant dominé, ce qu'il révéla dans "*Les confessions*".

Il avait ainsi été dominé par celle qu'il appelait « *Maman* », Mme de Warens, auprès de laquelle, en pleine adolescence, il crut trouver la sécurité affective ; qui s'employa qu'à le « déniaiser » avant qu'il ne constate qu'avec beaucoup de légèreté elle l'avait trahi, l'invitant d'ailleurs à un « ménage à trois » avec son amant, Claude Anet. Il avait été dominé aussi par la comtesse Sophie d'Houdetot pour laquelle il se consuma d'un amour platonique, mais avec laquelle il aurait voulu retrouver la situation triangulaire ! Il ne connut l'amour physique qu'avec Mme de Larnage, dans une folle aventure de voyage qu'il n'osa pas poursuivre. Fut plus longue son union bouffonne et pathétique avec l'illettrée et sotte lingère Thérèse Levasseur, qu'il présenta longtemps comme sa « *gouvernante* », avant de finalement tout de même l'épouser ; elle n'était pour lui qu'un exutoire sexuel, dont on peut se demander s'il ne l'avait pas choisie parce que, ignorante, elle ne pouvait donc lui opposer aucune de ces contradictions intellectuelles que, ailleurs, il ne cessait de provoquer ! Si sont nombreuses les femmes qu'il a dit aimer, à qui il aimait écrire, qui l'ont écouté et admiré, à le lire attentivement, on peut, en fait, conclure à sa misogynie, une misogynie d'ayatollah partisan de l'oppression des femmes, qui lui avait d'ailleurs fait oser déclarer, dans le "*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*", que « *les seuls biens qu'il [l'homme primitif] connaisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle et le repos* » ! qui fut même théorisée dans "*Émile*" !

Ce «hippie» avant l'heure, qui avait, pendant quatre années, mené une vie de vagabondages sur les routes (il disait aimer «*la vie ambulante*»), parfois de solitude (la solitude malheureuse qui lui fut imposée et qui lui fit dérouler un long lamento), ponctuée d'épisodes dépressifs ; qui avait connu la vie du petit peuple, ayant été apprenti graveur, «*valet suisse*», comme le traitait volontiers Voltaire, fonctionnaire au cadastre, étant donc au fait de la vie des masses écrasées par la misère ; qui, à trente ans, était toujours démuné de toute destinée prévisible ; qui se plaisait dans une vie d'indépendance et d'instabilité ; qui n'habitait un lieu que pour mieux l'abandonner (il séjourna dans plus de soixante domiciles, ce qui nous vaut de pouvoir admirer un peu partout en France ou en Suisse «la maison de Jean-Jacques Rousseau»), se déclara ennemi du factice, détesta le vertige des villes (Turin, Paris, Venise) où, selon lui, les gens vivaient à l'encontre des lois de la nature, renonçaient à faire des enfants, laissaient se dégrader leurs mœurs : «*Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine [...] Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'âme, sont l'infailible effet de ce concours trop nombreux.*» («*Émile*» "Livre I"). Mais, s'il indiqua que son idéal était la ferme isolée où l'on vit en autarcie sous un régime patriarcal, paisible et austère, où l'on profite de ces biens : «*Ce pain bis, que vous trouvez si bon, vient du blé recueilli par ce paysan ; son vin noir et grossier, mais désaltérant et sain, est du cru de sa vigne ; le linge vient de son chanvre, filé l'hiver par sa femme, par ses filles, par sa servante ; nulles autres mains que celles de sa famille n'ont fait les apprêts de sa table ; le moulin le plus proche et le marché voisin sont les bornes de l'univers pour lui.*» («*Émile*», "Livre III"). Or, alors que, en 1769, il avait pu s'installer, dans la ferme isolée de Maubec, il vint pourtant vivre à Paris !

Cependant, il s'«*échappait*» de la ville avec «*hâte*», pour goûter la solitude (une solitude heureuse, celle-ci, parce que voulue), la marche dans la campagne, les herborisations, la nature en général, dont il fut un fervent célébrant, car elle le séduisait par des paysages exaltants ; car elle lui offrait un «*asile*», dans des lieux calmes où il ne redoutait plus des rencontres et le regard des autres, où son corps pouvait s'apaiser et son esprit se retrouver, où il pouvait se rapprocher le plus possible de ce qu'il considérait être «*l'homme naturel*» ; car, par tous ses aspects, du plus petit élément au plus grand, elle pouvait lui fournir des compensations allant de la simple présence réconfortante, substitutive à celles des êtres humains, elle pouvait peupler ce désert affectif dont il pensait qu'on l'avait construit autour de lui, le conduire jusqu'à la pure extase, jusqu'au bonheur presque cosmique.

Se disant différent des autres êtres humains parce qu'il était animé de l'«*indignation de la vertu*» [«*Les confessions*», "Livre dixième"]], il se vanta de :

- Sa «*bonté naturelle*», sa pitié, sa compassion pour la détresse d'autrui, élan immédiat qui nous incite, sans réfléchir, à porter secours à nos semblables en détresse, alors que l'être dénaturé, détérioré, parvient à étouffer en lui cette voix, et finit par s'endurcir dans l'indifférence et l'égoïsme.
- Sa grande confiance, à l'origine, dans les êtres humains.
- La simplicité de ses goûts, qui lui faisait préférer une nourriture frugale, et marquer son dédain pour le luxe qui corrompt les goûts et les mœurs d'une société à laquelle il paraissait nécessaire.
- Son refus de la vie des salons, des conversations mondaines.
- Son «*grand mépris pour l'argent*» («*Les confessions*», "Livre premier"), au sujet duquel il indiqua : «*Aucun de mes goûts dominants ne consiste en choses qui s'achètent. Il ne me faut que des plaisirs purs et l'argent les empoisonne tous.*» («*Les confessions*», "Livre premier").
- Son amour de la liberté, de l'indépendance, qui ne l'empêcha pas de se mettre souvent dans des situations où il ne pouvait qu'être le jouet des autres !
- Son honnêteté, son «*amour inné de la justice*» («*Les confessions*», "Livre douzième"), sa «*droiture*».
- Son opposition aux masques et aux mensonges, sa prétention d'une sincérité totale, d'une «*âme transparente*», qui se manifesta dans les œuvres autobiographiques auxquelles finalement il se voua, qui nous permettent d'ailleurs de tracer ce portrait de lui ; il les écrivit pour y proclamer son innocence, mais non sans y étaler aussi, en passant de l'autoapitoiement et de l'autoflagellation (comme il était conscient de toutes ses imperfections, il prit le parti de tout dire, de nous faire pénétrer dans ce qu'il appela le «*labyrinthe obscur et fangeux de [ses] confessions*», d'oser les aveux les plus gênants, des révélations d'éléments scabreux de sa vie, d'aller jusqu'à, pour ceux qui savent lire entre les lignes,

dévoiler sa sexualité déviante, ce qui ne se faisait pas à l'époque [voir, par exemple l'épisode de la fessée et du plaisir qu'il y prit]) à l'autosatisfaction et à l'autocélébration (car son orgueil lui fit tirer gloire de sa singularité, de ses succès), son égocentrisme (pour lui, le monde entier a tort, lui seul a raison) et son narcissisme, en fait fragile (car il était partagé entre un besoin de grandeur et un sentiment d'infériorité), y faire apparaître sa continuelle ambivalence, ses incessantes contradictions, sinon le dérèglement de sa raison. Et, alors qu'il y tenta, d'ailleurs désespérément, de prouver l'accord entre sa conduite et son discours, ses ennemis trouvèrent que, chez lui, s'opposaient le dépouillement du dedans authentique et les artifices du dehors factice, qu'il n'y avait, dans sa vie, qu'ostentation et mise en scène.

-Sa crainte du mensonge qui avait pour conséquence que toute expression lui paraissait entachée d'un doute puisque le mensonge est toujours possible.

- La correction de ses mœurs, même si la délicatesse extrême de sa conscience ne l'empêcha jamais de suivre ses intérêts, ni de satisfaire ses désirs, les scrupules qui se manifestaient après leur accomplissement n'en prenant qu'une expression plus touchante.

Malgré cet ensemble impressionnant de vertus, il ne cessa d'aspirer à des projets de «*réforme personnelle*» (*"Les confessions"*, *"Livre huitième"*). Mais il faut remarquer que la sévérité de ses principes le força à condamner rigoureusement les actes mêmes qu'il invitait le lecteur à excuser ! Aussi celui qui écrivit *"Émile"*, le plus prestigieux traité d'éducation paru au XVIIIe siècle, se vit-il reprocher de s'être montré un monstre d'égoïsme en abandonnant, sans la moindre émotion, l'un après l'autre, ses cinq enfants à l'Assistance publique, prouvant ainsi que la vie des grands penseurs dément souvent leurs théories !

On comprend que Rousseau ait ouvert tout un champ d'exploration aux psychologues, psychiatres et psychanalystes.

Les uns, compatissants, se penchèrent surtout sur son inaptitude relationnelle, et ont pu, en constatant qu'il n'avait jamais connu de mère, qu'il n'avait pas profité, dans son enfance, d'une agréable vie familiale, conclure qu'il ne pouvait trouver l'épanouissement affectif et une protection naturelle que dans un entourage circonscrit comparable à celui du foyer familial. D'où l'importance dans sa vie de son séjour aux Charmettes où il eut à la fois une maman et un foyer, dans un cadre champêtre où il s'imagina vivre à la façon des héros de romans qui avaient réchauffé son cœur d'enfant ; puis l'importance de son séjour à l'île Saint-Pierre où il retrouva la libre activité de ses jeunes années.

D'autres, qui se sont montrés plus sévères, ont, toujours au sujet de la mort de sa mère, détecté, chez lui, une tentative de scotomisation [de «scotos», «couper» : c'est l'oubli brutal d'un traumatisme pénible, insupportable] de ce drame initial : il ne serait pas parvenu à tout effacer, et aurait essayé de supporter l'insupportable grâce à des souvenirs-écrans [on se souvient de quelque chose pour oublier quelque chose de plus angoissant] lui permettant de transformer son enfance en une période de bonheur, de chercher sans cesse des femmes qui auraient été des mères de substitution, dont Mlle Lambercier, surtout Mme de Warens qu'il appelait d'ailleurs «*Maman*» [s'intéressant aussi à elle, on a déterminé qu'elle appartenait à ce type de femmes qui ne peuvent aimer que les malheureux, les faibles, les «inachevés», et que leurs infidélités cycliques empêchent aucun homme de les retenir vraiment], et même la nature qu'il célébra ainsi : «*Ô nature ! Ô ma mère, me voici sous ta seule garde*» (*"Livre douzième"* des *"Confessions"*), le fait d'y voir sa mère étant une véritable régression «in utero», se retrouver dans cet utérus maternel étant, pour lui, la meilleure façon de nier l'exil intérieur ; il aurait cherché dans ses fuites dans des lieux solitaires, par une espèce d'opération magique, à «scotomiser» l'autre de son existence, ce qu'il exprima d'ailleurs bien : «*Le mal que je ne sens point ne m'affecte en aucune sorte, le persécuteur que je ne vois point est nul pour moi.*» (*"Huitième promenade"* des *"Réveries du promeneur solitaire"*). Pour compenser son angoisse d'être néantisé, il aurait, dans ces lieux solitaires, afin de n'être pas lui-même néantisé, néantisé un autrui considéré comme agressif, dangereux !

Du fait de ses observations érotiques, qui sont d'une valeur documentaire inaltérée, on a pu souligner les bizarreries de sa sexualité ; détecter chez lui une homosexualité inavouée ; voir en lui le type

parfait du masochiste (du fait de l'aveu célèbre du plaisir éprouvé à la fessée de Mademoiselle Lamercier), qui aime se faire humilier pour satisfaire une extrême susceptibilité, une infinie sensibilité aux causes les plus légères, le moindre malentendu prenant les dimensions d'un drame, et qui se complaît dans l'inaccomplissement. De là, on a aussi diagnostiqué une véritable paranoïa, qui l'amena à accuser les autres d'une cruauté disproportionnée par rapport à leurs actes réels, à hypertrophier ces soupçons, à enfermer l'écriture dans une sorte de ténébreux cauchemar, paranoïa dissimulant d'ailleurs une personnalité autoritaire, la docilité se retournant en mégalomanie, en révolte, en exigence tyrannique d'unité.

Surtout, psychologues, psychiatres et psychanalystes, s'ils admettent que Rousseau s'est peint avec une sincérité qu'on ne peut mettre en doute, estiment cependant qu'elle n'implique nullement une véritable connaissance de soi, car, demandent-ils, peut-on se connaître quand on est aussi torturé par la hantise du jugement des autres, et qu'on se fabrique de toutes pièces un personnage pour leur échapper.

Il y en a même qui crurent pouvoir lui trouver un cerveau malade qui, atteint d'un dédoublement de sa personnalité avait pu, depuis sa jeunesse, vivre à la fois dans la réalité et dans la rêverie, dans les «*chimères*» de son imagination ; juger sainement de toutes choses à l'exception d'une seule, son propre état.

Devant l'homme singulier et paradoxal que fut Rousseau, l'enfant, l'adolescent, l'adulte, l'amoureux, l'époux, le père, le vieillard, cet homme qui a si mal conduit sa vie, dont les faiblesses et les erreurs sont l'envers de cette qualité qu'il a su porter à son complet développement, la sensibilité ; cet homme qu'on ne peut prendre pour exemple ; qu'on peut plutôt prendre en pitié, nous ne pouvons que dire avec lui : «*Pauvre Jean-Jacques*» !

Le musicien

Ce fut dans son œuvre musicale que Rousseau plaça longtemps ses ambitions et ses espoirs. Pourtant, pour satisfaire cette passion née dans son adolescence, il ne se soucia jamais vraiment d'une acquisition sérieuse des rudiments de cet art. Cependant, cela ne l'empêcha pas d'imaginer un nouveau système de notation, d'en venir à pouvoir jouer du violon, de l'orgue et du clavecin, à diriger de petits concerts, à donner des leçons, à gagner sa vie essentiellement en faisant des copies de partitions, à se faire, lors de la "Querelle des bouffons", un virulent critique de la musique française, et un partisan ardent de l'italienne, un adversaire du classicisme, à écrire des dizaines d'articles pour l'Encyclopédie, qu'il reprit et actualisa dans un "*Dictionnaire de musique*". et, surtout, s'il fut loin d'être aussi brillant que Rameau, dont les écrits harmoniques l'avaient d'abord influencé, à composer différents morceaux et même des opéras ("*Les muses galantes*", "*Le devin du village*", "*Pygmalion*" – voir, dans le site, '*ROUSSEAU, ses opéras*') ! Il reste que la musique fut sa vocation contrariée.

L'écrivain

Si rien ne semblait destiner Rousseau à la littérature ; s'il n'y vint que tardivement, indiquant plusieurs fois que sa vocation était née de façon inattendue sur la route de Vincennes, en 1749, quand il prit connaissance du sujet mis au concours par l'académie de Dijon ; s'il sembla toujours prêt à y renoncer, il n'empêche que, même au plus fort de ses crises de neurasthénie, il ne perdit jamais l'habitude de noircir du papier de son écriture de myope, fine et serrée, mais le plus souvent lisible, s'engageant dans cette activité avec une ferveur pathétique dont il a d'ailleurs souvent parlé, découvrant qu'il était éloquent la plume à la main.

En ce qui concerne la langue, son lexique fut globalement celui de l'époque, où apparaissaient des usages étonnants pour nous, comme celui du participe présent devenu nom ou adjectif (dans dix lignes de la "*Cinquième Promenade*" des "*Rêveries*", on trouve : «*images riantes*», «*souvenirs attristants*», «*société liante, intéressante*», «*objets déplaisants*» ; comme de nouveaux mots, le plus

remarquable étant, dans le même texte, le mot «*romantique*» qui, emprunté à l'anglais, entra pour la première fois dans la langue française où il introduisit aussi des mots suisses, tel «*chalet*» (dans "*La nouvelle Héloïse*").

En ce qui concerne le style, on pourrait essayer de distinguer celui qu'il eut dans différents genres :

- Dans ses textes théoriques, qui sont écrits sur le ton volontaire et assuré du législateur, il orchestra une belle rhétorique, osa souvent de puissantes antithèses, des formules cinglantes («*Les lois sont toujours utiles à ceux qui possèdent et nuisibles à ceux qui n'ont rien.*» [*"Du contrat social"*, I, 9]). Cependant, parfois, il renonça à sa fougue oratoire pour déployer plutôt la froide rigueur d'un logicien qui pousse ses déductions jusqu'à leurs conséquences extrêmes.
- Dans son roman et dans ses textes autobiographiques, il déroula souvent les phrases d'un musicien virtuose, attentif aux rythmes et au nombre, c'est-à-dire à l'agencement des volumes sonores ; sa prose, qui chante, caresse, apaise, brise, murmure, se caractérise par une insistance sur le sentiment, d'où l'emploi particulièrement fréquent des mots «*cœur*», «*amour*», «*plaisir*», «*âme*», «*bonheur*», etc..

Mais, en fait, dans les uns et les autres textes, se constate le même refus des belles-lettres mondaines et parisiennes, la même volonté d'intensité qui se marque par l'abus des superlatifs, des hyperboles et des élans oratoires ; la même emphase ; le même souci d'édicter des leçons sous forme de maximes solennelles et péremptoires. Grimm, qui était ordinairement hostile, put prononcer cet éloge : «*Le citoyen J.-J. Rousseau, même en établissant dans ses livres des paradoxes insoutenables, les a défendus avec un style si simple et si mâle qu'il mérite de participer à la gloire des hommes célèbres.*»

En ce qui concerne la ponctuation, on remarque que Rousseau multiplia les temps d'arrêt lorsqu'il voulut marteler une affirmation ou rendre ses arguments plus incisifs, et que, au contraire, il les espaça lorsqu'il s'abandonna à l'inspiration ou à la rêverie ; mieux encore, on constate l'absence généralisée de toute virgule entre, par exemple, les termes successifs d'une énumération. On peut conclure à une ponctuation orale, qui ne fut pas syntaxique mais sentimentale, qui nous révèle son débit même, si caractéristique de la vivacité de sa nature, de la versatilité de son esprit.

* * *

Dans ce siècle qu'on appelle «des Lumières» où, au contraire, il préféra la pénombre, l'ivresse, l'inquiétude ; où, quand tout le monde feignait la gaieté, il se complut dans la douleur, dans les tourmentes passionnelles de l'être, il eut une carrière qu'on peut considérer comme fulgurante puisque, à l'exception de ses œuvres autobiographiques, qui furent posthumes, tous ses grands livres parurent en douze années, entre 1755 et 1767.

Il composa d'abord ses deux "*Discours*", qui sont inséparables car ils sont nés de la même intuition : l'Histoire vantée comme un progrès est en fait une chute qui aggrave sans cesse l'inégalité parmi les êtres humains. Puis, dans chacune de ses grandes œuvres, il proposa un remède à la corruption des sociétés, imaginant trois voies susceptibles de mener à une nouvelle synthèse de la nature et de la culture qui ne trahirait pas l'essence de l'être humain : dans "*Émile*", il définit l'éducation d'un enfant destiné à devenir citoyen ; dans "*La nouvelle Héloïse*", il imagina la vie idéale d'une microsociété ; dans "*Du contrat social*", il posa les fondements d'un État juste et légitime où chacun écoute la voix de sa conscience. Enfin, il reconstruisit en imagination sa propre vie, dans "*Quatre lettres à M. le président de Malesherbes contenant le vrai tableau de mon caractère et les vrais motifs de ma conduite*", "*Les confessions*", "*Rousseau juge de Jean-Jacques*", "*Les rêveries du promeneur solitaire*".

D'autre part, on constate que l'œuvre a fait craquer les limites des genres : dans "*Émile*", il donna d'abord un texte philosophique, et termina par un vrai roman ; inversement, les textes les plus littéraires occasionnèrent des méditations philosophiques et des critiques sociales : le roman "*La nouvelle Héloïse*" est ponctué de réflexions sur le désir, l'absence, l'amour et les difficiles relations sociales.

De plus, l'œuvre évolua depuis des genres reconnus vers des créations de types nouveaux : si les discours répondaient encore à l'institution académique, si les trois textes centraux obéissent encore aux schémas dominants de la république des lettres, la quête autobiographique inaugura une écriture nouvelle où la singularité psychique fut revendiquée, où l'individu exhiba ses secrets, où, tandis que "*Les confessions*" avaient encore la forme des Mémoires traditionnels, les trois dialogues qui constituent "*Rousseau juge de Jean-Jacques*" et "*Les rêveries du promeneur solitaire*" offrirent des configurations tout à fait nouvelles.

Entrons dans ces différentes avenues, en leur donnant un ordre relatif à leur importance.

Le penseur

Si, considérant, avec Talleyrand, que «Tout ce qui est excessif est insignifiant», on pourrait ne pas prendre au sérieux un «penseur» qui, dans son "*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*" (1755), proféra cette énormité : «*J'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé*» ; qui, dans une "*Lettre à un jeune homme*" (1758), lui indiqua : «*L'homme n'est point fait pour méditer mais pour agir*» ; un «penseur» dont trop volontiers l'imagination et la sophistique s'égarèrent dans des fantaisies dangereuses.

Mais Rousseau fit aussi cette autre proclamation péremptoire : «*J'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés.*» ("*Émile*", "*Livre II*"), qui n'est pas une simple boutade, mais mérite d'être étudiée, en sachant toutefois qu'il ne faut pas prendre les mots «*préjugés*» et «*paradoxes*» dans leur sens courant.

En effet, ici, le «*préjugé*», c'est le lieu commun, l'opinion dominante qu'on a sur une question, qui est toute faite, qui est peu fondée et mal examinée, une vérité générale sur une nature humaine immuable et incapable de progrès (ainsi Rousseau exprima son mépris pour «*les préjugés de [son] siècle*», pensait que «*le gouvernement de France*» pouvait permettre la sortie d'un de ses livres pour effacer «*des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens*» [*Les confessions*", "*Livre neuvième*"]) ; tandis qu'un «*paradoxe*» [le mot étant formé de «para», «contre», et «doxa», «opinion»] est une vérité peu remarquée, qui n'est pas encore reconnue mais qui pourrait le devenir, une opinion extravagante, plutôt fautive même, mais brillante, amusante, stimulante, et qui par son outrage même peut amener, justement, les gens «à *préjugés*» à retrouver une vérité moyenne.

Ainsi, «*l'homme à préjugés*» serait l'homme pontifiant et satisfait de quelques banales idées sur la nature éternelle des choses ; qui voudrait maintenir, dans une époque, les valeurs d'une autre ; qui ne sait pas répondre à l'attente de son temps. Au contraire, l'«*homme à paradoxes*» pourrait être un solitaire aventurier de la pensée qui, ne comptant que sur lui-même, remettrait tout en question, empêcherait donc les autres de s'endormir, les forcerait à réévaluer leurs idées, prétendrait discerner dans l'état des choses ce qui est lié à la nature humaine et ce qui est lié à la société, aux coutumes, aux usages, aux mœurs, bref à tout ce qui est transformable pourvu qu'on ne le prenne pas pour inhérent à la nature humaine ; sur un plan social, collectif, politique, il pourrait apparaître comme dangereux car il risquerait d'être celui qui entraîne une nation dans des aventures folles au lieu de tenir compte de la solidité des faits ; il pourrait être aussi un artiste qui crée un monde nouveau, impose une nouvelle vision des choses à des gens accoutumés par «*préjugé*» à le voir d'une façon traditionnelle et conventionnelle. Attachement aux préjugés et goût des paradoxes sont donc deux conceptions de l'être humain qui s'opposent ; en fait, deux défauts, deux excès par rapport à la pensée moyenne, honnête, sincère.

Ainsi, Rousseau, chez qui le travail de la pensée résultait d'une résolution qu'il prenait en vue de dénouer une crise, et n'était jamais séparé de l'expression des sentiments ; qui était conscient de sa différence avec les autres ; qui croyait que son devoir était de se prévaloir de cette différence ; qui, animé par l'orgueil et par un besoin de scandale et de provocation, avait le sentiment de ne valoir quelque chose que dans la mesure où il s'écarterait du «*préjugé*» ; qui acceptait de donner dans le

ridicule, car cela le «rejetait», prétendit-il à l'indépendance d'esprit, à l'anticonformisme, tint-il à affirmer sa singularité, sa préférence pour l'expression de son opinion du moment, quitte à avoir à la revoir par la suite. En effet, après avoir, du fait de son caractère fiévreux et orageux, exprimé des paradoxes en ignorant les nuances, en ôtant à sa pensée toute allure moyenne, il les atténua toutefois par des timidités postérieures, les révisa, les corrigea, changea même d'avis (mais n'y a-t-il pas un adage selon lequel «il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis»?). Il procéda souvent par balancement entre deux positions extrêmes, par oscillation du rêve à la réalité.

Mais il assumait ses contradictions avec lui-même ou avec les autres, ne voulant pas être une sorte de béni oui-oui, un simulateur hypocrite ou un vulgaire imitateur qui se contenterait de reprendre des idées préconçues, toutes faites par d'autres, des opinions partagées par le plus grand nombre, ne permettant pas d'avancer, d'échanger des idées.

Le paradoxe apparaît bien au cœur de son œuvre. On peut relever :

- Des affirmations outrancières : «*La France serait bien plus puissante si Paris était anéanti*» - «*Tout animal a des idées puisqu'il a des sens*», etc..

- D'abrupts débuts de livres et de paragraphes : «*L'homme est né libre, partout il est dans les fers.*» (début du chapitre I du «*Livre I*» de «*Du contrat social*») - «*Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme*» (début d'«*Émile*»).

- De grandes oppositions :

- Il fit l'éloge de la solitude et, en même temps, celui du sens civique.

- Il fit l'éloge de la nature originelle et, en même temps, celui des vertus civilisatrices de la société du «*contrat*».

- Surtout dans l'énoncé du principe fondamental qu'il a dégagé : «*L'homme est bon, et la société le déprave*», la seconde proposition était un paradoxe aux yeux des gens du XVIIIe siècle.

Ce principe fondamental allait assurer l'unité de l'œuvre, se fragmentant dans :

- Le «*Discours sur les sciences et les arts*» (1750), qui nous paraît aujourd'hui factice, mais qui était pour Rousseau une libération, la découverte du sens de toute sa vie, l'opposition au préjugé des «Lumières» et de leur prétendue valeur morale (à l'occasion des discussions postérieures, par un mouvement de recul devant les applications pratiques, il montra bien ce qu'il y avait là pour lui de paradoxe).

- Le «*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*» (1755) où il s'éleva contre le préjugé des privilèges sociaux, avec ce refus désinvolte : «*Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent pas à la question*», alors que son idéal n'était pas la sauvagerie primitive, mais la société patriarcale qui, toutefois, ne pouvait être reconstruite qu'en faisant fi des préhistoires reçues, Bible, Grèce, Amérindiens, etc.

- «*Du contrat social*» (1762) où il attaqua le préjugé d'une autorité fondée sur la tradition et le droit divin, l'idée qui consiste à supposer à la base de tout pouvoir un pacte garantissant certains droits par abdication du droit naturel. Là encore se trouve un paradoxe, car ce pacte n'a pas de réalité historique, mais renvoie au paradoxe de base : la politique naturelle est bonne, c'est ce qu'en ont fait les êtres humains qui l'a dépravée.

- «*Émile*» (1762) où, par de nombreux petits détails symboliques, comme la suppression, chez le nourrisson, du maillot qui représenterait la contrainte sociale, se manifesta l'opposition aux préjugés de la médecine, des livres, de l'éducation oppressive, etc. ;

- «*La nouvelle Héloïse*» (1761) où, paradoxe incarné, M. de Wolmar rapproche Julie et Saint-Preux contre le préjugé de la jalousie ; où toute une société (le «phalanstère» de Clarens) se bâtit sur cette morale élargie et paradoxale.

Ainsi, chez cet intellectuel en rupture à l'époque où naissait l'intellectuel, qui tint à se distinguer nettement des «philosophes», qui, de façon générale, opposa à la méthode génétique ou historique la méthode hypothético-déductive, la logique ne fut pas absente, l'esprit théoricien ne lui manqua pas totalement. S'il ne fut pas vraiment un philosophe doté d'un esprit synthétique, capable de produire une somme théorique, car, si la force dialectique n'est jamais en défaut, les définitions demeurent obscures, il a tout de même, en partant de la direction indiquée par la question posée par l'Académie

de Dijon en 1749, voulu approfondir cette révélation, tendre à construire un système complet, en déroulant l'infatigable spirale de sa pensée paradoxale et anxieuse.

En effet, préoccupé par tous les problèmes qui tourmentaient les esprits à la fin du XVIII^e siècle, se montrant solidaire du genre humain, étant soucieux de lui révéler la vérité, Rousseau exerça sa pensée dans différents domaines, qu'on peut apprécier, eux aussi, en fonction de l'attention qu'ils semblent mériter.

La botanique

Amant de la nature, Rousseau se plut à l'étudier dans le règne végétal, plus que dans les deux autres, minéral ou animal. Sa préférence se porta sur le règne intermédiaire entre la pierre, qu'il jugeait morte, et les animaux, auxquels il reprochait de se dévorer les uns les autres, jusqu'à l'être humain. C'était que, pour lui, ni la monotonie de la mort ni le danger de la rivalité ne sont à craindre des plantes, et se fait en tout impunité le dialogue qu'on entretient avec elles, car, selon lui, il existe bien un dialogue muet du botaniste et de la plante, dialogue qui passe par une reconnaissance du système de la plante plus encore que par son identification.

En effet, si la connaissance des noms des plantes est sans doute indispensable, aux yeux de Rousseau, elle charge la mémoire plutôt qu'elle ne rapproche de la nature. La nomenclature n'était pour lui «*qu'un savoir d'herboriste*» (*'Première lettre'*, IV, 1152), la maîtrise d'une classification qui est d'une effrayante complexité (il s'en remettait sur ce chapitre à l'ouvrage du naturaliste suédois Carl von Linné, *'Systema naturae'* [1735], qu'il emportait dans ses promenades) qui demande sans doute du génie dans l'ordre et la méthode, mais n'exige pourtant pas qu'on soit «*initié dans les mystères de la végétation*» (*'Première lettre'*, IV, 1155), qu'on en pénètre le secret, qui est celui de sa perpétuelle renaissance, de sa fécondation toujours renouvelée.

Ce secret est atteint par l'observation attentive du «*système*» de la plante, de l'architecture du miracle végétal. Ainsi, la connaissance du détail peut ouvrir progressivement à l'intelligence du tout : chaque fleur obéit à une structure générale dont elle varie le motif ; elle ne vaut que comme une variation particulière dans la symphonie de l'ensemble, que comme un échantillon particulier de la force vitale qui anime la nature tout entière, et la fait renaître selon le rythme des saisons. «*Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverse soit la structure des végétaux, elle ne frappe pas assez un œil ignorant pour l'intéresser. Cette constante analogie et pourtant cette variété prodigieuse qui règne dans leur organisation ne transporte que ceux qui ont déjà quelque idée du système végétal. Les autres n'ont à l'aspect de tous ces trésors de la nature qu'une admiration stupide et monotone. Ils ne voient rien en détail parce qu'ils ne savent même pas ce qu'il faut regarder, et ils ne voient pas non plus l'ensemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports et de combinaisons qui accable de ses merveilles l'esprit de l'observateur.*» (*'Livre douzième'* des *'Confessions'*). La fleur est ainsi un microcosme du système de l'univers dans sa plus grande généralité, elle établit un lien mystérieux entre le minuscule et l'immensité.

Plus importante que la connaissance des noms est la familiarité presque amoureuse qu'il faut avoir avec la nature : «*Le botaniste ne souffre point d'intermédiaire entre la nature et lui. Il n'admet pour vrai que ce qu'elle lui montre, il rejette tout ce que les hommes veulent ajouter de leur chef. Il quitte la plante au moment que le médecin s'en empare*» (*'Fragments'*, IV, 1250). Il allait encore dire : «*Le premier malheur de la botanique est d'avoir été regardée dès sa naissance comme une partie de la médecine*» (*'Dictionnaire'*, IV, 1201). En effet, il pensait que la botanique exige une attitude désintéressée alors que, souvent, on ne s'intéresse aux plantes que pour les vertus médicinales qu'on leur attribue, et qui, pour lui, sont toujours imaginaires

À ses yeux, ce qui définit une plante n'est pas son nom, mais plutôt son organisation, sa «*structure végétale*» qui, dans son «*système*» sinon dans ses proportions, demeure invariable en toutes les plantes, et tisse entre toutes un réseau d'analogies d'une richesse quasi inépuisable : «*Les parties que je viens de vous nommer [la corolle, les pétales, le pistil, le germe, le style, le stigmate, les étamines, le filet, les anthères et le pollen] se trouvent également dans les fleurs de la plupart des autres plantes, mais à divers degrés de proportion, de situation et de nombre. C'est par l'analogie de ces parties et par leurs diverses combinaisons que se marquent les diverses familles du végétal.*»

(*“Première lettre”*, IV, 1154). Pour lui, la science de la botanique consiste avant tout dans l’intelligence du système, c’est-à-dire dans le jeu des analogies et des correspondances. Il eut l’idée, que Goethe allait reprendre, de la plante primordiale dont toutes les autres sont des formes dérivées.

Si, dans le *“Livre douzième”* des *“Confessions”*, il indiqua : *«La botanique, telle que je l’ai toujours considérée, et telle qu’elle commençait à devenir passion pour moi, était précisément une étude oiseuse, propre à remplir tout le vide de mes loisirs, sans y laisser place au délire de l’imagination, ni à l’ennui d’un désœuvrement total»* ; si, dans la *“Septième promenade”* des *“Rêveries du promeneur solitaire”*, il allait encore affirmer : *«La botanique est l’étude d’un oisif et paresseux solitaire : une pointe et une loupe sont tout l’appareil dont il a besoin pour les [«les plantes»] observer. Il se promène, il erre librement d’un objet à l’autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt et curiosité, et sitôt qu’il commence à saisir les lois de leur structure il goûte à les observer un plaisir sans peine aussi vif que s’il lui en coûtait beaucoup. Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu’on ne sent que dans le plein calme des passions mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse et douce.»*, il ne fut pas un herboriste du dimanche, mais se livra très sérieusement à cette activité. Les découvrant avec des *«ravisements»* et des *«extases»*, surtout si elles étaient rares, les observant, les cueillant, les plaçant dans des herbiers, les dessinant et les peignant, il vit, dans les plantes, des sortes d’êtres idéaux qui se laissent pénétrer jusque dans leur intimité, par opposition aux êtres humains qui lui paraissaient opaques, dangereux ; d’ailleurs, les plantes étaient pour lui des substituts à l’hostilité des êtres humains, et il tint à leur donner une individualité attachante, affective, en lieu et place des personnes vivantes dont il prétendait qu’on lui interdisait d’aimer.

Il développa une théorie assez élaborée de la pratique du botaniste. On la trouve essentiellement dans les dix *“Lettres sur la botanique”*, les *“Fragments pour un dictionnaire des termes d’usage en botanique”*, son *“Dictionnaire des termes en usage en botanique”* qui, selon les spécialistes, est un travail scientifique extrêmement sérieux.

Il statua que, pour qu’une description scientifique de la nature soit possible, il faut que le botaniste aime la nature pour elle-même et non en fonction de son intérêt propre. La botanique inviterait d’ailleurs à l’oubli de soi et à l’observation des analogies qui font le grand système de la nature, qui sont les plus diversifiées et les plus riches dans le monde végétal.

Son intérêt se portant essentiellement sur la fleur, dont il fit en quelque sorte sa spécialité, se détournant, par exemple, des champignons ou des plantes grimpantes, et plus encore des *«mauvaises herbes»*, il pensait qu’il y a une symétrie entre le désintéressement du botaniste et la gratuité de la fleur. Celle-ci a, en effet, tous les caractères d’une *«faveur»* de la nature, un don qui n’exige en retour aucun contre-don, mais seulement une exploration attentive et passionnée. Parce qu’elle donne incompréhensiblement au promeneur sa beauté, la fleur est incompréhensible comme la beauté même, aussi incompréhensible qu’est pour saint Augustin l’écoulement du temps : *«Qui est-ce qui croit avoir besoin qu’on lui apprenne ce que c’est qu’une fleur? Quand on ne me demande pas ce que c’est que le temps, disait saint Augustin, je le sais fort bien ; je ne le sais plus quand on me le demande. On en pourrait dire autant de la fleur et peut-être de la beauté même, qui, comme elle, est la rapide proie du temps. En effet, tous les botanistes qui ont voulu donner jusqu’ici des définitions de la fleur ont échoué dans cette entreprise.»* (*“Dictionnaire”*, IV, 1221). La fleur est d’autant plus un don incompréhensible qu’elle ne semble s’orner que pour le regard qui saura la reconnaître : les racines sont semblables et sans beauté, tandis que les tiges, les feuilles et les fleurs sont ornées comme si elles n’avaient d’autre fonction que d’embellir la nature : *«La nature n’a pas fait la dépense inutile d’orner et varier l’aspect des plantes par ce qui est caché comme par ce qui paraît.»* (*“Fragments”*, IV, 1256).

D’autre part, le miracle de la fleur tient aussi au fait que, selon lui, elle est une finalité sans fin. Immobile, elle jouit de sa propre beauté, et semble ne prendre soin que d’elle-même. C’est ainsi que la joie de l’herboriste est d’ordre esthétique : *«Je veux que mes yeux en jouissent [«les fragiles beautés que j’admire»], qu’ils les observent, qu’ils les épuisent, qu’ils s’en rassasient s’il est possible : ces figures, ces couleurs, cette symétrie n’ont pas été mises là pour rien.»* (*“Fragments”*, IV, 1252).

S'intéressant à la fructification, à la reproduction, il constata que «*la fleur n'est donc que le foyer et l'instrument de la fécondation.*» ("Dictionnaire", article "Fleur", IV, 1223) ; que «*la constitution commune au plus grand nombre des fleurs est d'être hermaphrodites ; et cette constitution paraît en effet la plus convenable au règne végétal, où les individus dépourvus de tout mouvement progressif et spontané ne peuvent s'aller chercher l'un l'autre quand les sexes sont séparés. Dans les arbres et les plantes où ils le sont, la nature, qui sait varier ses moyens, a pourvu à cet obstacle ; mais il n'en est pas moins vrai généralement que des êtres immobiles doivent, pour perpétuer leur espèce, avoir en eux-mêmes tous les instruments propres à cette fin.*» ("Dictionnaire", IV, 1229). La plante se suffit donc à elle-même, et se reproduit sans le concours d'un étranger, puisqu'elle s'autoféconde pour suppléer par un être nouveau à sa propre décrépitude, pour multiplier indéfiniment l'énigme de sa beauté.

L'anthropologie

À une époque où, dans un élan d'optimisme et de conquête, «les philosophes des Lumières» se disaient convaincus que «le progrès des sciences et des arts» engendrerait fatalement celui des mœurs et de la civilisation, et célébraient l'avancement des savoirs que "*l'Encyclopédie*" s'employait à diffuser, l'air du temps étant au triomphe de la raison et à l'émancipation par l'industrie, Rousseau prit d'emblée le contre-pied de ce grand enthousiasme, troubla cet unanimité, osa mettre en doute ces idées, en prenant, pour répondre à la question posée par l'académie de Dijon en 1749, cette option paradoxale : «Le progrès des sciences et des arts» n'a pas contribué à «épurer les mœurs» mais les a corrompues, car, dans «*l'état de nature*», «*l'homme de la nature*» était bon, mais a été corrompu ensuite par la société (les institutions sociales).

Après son "*Discours sur les sciences et les arts*", où il avait prouvé que ceux-ci avaient perdu l'Égypte, la Grèce, Rome, Constantinople, la Chine, tandis que les peuples ignorants et primitifs (Germaines, vieux Romains, Suisses, sauvages de l'Amérique) avaient joui de la vertu et du bonheur, il défendit cet axiome dans son "*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*", où, à partir d'un tableau de l'âge d'or que l'humanité aurait connu, il montra que c'est l'inégalité qui aurait achevé de dénaturer l'être humain, car ce serait par elle que le mal se serait introduit dans le monde. Enfin, l'axiome devint la base du système qui avait été ainsi lancé, puisque Rousseau en développa ensuite, diversement, les conséquences.

Or il faut remarquer d'abord qu'il n'a guère défini l'idée de nature ; puis que «*l'état de nature*», cet état primitif de l'être humain, où il aurait connu l'innocence et la bonté, n'est qu'une vue de l'esprit présentée pour nous faire regretter un passé qui n'est plus et qui ne reviendra jamais, car l'Histoire ne rétrograde pas.

En effet, manifestant la violence conquérante de sa pensée orgueilleuse et hardie ainsi que l'improvisation audacieuse de l'autodidacte peu soucieux de continuer à se cultiver, rédacteur pressé de répondre à la nouvelle question de l'Académie de Dijon, Rousseau décida de «*commencer par écarter tous les faits car ils ne touchent point à la question*», laissa de côté les «*témoignages incertains de l'Histoire*», «*tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits*», opposa «*le sens intérieur*», le sien, aux «*feux follets de la science*», ne tint pas compte des nombreux documents rapportant les découvertes faites par des voyageurs, des explorateurs, des marchands, des militaires ou des missionnaires, chez des peuples primitifs vivant dans plusieurs parties du monde exotiques, surtout en Amérique, et qui avaient déjà établi que ce n'est pas l'être humain qui a précédé la société, mais, au contraire, la société qui a précédé l'être humain. Il décida même de prendre une position contraire.

On s'étonne des étranges positions qu'il prit. Ainsi, alors que, en matière de botanique, il émettait l'idée d'une plante primordiale dont toutes les autres sont des formes dérivées, ici, il partait de l'hypothèse que la structure et l'aspect des corps des êtres humains ne se seraient pas modifiés au cours de millénaires. Surtout, reprenant le mythe du «bon sauvage» qui courait à l'époque, non seulement il vantait les charmes de la nature vierge, mais il imaginait l'être humain originel vivant dans «*l'état de nature*» en étant tout à fait solitaire et non membre d'une famille ; en étant capable de

satisfaire tous ses besoins puisqu'ils auraient été strictement délimités par la nature elle-même ; en n'ayant accédé au langage que très tard ; en étant parvenu à découvrir la métallurgie qui lui aurait permis de pratiquer l'agriculture !

Avec ces hypothèses contestables sinon complètement irrecevables, totalement farfelues, ces conjectures tout à fait hasardées, ces inepties, il conçut donc une anthropologie qu'on ne peut considérer que totalement imaginaire, très fantaisiste, vraiment illogique, tout à fait aberrante.

De plus, n'aboutit-il pas à une aporie puisque, d'une part, il établissait que «*l'état de nature*» est perdu pour jamais et que les dégradations dues au progrès sont irréversibles, tandis que, d'autre part, il déclarait qu'il est possible, au moins en théorie, de créer un état ultérieur qui rétablirait les conditions de «*l'état de nature*» dans une société maîtrisée ; que chacun de nous peut retrouver en lui-même et recréer dans sa vie l'«*homme à l'état de nature*»?

Et, comme c'est le tableau qu'il fit de cette fiction qui servit de base à son système de pensée, du fait de cette imposture intellectuelle, il vacille dangereusement !

S'il se voulut ethnologue, ce ne fut que pour la description des «*Montagnons*», habitants des montagnes du haut Jura neuchâtelois qu'il avait vus au cours de l'hiver 1730-1731, qu'il décrivit, dans «*La lettre à d'Alembert sur les spectacles*», comme des gens qui vivaient heureux, conformément à la nature, menant une existence laborieuse et simple, ayant des mœurs saines, n'étant pas encore corrompus par la civilisation, comme ils lui apparurent, en 1762, quand il les retrouva, désormais victimes de l'évolution économique qu'avait connue la Suisse.

La pédagogie

Rousseau écrivit «*Émile*», un roman pédagogique qui est, en fait, un traité d'éducation, où il exposa les étapes, de la naissance au mariage, de celle d'un garçon qui porte ce nom. Tout en préservant chez lui ses qualités naturelles et le développement spontané de sa personnalité ; en formant son corps, son intelligence et sa sensibilité par la découverte du monde naturel, puis de la culture (Rousseau manifestant cependant son exécution pour le théâtre et pour La Fontaine !) et de la société ; en lui indiquant, à travers l'exposé de «*La profession de foi du vicaire savoyard*», la morale et la religion à suivre, son précepteur s'emploie à le préparer à sa vie de citoyen, et à sa vie d'époux.

Si cette éducation est, au fond, élitiste puisqu'elle est donnée par un précepteur à un seul élève dont les parents sont riches et lui permettent de disposer d'un vaste domaine, l'ouvrage fourmille de remarques sensées, d'idées excellentes et fécondes, de recettes intéressantes, comme celle de donner des «*leçons de choses*», de pratiquer ce qu'on appelle aujourd'hui «*les méthodes actives*», d'instruire l'enfant par son propre travail.

Mais on ne peut suivre Rousseau jusqu'au bout, car il fit des propositions hasardeuses, sinon farfelues, osa des paradoxes, se montra ennemi, en fait, de la chose intellectuelle car, entre l'ignorance et l'erreur, il préféra de beaucoup la première, cette «*heureuse ignorance*» où la sagesse éternelle nous aurait placés, ce qu'il avait déjà exprimé en 1750 dans son «*Discours sur les sciences et les arts*» tandis que, dans «*Émile*», il fit cette recommandation surprenante au futur précepteur : «*Souviens-toi sans cesse que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur seule est funeste, et qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne sait pas, mais par ce qu'on croit savoir*». Or il se retrancha finalement dans la prudence puisque, dans sa «*Préface*», il qualifia son ouvrage de «*rêveries d'un visionnaire sur l'éducation*», et que, à la fin de sa vie, il avoua que son programme était inapplicable, recommanda qu'on ne lût plus «*Émile*».

Surtout, on ne peut accepter la misogynie manifestée à travers l'éducation prévue pour Sophie, la compagne qu'il donna à Émile. En effet, pour qu'elle devienne sa compagne idéale, à lui assujettie toute sa vie pour veiller à son bonheur, il suivit ce principe : «*Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès l'enfance*». Sophie peut donc apprendre à lire (mais pas trop !), à chiffrer, à coudre, à broder, à dessiner, à peindre, à chanter et à

jouer du clavecin. C'est une éducation de gêne et de contrainte, car il conviendrait de réprimer la tendance naturelle de la femme qui la conduit à l'oisiveté et à l'indocilité ; qui l'amène, pour se défendre de ses nombreuses sujétions, à utiliser la ruse également inhérente à son instinct. Elle devrait discréditer Rousseau non seulement aux yeux des femmes mais aussi des hommes qui sont féministes !

La politique

Au XVIII^e siècle, les «philosophes des Lumières» luttèrent contre l'ordre féodal et l'absolutisme, promouvaient la libération des mœurs, le progrès économique et social, et œuvraient pour l'instauration de ce qui allait être la société bourgeoise du XIX^e siècle. Rousseau participa de leur esprit par sa protestation contre les diverses manifestations de l'injustice, par son rejet des régimes autocratiques. Mais, par ailleurs, il se distingua d'eux fortement.

En effet, il avait, dans son *"Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes"*, exigé d'examiner «*les faits par le droit*», et allait donc, de ce fait, avoir pour ambition, non de décrire le droit tel qu'il était, mais de rechercher ce qu'il devrait être.

Pensant que doit être condamnée une société où certains exploitent leurs semblables, où chacun est déchiré entre l'être et le paraître, où toute invention qui fournit à l'être humain un moyen nouveau de se libérer devient source d'asservissement, ce qui interdit tout rapport véritable entre les individus, considérant que, plus l'être vit en société, plus il se soumet au pouvoir des autres, et renonce à sa liberté, il voulut la préservation de celle-ci, la réflexion sur elle constituant d'ailleurs l'unité de son œuvre car, quel que soit l'aspect examiné, il s'agit toujours pour lui de mettre au jour la liberté, de lutter contre ce qui en nie l'existence et en empêche la compréhension.

Aussi, au-delà de l'affirmation de la liberté originelle de «*l'homme à l'état de nature*», de la liberté du solitaire abîmé dans la rêverie, rejeta-t-il toute autorité reposant sur les privilèges de nature ou sur le droit du plus fort. Ainsi, attentif aux maux dont souffrait la société de son temps, il s'indigna, en particulier dans *"Émile"*, de la détresse du «*laboureur*» auquel «*le prince, un voisin puissant, un procès*» peuvent «*enlever son champ*». Examinant l'état de la société en fonction du postulat de la «*bonté naturelle de l'homme*», il voulut établir les conditions qui feraient qu'elle ne soit pas injuste et oppressive ; peindre le modèle idéal d'une collectivité différente ; trouver un type d'association qui assurerait à chaque individu sa liberté et sa sécurité, ces deux phares n'ayant cessé de guider sa quête, et d'illuminer sa doctrine, la Cité devant être organisée autour de ces deux pôles.

Procédant d'une façon plus systématique que Voltaire, par exemple, il dénonça l'injustice («*Mon cœur s'enflamme au spectacle ou au récit de toute action injuste. [...] Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, les subtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre, je parterais volontiers pour aller poignarder ces misérables, dussé-je cent fois y périr.*» [*"Les confessions"*, *"Livre premier"*]) en remontant à sa cause générale, qui est l'inégalité, dans la mesure où elle prive les êtres humains de leur liberté. Il avait aussi, au *"Livre neuvième"* des *"Confessions"*, confié : «*J'avais vu que tout tenait radicalement à la politique et que, de quelque façon qu'on s'y prit, aucun peuple ne serait jamais que ce que la nature de son gouvernement le ferait être ; ainsi cette grande question du meilleur gouvernement possible me paraissait se réduire à celle-ci : Quelle est la nature du gouvernement propre à former le peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin.*» Il était décidé à se soucier de la «*res publica*», la chose publique. Surtout, il avait traité de cet aspect essentiel de la vie des êtres humains spécialement dans *"Du contrat social"* où, se situant donc dans la lignée dite contractualiste des philosophes britanniques des XVII^e et XVIII^e siècles, il estimait que la seule autorité légitime naît d'un accord réciproque que tout individu doit pouvoir signer en tant que membre du corps social, convention qu'il appela le «*contrat social*», et il revendiqua la liberté politique fondée sur lui.

Voyant en chacun des individus le seul fondement de l'autorité publique, voulant un pacte d'association qui ne soit suivi d'aucun pacte de sujétion, il exposa son rêve, sinon son utopie, d'une cité d'êtres libres, d'une communauté de citoyens régie par une «*volonté générale*» unanime, à l'abri des discordes et des querelles de partis, en édictant ce principe : «*Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale ; et nous*

recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout.» (*"Du contrat social"*, I, 6). Cette notion de «*volonté générale*» était, pour lui, la pierre angulaire de la démocratie. Or, si elle est capitale, cette notion est souvent mal comprise : pour Rousseau, loin d'être un hyperorganisme, elle est intérieure à tout individu ; elle correspond à la conscience dont la voix se fait entendre en chacun, et elle tend toujours à l'utilité publique. D'où cette forte assertion : «*L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté*». Mais tout individu étant aussi citoyen, à tout droit correspond un devoir. Ce fut ainsi que, avec son '*Du contrat social*', Rousseau fut assurément le premier penseur de la liberté moderne, car «*ce qui fait vraiment prospérer l'espèce est moins la paix que la liberté*» (*"Du contrat social"*).

Or la liberté n'est rendue possible que par l'introduction d'un autre concept clé : celui de l'égalité, l'existence de ces deux impératifs devant être simultanée. Mais il ne se contenta pas de montrer le lien étroit entre eux, de prôner l'égalité comme un idéal : il l'affirma d'emblée comme réalité première, comme donnée originaire et indépassable. Si le monde est profondément inégal, ce n'est, selon lui, qu'une dénaturaison éphémère, une construction vicieuse vouée à disparaître. Il disait que c'est parce que la société tend naturellement vers l'inégalité qu'il faut que la loi agisse dans l'autre sens. De plus, il eut pour singularité majeure de lier radicalement égalité et universalité, rejetant ces «philosophes» qui déclament des vérités prétendument universelles en s'accommodant fort bien des injustices sociales, des autorités arbitraires, des conventions hypocrites. Pour lui, ils n'étaient que de pseudo-penseurs hâbleurs, imposteurs et comédiens, alors que, à ses yeux, seule importait, ici plus encore qu'ailleurs, l'authenticité du cœur.

Cependant, il faut constater la présence, dans cette conception politique, de failles inquiétantes. En effet :

-Rousseau prononça cette admonestation : «*Donnez l'homme tout entier à l'État*», donc à cet hyperorganisme censé faire notre bonheur citoyen à coups de sécurité et d'ordre moral.

-Étonnamment, si le peuple était pour lui «*le souverain*», lui seul étant non seulement la source de la souveraineté, qui devait demeurer, pour reprendre ses expressions percutantes, «*inaliénable*» et «*indivisible*», mais celui qui l'exerce, qui possède le pouvoir, qui organise la vie collective, il en était pourtant arrivé, au nom de «*la volonté générale*», à refuser la représentation politique, à promouvoir un idéal de démocratie directe, de collectivité égalitaire soudée par l'amour de la Cité, idéal dont il est aisé de démontrer qu'il se situait dans la Grèce antique (il était d'ailleurs un admirateur de Sparte, qu'il vanta en l'opposant à la démocratie Athènes), car il rêva l'humanité en fuyant celle qui existait pour mieux la convertir à ses propres vues, n'échappant donc pas à la fameuse opposition entre «les hommes tels qu'ils devraient être» et «les hommes tels qu'ils sont» !

-Alors que Beccaria avait, dans "*Des délits et des peines*" (1764), remis en cause, de manière globale, le système judiciaire, le droit de punir ; avait recommandé de proportionner la peine au délit ; avait dénoncé la cruauté de certaines peines comparées au crime commis, jugeant «barbare» la pratique de la torture et la peine de mort, il la justifia !

-Sa pensée politique ayant toujours été trop éloignée de la situation réelle, s'il voulut que soit atteint, dans la vie sociale, le bonheur, il refusa toutefois de le confondre avec l'amélioration de la situation économique qui, pourtant, s'impose comme une nécessité inéluctable dans une société où la compétition est généralisée. Aspirant au maintien de la tradition agricole et artisanale, il n'attacha aucune importance au développement économique qui était alors prôné par les physiocrates (membres d'un mouvement né en France vers 1750, dans lesquels on peut voir les premiers économistes français, qui pensaient que la création de la richesse ne pouvait provenir que de l'exploitation de la terre), par les Encyclopédistes, par «les philosophes des Lumières». Ce fut donc de façon irréaliste qu'il refusa la «*dépendance des hommes*» en ne tenant pas compte de la réalité économique de son temps où une industrialisation précapitaliste s'accompagnait de la prolétarisation progressive du petit peuple des villes et des campagnes (il avait pourtant pu la constater chez les Montagnons). Il est vrai que, plus tard, apparut tout de même dans son œuvre un certain souci du réel et du concret ; en effet, il affirma, dans la préface d'"*Émile*", qu'il faut adapter les principes généraux aux situations particulières, selon le contexte national ou social, et selon la même dialectique de la théorie et de la pratique ; puis, dans le "*Projet de Constitution pour la Corse*" et dans les

"*Considérations sur le gouvernement de Pologne*", il infléchit sa réflexion abstraite pour tenir compte des pesanteurs historiques locales, et respecter les «*physionomies nationales*» des peuples.

Ainsi Rousseau, qui pourrait, pour certains aspects de son œuvre, passer pour passéiste, traditionaliste, réactionnaire, fut aussi et surtout :

-le théoricien minutieux et le défenseur enthousiaste des principes démocratiques, l'un des principaux pères fondateurs de la démocratie moderne, dont il posa les bases, pensant que seul est légitime le pouvoir fondé sur la souveraineté populaire, affirmant qu'il n'y a de bonheur et de vertu que dans la démocratie.

-le penseur de la république, le promoteur de l'esprit républicain, fait de courage, de sens de l'honneur, de valeurs civiques au service de la liberté (selon la conception gréco-romaine qui rendait la servitude honteuse), que, «*citoyen de Genève*», de la république de Genève, il soutint avec une ardeur plébéienne, une vivacité de ton et parfois un parti pris d'insolence cinglante qui annonçaient les orages révolutionnaires ;, l'exemple étant, pour lui, la cité genevoise

-le premier penseur de l'État de droit moderne libérant le citoyen des communautés ataviques et des contenus hérités de la tradition, dans un processus qui favorise le développement des singularités et l'affirmation des individus, notions dont allaient s'inspirer la "*Déclaration des droits de l'Homme*" et les principes juridiques actuels.

Mais, comme il avait une sensibilité qui fut aussi la force motrice de son engagement, un tempérament le rendant rebelle à toute forme de contrainte et de dépendance, une fibre plébéienne frondeuse, révoltée par l'oppression et l'injustice subies par le peuple, comme il ressentit toutes les passions négatives que pouvait susciter la société moderne, la colère, la frustration, la jalousie qu'elle peut engendrer, comme il pressentit qu'une société commerciale reposant sur la compétition et le mimétisme fatiguerait et rongerait l'individu moderne de l'intérieur, il montra un radicalisme qui a pu lui donner toutes les apparences d'un séditieux. En effet, il affirma qu'«*un peu d'agitation donne du ressort aux âmes*» ("*Du contrat social*") ; il envisagea qu'«*un peuple*» puisse «*secouer le joug*», sans toutefois lancer d'appel à la révolte et surtout à l'insurrection armée. Il reste que la légitimité d'une révolution se déduisait, comme malgré lui, de la légitimité du droit. Il fut donc vu avec, il est vrai, «les philosophes des Lumières», comme un promoteur de la Révolution française, même si ni lui ni eux n'avaient jamais pensé, et encore moins souhaité, qu'un tel phénomène puisse avoir lieu.

La morale

Pour échapper à l'emprise des philosophes, qui, depuis toujours, proclament être à la recherche de la raison, se défient généralement de la sensibilité ; pour échapper plus spécialement à l'emprise des philosophes de ce XVIII^e siècle qui se voulait «le siècle des Lumières» où l'esprit et la raison devaient triompher, où les clartés de l'intelligence devaient régner sur l'univers, Rousseau voulut construire une philosophie avant tout morale qui allait, au contraire, en s'opposant, à la raison d'un Montesquieu, à l'ironie d'un Voltaire, à ceux qu'il qualifia d'«*ardents missionnaires d'athéisme et très impérieux dogmatiques*» ("*Troisième promenade*" des "*Rêveries du promeneur solitaire*"), accorder à l'émotion, au sentiment, une place prépondérante, les placer au centre de sa réflexion.

S'il se posait lui aussi la question : «Qui suis-je?», il ne répondait pas, comme Descartes : «Je suis une chose qui pense», mais : «Je suis mon cœur». Il affirmait que c'est par le moyen du cœur que la voix de la nature parle en nous. Proclamant : «*Je sens mon cœur*», pensant que le cœur est le lieu où nous parle, directement, la voix de la nature ; que «*l'homme de la nature*» ne se méprend jamais sur ce que lui dicte son cœur, il invitait chacun à «*rentrer au-dedans de soi*», à «*sentir son cœur*» où se fait entendre la parole nette des émotions spontanées, immédiates. Insistant sur l'inépuisable puissance des sentiments, il montra qu'ils habitent la rationalité, la traversent et la colorent. Il recommanda l'abandon de la froideur, le refus de l'impersonnel, la revendication de l'émotif.

Ce fut dans son "*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*" qu'il édicta son idée fondamentale : «*L'homme est un être naturellement bon, aimant la justice et l'ordre*». Plus tard, dans sa "*Lettre à l'archevêque de Beaumont*", il précisa : «*Le principe fondamental de toute*

morale, sur lequel j'ai raisonné dans tous mes écrits [...] est que l'homme est un être naturellement bon, aimant la justice et l'ordre ; qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain, et que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits.»

Or, se posant donc la question : «Qui est responsable du mal?», il situa cette responsabilité à un endroit où jamais on ne l'avait cherchée avant lui : il l'attribua à la vie en société, alors que les Grecs et les chrétiens voient dans la cité ou dans la communauté des fidèles le seul moyen d'améliorer les individus et de les rendre vertueux. À «*L'homme est naturellement bon*», il ajouta donc «*et c'est la société qui le déprave*» («*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*»), statuant encore : «*L'homme est naturellement bon, mais il est si fragile, si incomplet, si vulnérable, si peu ancré naturellement dans la bonté, si peu fini en tant qu'être bon, qu'il est facilement corrompible par la société.*» À Émile, il souhaita «*qu'il sache que l'homme est naturellement bon, [...] mais qu'il voie comment la société déprave et pervertit les hommes.*»

Pour lui, qui considérait que la vanité est l'écueil suprême d'un monde civilisé où la concurrence sépare les êtres, dans la vie en société, se manifeste l'amour-propre car, du fait même qu'ils vivent ensemble, les êtres humains, naturellement bons à la naissance, ne pourraient le rester que pendant quelques années, le temps qu'il faut pour qu'ils cherchent à se comparer à leurs congénères ; qu'ils commencent donc à s'imaginer que ceux-ci jouissent d'une meilleure part qu'eux ; qu'ils éprouvent de l'envie ; qu'ils convoitent ce qui représente le prestige (la richesse, le savoir, la beauté, le talent, etc.) pour se livrer à une compétition avec eux ; qu'ils aspirent à les surpasser. Ainsi, la société, loin d'améliorer les êtres humains, les altère, les aliène dans des rapports de forces, des désirs, des «*passions*» [«des sentiments»] qu'ils considèrent comme étant naturels alors qu'ils ne viennent pas d'eux ; que ce qu'ils croient être la réalisation de leur individualité propre (la reconnaissance sociale, l'ambition, le désir de s'enrichir...) leur est dicté par la société ; qu'ils sont soumis à des normes sociales qu'ils ont intériorisées, qui leur sont transmises par l'éducation, et qui les rendent malheureux. Ainsi, la société provoquerait elle-même la corruption qui la ronge, ne pouvant accepter la présence de personnes «bonnes» en son sein car, par effet de contraste, leur seule existence met en évidence de manière trop crue tout ce qu'elle porte de mauvais. Rousseau entendait donc libérer l'individu de la soumission aux désirs majoritaires, le défendre contre la société dont il fit très tôt la critique, qu'il condamna même, la tenant pour responsable du mal et de la dénaturation de l'être humain, lui reprochant de l'asservir et de le corrompre, pensant que, plus il vit en société, plus il se soumet au pouvoir des autres, et renonce à sa liberté, dénonçant l'irréparable opacité qui corrompt la relation sociale qui, pour lui, n'est que superficielle. Il voyait comme une dégradation continue le développement de la société et, en particulier, l'industrialisation naissante.

À l'amour-propre, qui est un rapport extrinsèque, né de la rencontre, dans la société, de l'individu avec d'autres humains ; qui est artificiellement produit par la civilisation, par la culture ; qui est un égoïsme capricieux faisant obstacle à la générosité naturelle ; qui est un sentiment mauvais, amoral, répréhensible, car le paraître se substitue désormais à l'être, car l'individu dénaturé est porté à tout sacrifier à l'image qu'autrui se fait de lui, et devient bientôt esclave du jugement des autres, est prêt à tout, à la haine, à la vengeance, Rousseau ne cessa d'opposer l'«amour de soi», alors que La Rochefoucauld, le grand spécialiste de la question, les avait confondus («L'amour-propre est l'amour de soi» [maxime n° 1 dans l'édition de 1664])

Dans son «*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*», il indiqua : «*Il ne faut pas confondre l'amour-propre et l'amour de soi-même, deux passions très différentes par leur nature et par leurs effets. L'amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation, et qui, dirigé dans l'homme par la raison et modifié par la pitié, produit l'humanité et la vertu. L'amour-propre n'est qu'un sentiment relatif, factice, et né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, et qui est la véritable source de l'honneur.*» Dans «*Émile*» encore, il fit l'apologie de l'«*amour de soi-même*» : «*La source de nos passions, l'origine et le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme et ne le quitte jamais tant qu'il vit est l'amour de soi ; passion primitive, innée, antérieure à toute autre et dont toutes les autres ne sont en un sens que des*

modifications. [...] L'amour de soi-même est toujours bon et toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé spécialement de sa propre conservation, le premier et le plus important de ses soins est et doit être d'y veiller sans cesse, et comment y veillerait-il ainsi s'il n'y prenait le plus grand intérêt? Il faut donc que nous nous aimions pour nous conserver, et par une suite immédiate du même sentiment nous aimons ce qui nous conserve. [...] L'amour de soi, qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits ; mais l'amour-propre, qui se compare, n'est jamais content et ne saurait l'être, parce que ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préfèrent à eux, ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces et affectueuses naissent de l'amour de soi, et comment les passions haineuses et irascibles naissent de l'amour-propre.» ('Livre quatrième'). Enfin, il reprit encore ces idées dans la "Huitième promenade" des "Rêveries du promeneur solitaire", célébrant même «l'estime de soi-même», qui est «le plus grand mobile des âmes fières.»

Apparaît donc pleinement légitime l'«*amour de soi*», qui répond au désir de l'être humain de satisfaire ses besoins naturels pour rester en vie ; qu'on peut assimiler à une sorte d'instinct de survie, ce qui en fait donc un affect primitif, un rapport intrinsèque, bon, naturel, universel (aucun être humain n'y échappe car, comme il en va de sa survie, il est contraint d'assurer le soin de sa personne) et innocent ; qui est la source d'un contentement que nul ne peut ôter ; qui est la conscience de la fidélité qu'on doit avoir à ce qu'on est véritablement. D'ailleurs, Rousseau ne se priva pas de déployer son «*amour de soi*» par son égocentrisme et son narcissisme ! Et, s'il se confessa, s'il fit de pénibles aveux de ses fautes, s'il lui arriva même d'en être contrit, il n'était pas question qu'il demande pardon, puisque étaient coupables la société de son temps, et, spécialement, les gens qui avaient rendu sa propre vie impossible !

D'autre part, alors qu'on croyait autour de lui, et qu'on allait dire encore longtemps après, que toutes les avancées vont ensemble ; que, en devenant plus savants, les êtres humains deviennent meilleurs ; que, en étant mieux équipés, ils seront plus libres, dès son "*Discours sur les sciences et les arts*", il sépara progrès des sciences et progrès moral.

Penseur marginal et contestataire, il se présenta, dans une société qu'il jugeait corrompue, comme un homme moral ayant le culte de la vertu (qui est, d'ailleurs, plus un centre d'exaltation qu'un concept clair : c'est tantôt l'ascétisme à la romaine du «*citoyen de Genève*», tantôt l'innocente anarchie dans une obéissance sans contrainte aux instincts ; dans sa lettre à Franquières de 1769, on lit : «*Ce mot de vertu signifie force. Il n'y a point de vertu sans combat, il n'y en a point sans victoire. La vertu ne consiste pas seulement à être juste, mais à l'être en triomphant de ses passions, en régnant sur son propre cœur*»). Avec sa parole ardente et vindicative, son habile rhétorique, il traqua le mal partout où il se cachait, étant, à la façon des prédicateurs chrétiens, un directeur des consciences soucieux de conquérir celles tentées par la corruption des apparences et des plaisirs. Il voulut, contre la civilisation, contre la duplicité et la mondanité des mœurs policées, protéger la pureté, la simplicité et la rusticité du sauvage, de l'enfant, du paysan, du «*fier montagnard*». Il entendait former des citoyens qui soient, à son exemple, vertueux et austères. Il proposa à ses lecteurs un apprentissage moral organisé, comme le sien, en deux temps : d'une part, le retour sur soi, l'autoanalyse, l'introspection critique («*J'entrepris de soumettre mon intérieur à un examen sévère*» ["*Troisième promenade*" des "*Rêveries du promeneur solitaire*"]), d'autre part, la découverte silencieuse de ce que l'on est vraiment, de son «*moi*» authentique, car, à travers l'ensemble de son œuvre, il fixa les grands traits d'un individu authentique. Il vit, dans le complot auquel il se heurta (ou qu'il imagina fantasmatiquement), l'incarnation du pouvoir pervers qu'a la société de détourner la parole.

Cependant, si, au nom de la nature, il réfuta même la culture, il lui fut toujours impossible de retrouver la nature, et d'accepter la culture ; et, au fur et à mesure qu'il avançait dans son existence, l'antagonisme de ces termes devint de plus en plus difficile à tenir.

La religion

Rousseau, élevé à Genève dans le calvinisme, se laissa, à l'âge de dix-sept ans, convertir au catholicisme. Mais, à l'âge de quarante-deux ans, il l'abjura et revint au protestantisme parce qu'il voulut renouer avec les autorités genevoises. Enfin, à l'âge de cinquante-six ans, du fait d'un zeste d'anticléricalisme, ce fut uniquement civilement qu'il épousa Thérèse Levasseur, ce qui, d'ailleurs, rendait le mariage invalide.

Plus précisément, il indiqua sa position en matière de religion dans des écrits qu'on peut qualifier de «théoriques» ou de «dogmatiques» :

-La *“Lettre à Voltaire sur la Providence”* où il considérait que la bonté de Dieu se concilie avec l'existence du mal car ainsi il respecte la liberté de l'être humain, condition essentielle de sa vertu !

-De nombreuses lettres de *“La nouvelle Héloïse”*, où s'affrontent des thèses incompatibles, Julie étant une calviniste mais qui sert «un Dieu clément, un père», Saint-Preux étant déiste, et M. de Wolmar étant matérialiste et athée.

-Le chapitre *“De la religion civile”* qui, ajouté au dernier moment à la fin de *“Du contrat social”*, définit une «*religion du citoyen*» qui assurerait le caractère «sacré» de l'ordre social, reconnaîtrait l'existence de la divinité, admettrait la nécessité d'un châtiment et d'une récompense, affirmerait la sainteté du «*contrat social*», tous éléments qui seraient fixés par la souveraineté législative, «*non comme des dogmes religieux, mais comme des sentiments de sociabilité*» sans lesquels il serait impossible d'être un bon citoyen.

-Surtout le *“Livre IV”* d'*“Émile”*, où le précepteur, qui n'avait pas auparavant parlé de Dieu à ce garçon, lui fait connaître, alors qu'il est adolescent, *“La profession de foi du vicaire savoyard”*, texte qui fut ajouté in extremis à l'ouvrage, mais qui est le plus important, le plus centré sur le sujet, celui où la religion de Rousseau fut vraiment unifiée. Il y prononça l'éloge d'une «*religion naturelle*», qui serait la recherche d'un lien direct, établi par chacun, avec un Dieu dont l'existence est prouvée parce que la nature et l'univers sont ordonnés ; parce que la beauté de la nature, qui est son œuvre, est la preuve d'une «*harmonie supérieure*» ; d'où ces recommandations : servir Dieu dans la simplicité de son cœur, négliger les dogmes (il répéta : «*Le culte essentiel est celui du cœur*»), s'anéantir devant la «*majesté de l'Être suprême*» ; vis-à-vis des autres humains, pratiquer la tolérance, la charité ; vis-à-vis de soi-même, écouter la voix de sa conscience, et pratiquer la vertu.

Il faut encore tenir compte de la correspondance privée de Rousseau, notamment de ses lettres à Paul Moultoù (à celui-ci, un pasteur qui semblait désireux de renoncer à sa foi, dans sa lettre du 14 février 1769, il se dit croyant, et l'exhorta à ne pas «*suivre la mode*») et de sa lettre à Franquières de 1769 (où il dit n'être ni un protestant orthodoxe, ni un catholique romain, sans être matérialiste).

Auparavant, Rousseau avait affirmé que, à sa naissance, «*l'homme est bon*». Or il faut se rendre compte qu'ainsi il affrontait le christianisme. En effet, il refusait la doctrine du péché originel, selon laquelle les êtres humains sont, d'emblée, coupables et même condamnés du fait de la désobéissance d'Adam et Ève qui, selon la *“Genèse”*, mangèrent le fruit défendu de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, qui place l'existence sous le signe de la souffrance, cette douleur étant méritée par les mauvais penchants «naturels» de l'humanité. Il se rebelle encore plus contre l'idée de la prédestination que défendaient les jansénistes. Lui, qui se sentait bon, ne pouvait concevoir d'être affecté par la tare secrète du péché originel. Cette doctrine lui paraissait un moyen bien commode qu'on avait trouvé pour incriminer sans cesse les êtres humains. Aussi l'a-t-il souvent, résolument et longuement, combattue, parlant avec ironie de ce péché «*pour lequel nous sommes punis très justement des fautes que nous n'avons pas commises*» (*“Mémoire à M. de Mably”*), considérant que cet anathème dur et inhumain «*obscurcit beaucoup la justice et la bonté de l'Être suprême*». Pour lui, «*l'homme de la nature*», n'a pas à adorer Dieu car il vit en harmonie avec le monde, son existence étant en elle-même action de grâce ; et il obéit à sa conscience, instinct divin, juge du bien et du mal.

Pourtant, il ne fut pas amateur de controverses théologiques. Mais, se voulant l'homme profond dans une société superficielle, qui n'avait pour le sérieux qu'un goût passager, il recherchait le sublime, avait le sentiment du néant et de l'éternité. Ressentant surtout un profond besoin de croire, il pensait

que le «*sentiment intérieur*» [quel autre?] nous assure de l'existence de Dieu, auquel on doit se contenter de vouer le «*culte du cœur*», en ayant la «*religion du cœur*», qui n'exige rien d'autre que la sincérité et la spontanéité. Assurant aimer Jésus et la «*morale sublime de l'Évangile*», mais se refusant à confondre Dieu avec les dogmes des Églises, avec la religion institutionnelle, préférant sa piété vécue, il voyait dans la nécessité des médiations (les théologiens, les prêtres) et des cultes une autre marque de la dépravation à laquelle conduit la vie en société.

Regrettant que l'être humain social soit désaccordé d'avec la nature, qu'il ait ainsi perdu le contact immédiat avec le divin, il lui conseillait d'apprendre à prier non pas en récitant des formules, mais en contemplant la nature, qui nous parle directement du Créateur.

Cependant, entendant garder la foi des paysans et des petites gens, ne trouvant pas souhaitable la disparition des préjugés si elle devait entraîner le malheur du plus grand nombre, il concéda que le rituel et les dogmes aient pu devenir nécessaires en tant qu'instruments de la foi et maintien du corps politique, tout en s'opposant au fait qu'ils prennent le pas sur la foi, en les réduisant à quelques principes très simples, en voulant que, de moyens qu'ils sont, ils ne soient pas érigés en buts.

Toutefois, il s'opposa à l'intolérance des religions, qui s'arrogent l'exclusivité de la vérité, alors qu'elles ne sont que des inventions humaines. Il se méfia surtout beaucoup de la religion chrétienne telle qu'elle était présentée par les prêtres des différentes Églises, rejeta le christianisme institutionnalisé en tant qu'ennemi de la république, fit la promotion d'un christianisme singulier, débarrassé de toute théologie, pensant qu'un peuple de vrais chrétiens formerait la société la plus parfaite qu'on puisse imaginer, tout en ajoutant que ce ne serait plus une société d'êtres humains !

De ce fait, il se heurta de front non seulement aux clergés des religions établies (le catholicisme et le protestantisme) mais aussi aux «*philosophes des Lumières*» qui étaient déistes ou athées, les uns, comme Voltaire, et les autres, comme d'Holbach, le considérant d'ailleurs comme un renégat qui se serait désolidarisé de leur lutte contre la religion. Pour sa part, il put leur reprocher leur manichéisme militant, et leur retourner le reproche qu'ils adressaient à leurs adversaires religieux : intolérance et fanatisme. L'athéisme est, selon lui, une invention des nantis, un luxe intellectuel ; il pensait qu'il faut être satisfait de l'ordre social pour ne plus avoir besoin de Dieu, et pour risquer cette aventure philosophique sans se soucier de ses conséquences. Il ressentait le refus de l'existence de Dieu comme le cynisme d'une société de l'exploitation et du profit.

S'il dénonça les illusions, l'optimisme des «*philosophes des Lumières*», il peut paraître pessimiste. Mais il partagea avec eux la foi en un être humain auquel le cœur et la raison sont donnés pour faire son bonheur. Et, assoiffé d'espérance, il nous dicta de ne pas succomber au sentiment de la fatalité.

La religion de Rousseau peut être définie comme une religion de l'ordre, qui se réduit alors à ces deux propositions essentielles : l'ordre visible dans la nature atteste l'existence d'un Dieu créateur ; le désordre qui bouleverse ou frelate tout ce qui est imputable à l'être humain, à l'Histoire et à la société postule l'existence d'un Dieu réparateur.

L'autobiographe

Dans toutes les œuvres de Rousseau, autoportrait, explication et justification allèrent toujours de pair, car, même lorsqu'il faisait le tableau de «*l'homme de nature*», il laissait entendre qu'il parlait bien de lui-même. Dans toutes ses œuvres, mettant d'abord en valeur sa propre individualité et sa capacité à être la source de son propre bonheur, osant la première tentative connue d'expliquer une époque à travers un individu, lui-même, il montra un besoin tenace et profond de s'analyser et surtout de s'expliquer, qui suppose sa conviction précoce d'être incompris, de n'exister dans le regard des autres que comme une silhouette déformée, d'affirmer que la vérité était en lui, le mensonge au dehors.

Cette attitude s'imposa évidemment dans ses œuvres autobiographiques, qui sont surtout «*Les confessions*» mais aussi «*Quatre lettres à M. le président de Malesherbes contenant le vrai tableau de mon caractère et les vrais motifs de ma conduite*», «*Rousseau, juge de Jean-Jacques*» et «*Les*

réveries du promeneur solitaire”. En fait, il s’épancha surtout dans la correspondance, qui permet un lent et long échange où le silence est vaincu avec d’autant plus de facilité que les partenaires le franchissent dans une liberté qui, de l’un à l’autre, se renvoie sa propre image et se fait miroir d’elle-même. Dans tous les cas, il déploya son hypertrophie du «moi», affirmant s’être *«peint lui-même au vrai»*, se disant *«tourmenté de s’aimer, tourmenté de se voir»*, faisant tomber sur sa personne la lumière grandiose du supplice, transfigurant, surtout dans *“Les confessions”*, sa biographie en un mythe.

Il s’y dit l’unique détenteur d’une vérité qu’il entreprenait précisément de divulguer. Il pensait que ce n’était pas d’un questionnement que surgirait la vérité, mais d’une révélation, parce qu’il s’appuyait sur cette certitude : *«Je sens mon cœur»* ; parce que lui seul connaissait son absolue différence avec les autres, et la revendiquait, s’en glorifiait : *«Je ne suis fait comme aucun de ceux que j’ai vus ; j’ose croire n’être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaudrais pas mieux, au moins, je suis autre.»* (*“Livre premier”* des *“Confessions”*) - *«Cet homme ne ressemble à nul autre que je connaisse ; il demande une analyse à part et faite uniquement pour lui»* (*“Rousseau, juge de Jean-Jacques”*) et uniquement faite par lui. S’il proclama en tête des *“Confessions”* : *«Voici le seul portrait d’homme, peint exactement d’après nature et dans toute sa vérité, qui existe et qui probablement existera jamais»* ; s’il répéta à la dernière page, tout en se faisant menaçant : *«J’ai dit la vérité. Si quelqu’un sait des choses contraires à ce que je viens d’exposer, fussent-elles mille fois prouvées, il sait des mensonges et des impostures.»*, il assurait pourtant repousser l’apologie, qui serait déshonorante et d’ailleurs inutile, et lui préférer la prétention à cette entreprise plus difficile que serait un regard objectif : *«Il fallait nécessairement que je disse de quel œil, si j’étais un autre, je verrais un homme tel que je suis.»* (*“Du sujet et de la forme de cet écrit”*, préface de *“Rousseau, juge de Jean-Jacques”*).

En réalité, la connaissance que Rousseau avait de lui-même ne procédait pas de l’analyse, de l’enquête, mais de l’intuition, fondement, à ses yeux, d’une connaissance indiscutable. Son discours n’est pas investigation, mais déclaration. Même s’il donnait du sens rétrospectivement à ce qu’il avait vécu, il pouvait prétendre, avec une complaisante transparence volontaire, qu’il parlait selon son être profond, qu’il se livrait à une minutieuse révélation de ses sentiments intimes, de ses étonnantes conduites, sans qu’il y ait de repli dans le for intérieur, mais l’expression directe de la sensibilité, avec une vérité totale : *«En détaillant avec simplicité tout ce qui m’est arrivé, tout ce que j’ai fait, tout ce que j’ai pensé, tout ce que j’ai senti, je ne puis induire en erreur à moins que je ne le veuille ; encore, même en le voulant, n’y parviendrai-je pas aisément de cette façon.»* (*“Livre quatrième”* des *“Confessions”*). Pensant que c’est dans l’opposition solitaire au monde que l’intégrité se mesure, il voulut être, aux yeux des autres, un mystère dont il avait la clé.

Comme il aspirait à une sincérité de tous les instants, il inventa une écriture où le sujet qui parle est présent entièrement, sans réserve ni réticence, en chacune des formes de ce qu’il dit ; une expression continue, indéfiniment fidèle au cours du temps, et qui le suit comme un fil. Pour maintenir cette sincérité, il lui fallut obtenir une variation perpétuelle dans le style, chaque événement et l’émotion qui l’accompagne devant être restitués dans leur fraîcheur, et donnés à l’instant pour ce qu’ils avaient été : *«Je dirai chaque chose comme je la sens, comme je la vois, sans recherche, sans gêne, sans m’embarrasser de la bigarrure.»* (*“Fragments autobiographiques”*). Car cette diversité n’est que par une face celle des choses : elle est, en sa perpétuelle et constante origine, celle de l’âme qui les éprouve, s’en réjouit ou en souffre ; elle livre, sans recul, sans interprétation, non pas ce qui advient, mais celui à qui l’événement advient : *«J’écris moins l’histoire de ces événements que celle de l’état de mon âme, à mesure qu’ils sont arrivés.»* (*“Préambule du manuscrit de Neuchâtel”*).

Livrant ainsi une grande diversité d’impressions, d’émotions, de *«passions»*, usant, pour ce faire, toute une palette de styles, il chargea le lecteur d’en faire une merveilleuse unité : *«À lui d’assembler ces éléments et de déterminer l’être qu’ils composent ; le résultat doit être son ouvrage ; et s’il se trompe, alors toute l’erreur sera son fait.»* (*“Livre quatrième”* des *“Confessions”*). Lui étant vrai, ce sera au lecteur d’être juste. D’ailleurs, en écrivant, à la fin de sa vie, ses œuvres autobiographiques, il prétendit ne plus vouloir s’adresser aux lecteurs traditionnels, mais à un autre public qui se sentirait lié à lui, de personne à personne, dans les larmes et l’émotion partagée ; il voulut récuser l’institution littéraire pour confondre son existence avec la littérature.

Mieux que Montaigne, Rousseau lança la tradition française de l'introspection en rage d'exhibitionnisme, inaugura l'expansion moderne de l'individualisme, du romantique repliement sur soi, de l'égoïsme aujourd'hui généralisé et érigé en pensée, du narcissisme dont on ne peut que constater les ravages.

Le romancier

Rousseau, qui s'était fait le détracteur de la littérature, et avait condamné le genre du roman, le considérant comme un divertissement mondain immoral car, à ses yeux, il exalte de façon dangereuse les illusions du lecteur, ou plus exactement de la lectrice, le public romanesque étant principalement féminin, mérite pourtant la plus grande renommée pour cet aspect de sa création où il entra par hasard, et où, quelques essais sans importance ayant été abandonnés (la suite d'"*Émile*", "*Émile et Sophie ou Les solitaires*", un roman épistolaire, réduit à deux lettres d'Émile, à son vieux précepteur, où il lui confiait que, à Paris, Sophie lui avait été infidèle, et que, désespéré, il avait entrepris un voyage au loin plein d'aventures - "*Les amours de Claire et de Marcellin*" - "*Le petit Savoyard ou La vie de Claude Noyer*"), il n'écrivit véritablement qu'une seule œuvre, "*La nouvelle Héloïse*", mais qui occupe une place exceptionnelle dans la littérature française, étant le plus beau roman français du XVIIIe siècle, un des sommets du roman de mœurs et du roman psychologique.

Comme il écrivait un roman après avoir condamné le genre, il dut donc se justifier, et le fit dans l'œuvre elle-même, dans une lettre où il dissimula sa gêne en prenant le ton de l'ironie : «*Les romans sont peut-être la dernière instruction qu'il reste à donner à un peuple assez corrompu pour que tout autre lui soit inutile. Je voudrais que la composition de ces sortes de livres ne fût permise qu'à des gens honnêtes, mais sensibles, dont le cœur se peignît dans leurs écrits, à des auteurs qui ne fussent pas au-dessus des faiblesses de l'humanité, qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans le ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austère, et puis du sein du vice les y sussent conduire insensiblement.*» (II, lettre 21). Il en était donc venu à penser que le lecteur, aussi «*corrompu*» soit-il, conserve un fond inexploité de bonté que peuvent réveiller ces divertissements artificiels que sont les romans. Évoquant, dans ses "*Confessions*", deux lettres de "*La nouvelle Héloïse*", il affirma : «*Quiconque, en les lisant, ne sent pas amollir et fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fermer le livre : il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.*» Le moraliste qu'il était s'était donc rendu compte que, entre les romanciers satiriques qui ne peignaient que les ridicules, les romanciers libertins qui ne s'intéressaient qu'aux vices, et les romanciers édifiants qui célébraient une «*vertu chimérique*», pouvait exister une quatrième catégorie de romanciers, dans laquelle il se plaçait évidemment, dont il pensait même être le seul représentant, qui se donneraient la mission d'exprimer ce qui se passe vraiment dans les cœurs et entre les cœurs, qui feraient la promotion d'une dignité nouvelle, puisqu'il prétendait adapter sa pensée à la corruption des gens du monde, qui avaient perdu ces qualités.

Si "*La nouvelle Héloïse*" semble, à première vue, être un roman d'amour dans la tradition de l'amour courtois, un roman épistolaire selon la mode du temps, il ne ressemble à aucun autre.

En effet, si les ingrédients de base étaient classiques au XVIIIe siècle : un échange de lettres que le prétendu «*éditeur*» publie, des amitiés adolescentes, une passion entre deux jeunes gens séduisants et vertueux, elle, l'aristocrate Julie d'Étange, lui, Saint-Preux, son précepteur plébien, dans une société provinciale et puritaine où toute mésalliance est impossible, où s'impose donc le mariage de convenance, on voit cependant l'amante ardente devenir une épouse et une mère irréprochables, retrouver son équilibre dans le bonheur calme d'une vie familiale, comme dans l'administration d'un domaine, culminant, finalement, dans l'accord, voulu par son époux, M. de Wolmar, avec son amant, d'où une nouvelle flambée de la passion et une fin fatale !

Si Rousseau fit de son œuvre une longue élogie, c'est qu'il y magnifia son rêve d'une réelle communion entre lui, Sophie d'Houdetot, la femme désespérément aimée, et Saint-Lambert, l'amant de celle-ci et son ami. De plus, cette histoire d'un amour malheureux, située dans un cadre harmonieux qui «*ravit les sens, émeut le cœur et élève l'âme*», est le prétexte à des effusions

exaltées et à des analyses pénétrantes, car *“La nouvelle Héloïse”* est aussi un roman moral et un roman philosophique, qui illustre les charmes et les bienfaits de la vie rustique propice à l'épanouissement des qualités naturelles.

Cette transposition poétique des sentiments et des idées de Rousseau connut un succès prodigieux, et, en contribuant à développer le goût pour *«la coupe amère et douce de la sensibilité»* comme pour la vision subjective des paysages, prépara la voie au romantisme.

Conclusion

On peut établir que la démarche de Rousseau s'est organisée de la façon suivante : après avoir dénoncé la corruption de son siècle, il produisit trois grands livres qui forment un apogée, et sont fortement liés : il soumit à ses contemporains, dans *“La nouvelle Héloïse”*, une conception plus naturelle de la famille ; dans *“Du contrat social”*, une conception plus naturelle de la société ; et, comme la révolution politique est impossible sans une révolution pédagogique, il avait été logiquement entraîné à exposer les principes d'une éducation conforme à la nature dans *“Émile”*.

En plein siècle des Lumières, il éleva une véhémence protestation contre le progrès des sciences et l'accumulation des richesses, contre une société oppressive et des institutions arbitraires. Il stigmatisa la dénaturation croissante de l'être humain, et prévint ses contemporains que, faute de retourner à la simplicité naturelle, ils courraient inévitablement à leur ruine. Il proposa tour à tour de réformer l'éducation, les mœurs, les institutions politiques et sociales, le droit et même la religion.

Mais on peut penser aussi que, en fait, ayant tenté de se divertir (au sens pascalien du terme) de lui-même, il se jeta tête baissée dans toutes les utopies de la conjoncture, ses raisonnements, dans leur profusion, ne manquant pas de s'opposer les uns aux autres, comme en témoignent les nombreuses contradictions qui parsèment sa vie et son œuvre ; qu'il eut une position ambiguë dans et contre les Lumières, dans et contre la littérature, ne pouvait manquer de susciter malentendus et polémiques. Ne peut-on pas lui appliquer le jugement qu'il porta sur Rameau : *«un homme à système voit souvent ce qu'il a envie de voir»*?

Multipliant ses jugements sans nuances, ses accusations et reproches excessifs :

-Il vilipenda tout ce que Paris, donc l'Europe, comptait de belles intelligences.

-Il dénonça les arts, prononça contre le théâtre une diatribe enflammée mais affligeante d'étroitesse, tout en composant des pièces, des opéras et un roman, dont lui, le plébéien qui souffrait de sa condition, estimait qu'il ne pouvait plaire vraiment qu'aux aristocrates.

-Il écrivit des ouvrages que soutenait sa puissance intellectuelle qu'il cherchait pourtant à dénoncer : *«Réfléchir, comparer, chicaner, persister, combattre, n'est plus mon affaire ; je me laisse aller à l'impression du moment sans résistance et même sans scrupule [...] Tout le mal que j'ai fait en ma vie, je l'ai fait par réflexion ; et le peu de bien que j'ai pu faire, je l'ai fait par impulsion.»* (projet d'une lettre à Mirabeau, de mars 1767).

-Il attaqua la culture en déployant pourtant tous les prestiges du langage et de la musique, étant ainsi le premier de ces privilégiés, si nombreux à notre époque, qui, ayant profité de la culture, s'en servent pour prétendre en priver les autres !

Si nous devons bien admettre que, s'il fut un être aux comportements souvent ambivalents, il est en cela proche de nous, ayant déjà connu nos actuelles incertitudes, ne devons-nous pas aussi nous rendre compte qu'il les a causées? Aussi, reprenant la chanson de Gavroche dans *“Les misérables”*, entre *«C'est la faute à Voltaire»* et *«C'est la faute à Rousseau»*, nous choisissons décidément : *«C'est la faute à Rousseau»* !

Sa postérité

Les œuvres de Rousseau furent publiées par les trois amis, Pierre-Alexandre Du Peyrou, Paul-Claude Moutou et le marquis de Girardin, qu'il avait gardés finalement parce qu'il n'avait pas eu le temps de se brouiller avec eux, mais qui, cependant, dépositaires de ses manuscrits, en bons disciples, ne manquèrent pas de se disputer au sujet de cette édition !

Parmi les contemporains de Rousseau, la plupart furent fort surpris en découvrant que ce «*berger extravagant*» (termes dont il se qualifia lui-même dans "*Les confessions*" [*'Livre neuvième'*]) ne plaisantait pas en vantant, avec une excessive confiance, les charmes de la nature vierge ; en célébrant le mythe du «bon sauvage» qui ne connaîtrait pas de vie sociale ; en affirmant la corruption de l'être humain par la société. Comme tout précurseur, il a souffert d'incompréhension, de jalousie, d'hostilité ; par son audace et son originalité, son œuvre, qui lui avait valu bien des difficultés pendant toute sa vie, lui en valut encore après.

Mais, aux réactions passionnées de refus, s'opposèrent des témoignages tout aussi passionnés d'admiration de cet être à part, de ce génie bien singulier. Les lectures qu'on fit et qu'on fait encore de son œuvre sont si diverses qu'on réunirait un beau florilège avec les éloges, les panégyriques et les dithyrambes qui lui ont été décernés, et qu'on en réunirait un autre, aussi important, avec tout ce qui a été dit d'insultant, de méprisant, de felleux, de furieux sur lui. Cette antithèse explique bien qu'il soit aimé, vénéré par les uns, moqué sinon vilipendé, haï, par les autres. Ainsi, s'il déclencha la condamnation puritaine des autorités, il excita aussi la verve des libertins chez lesquels le philosophe austère et vaguement pleurnichard qui prônait la vertu suscita une réaction d'amusement et de moquerie, car ils n'appréciaient pas ses leçons.

Sa vie, dont ses adversaires, et d'abord Voltaire, se sont saisi pour amoindrir l'homme, et discréditer le penseur, fut au centre de polémiques, son abandon de ses enfants, son délire de persécution ayant été exploités comme autant de chefs d'accusation, et ayant souvent occulté l'œuvre. Inversement, ses ardents défenseurs voulurent à tout prix innocenter leur héros auquel, d'ailleurs, souvent ils s'identifiaient.

Les idées que cet adversaire de l'optimisme des Lumières (il se complut dans un climat obscurantiste, un romantisme brumeux ; tout au long de son œuvre, il se fit critique du progrès, de la raison, de la science, des intellectuels, des académies et des livres) avait exprimées dans les domaines multiples qu'il avait abordés eurent une influence décisive sur la manière de penser des gens, leur permettant de ne pas assimiler trop hâtivement cette philosophie bourgeoise. Comme il avait méprisé l'Histoire, condamné le cosmopolitisme, s'était surtout opposé à l'idée de progrès, ce fut par son action que le grand mythe des bienfaits du progrès commença à se fissurer. Il avait introduit la méfiance là où régnaient espérance et satisfaction. Comme ses grandes œuvres théoriques eurent un immense succès, sa vertu sensitive ayant charmé des contemporains moins soucieux d'idéal que d'agréables satisfactions morales à peu de frais, il était devenu un grand directeur de conscience, à qui on pouvait s'adresser quand on ne faisait partie ni du clan des «philosophes» ni du clan des dévots. "*Du contrat social*" devint le guide des réformateurs politiques et des révolutionnaires. "*Émile*" devint le bréviaire des éducateurs. Ses œuvres autobiographiques inspirèrent toute une littérature du souvenir et de l'épanchement : Mémoires, journaux intimes romans autobiographiques. Si, à son époque, il fut tenu en suspicion pour la séduction d'un style sans précédent, d'une musique jamais entendue, bouleversant des contemporains à la fois offusqués et éblouis, ce maître écrivain fut considéré par de nombreux collègues comme leur inspirateur. Il contribua puissamment à modifier les sensibilités en ce siècle où l'expression du «moi» s'affirmait. Son esthétique du sentiment n'a cessé d'avoir des effets jusqu'à de nos jours.

* * *

À la fin du XVIII^e siècle, Rousseau fut l'objet d'un culte rendu par un nombreux public de lecteurs fervents, qui firent même des lieux de pèlerinage des Charmettes, du petit monument érigé en sa mémoire, juste après sa mort en 1778, par Mme d'Épinay auprès de l'Hermitage de Montmorency, ou de sa tombe dans l'île des Peupliers à Ermenonville. Ils rêvèrent d'une France vertueuse et républicaine à l'image de l'idéal proposé en particulier dans "*Du contrat social*". Certains aristocrates goûtèrent chez lui une régression idyllique et le refus de l'Histoire. Les êtres froissés par les réalités se réfugièrent avec lui dans le monde des chimères.

Des adversaires continuèrent à se manifester. Ainsi, Marmontel, mort en 1799, avait eu le temps de le maltraiter : «Moi qui l'ai vu s'annoncer pour être l'apôtre et le martyr de la vérité, et s'en jouer sans cesse avec d'adroits sophismes ; se délivrer par la calomnie du fardeau de la reconnaissance ; prendre dans son humeur farouche et dans ses visions sinistres les plus fausses couleurs, je ne dois aucun ménagement à la réputation d'un homme qui n'en a ménagé aucune, et qui, dans ses Mémoires, a diffamé les gens qui l'ont le plus aimé.» ("*Mémoires*", posthume, 1804).

En 1779, Sylvain Maréchal composa un poème intitulé "*Le tombeau de Jean-Jacques Rousseau*".

En 1780 commença l'édition, par Moutou, de la "*Collection complète des œuvres de J.-J. Rousseau*".

En 1782 parurent "*Les liaisons dangereuses*", roman qui, aussi étonnant cela peut-il être, aurait été conçu par Laclos comme un hommage au «plus beau des ouvrages produits sous le titre de roman», "*La nouvelle Héloïse*".

Le disciple qu'était Bernardin de Saint-Pierre lui rendit un chaleureux hommage, diffusant le visage d'un Rousseau spiritualiste en lutte contre le fanatisme encyclopédiste. Sur bien des points, il prolongea son influence.

En 1787, dans ses "*Mémoires secrets*", à la date du 22 mai, Bachaumont décela «cette folie naïve d'un amour-propre ulcéré, développé plus parfaitement dans l'ouvrage de '*Rousseau, juge de Jean-Jacques*'.»

En 1788, Mme de Staël publia "*Lettres sur le caractère et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau*" où elle statua : «Jean-Jacques Rousseau n'a rien découvert, mais il a tout enflammé.»

* * *

Les idées de Rousseau furent, au XVIII^e siècle, accueillies particulièrement favorablement en Allemagne.

En effet, dès 1751, Lessing donna une recension de son premier "*Discours*".

C'est ainsi que le philosophe Kant (1724-1804) put déjà le lire. Mais il s'intéressa plus sérieusement à lui vers 1760, et la légende rapporte que ce sévère penseur prussien ne changea l'immuable parcours de sa promenade quotidienne à Königsberg, qu'il parcourait comme un métronome, qu'à deux occasions, la première, en 1762, pour se procurer "*Du contrat social*", tandis que la seconde n'allait avoir lieu qu'en 1789, quand il voulut acheter la gazette après l'annonce de la Révolution française. Dès leur apparition, il dévora avidement, "*La nouvelle Héloïse*" et "*Émile*" ; dans son austère maison, on ne voyait comme seule image que le portrait de Rousseau qu'il avait fait suspendre au-dessus de son bureau. Il avait été subjugué du premier coup, et se livra donc à une lecture sensible et profonde de ses livres dont il reconnut qu'ils provoquèrent dans ses idées une révolution qui se trahit bientôt dans son enseignement et dans ses écrits. Il confia : «La première impression qu'un lecteur qui ne lit point par vanité et pour perdre le temps emporte des écrits de J.-J. Rousseau, c'est que cet écrivain réunit, à une admirable pénétration de génie, une inspiration noble et une âme pleine de sensibilité, comme cela ne s'est jamais rencontré chez un autre écrivain, en aucun temps, en aucun pays. L'impression qui suit immédiatement celle-là, c'est celle de l'étonnement causé par les pensées extraordinaires et paradoxales qu'il développe. Je dois lire et relire Rousseau, jusqu'à ce que la beauté de l'expression ne me trouble plus : c'est alors seulement que je puis disposer de ma raison pour le juger.» Rousseau exerça une influence décisive sur l'élaboration de sa philosophie du droit, lui fit prendre conscience que «tout bien qui n'est pas greffé sur une disposition moralement bonne n'est que pure chimère et faux clinquant». Il le fit renoncer à croire que l'«honneur de l'humanité» résiderait seulement dans les progrès des connaissances et de l'intelligence. Il lui fit comprendre que le seul

«sujet d'étude qui donne à tous les autres leur valeur consiste [...] à faire ressortir les droits de l'humanité», la dignité du commun des mortels. Il le mit sur la voie qu'il n'allait plus jamais quitter : l'affirmation résolue de la liberté humaine, c'est-à-dire la conviction que sa sauvegarde est une affaire majeure, tant en l'individu que dans le train de l'existence politique des peuples, d'où sa défense de l'organisation républicaine de la vie publique, Il ne se lassa pas de souligner le service que Rousseau avait rendu à ses contemporains en les ramenant à l'étude impartiale, au respect, de la réalité. «Les moralistes du jour supposent beaucoup de maux, et veulent nous apprendre à les dominer. Ils prêtent à l'homme des tentations sans nombre de mal faire, et prescrivent des raisons pour en triompher. La méthode de Rousseau nous apprend à ne pas redouter les premiers comme des maux, à ne pas nous défier des seconds comme des tentations. C'est qu'il n'y a pas dans le cœur de l'homme une inclination immédiate pour les mauvaises actions, mais bien plutôt une pour les bonnes.» ("Fragments"). Aussi le qualifia-t-il de «Newton du monde moral» [il aurait pu dire plus justement «le Copernic», car Rousseau donna à l'être humain une place centrale dans notre conception du monde]. À son école, il apprit à se débarrasser des préventions que son éducation piétiste lui avait laissées contre les dispositions natives du cœur humain, contre les impulsions spontanées de la nature, pour concevoir une éducation dont la finalité est de faire accéder l'élève à la liberté, de lui faire acquérir l'autonomie, comme on le constate dans son "*Traité de pédagogie*". Il alla même un moment jusqu'à croire avec Rousseau que l'être humain est tout à fait bon sortant des mains de la nature, et que tous ses vices viennent de la société. «On dit dans la médecine que le médecin n'est que le serviteur de la nature : il en est de même du moraliste. Écartez les mauvaises influences du dehors : la nature saura bien trouver d'elle-même la voie la meilleure.» ("Fragments"). Paradoxalement, la lecture du misogynne Rousseau contribua à le guérir des préventions de son siècle contre l'éducation des femmes, car, grâce à lui, il apprit que la vertu de la femme est surtout fondée sur le sens de la beauté : «Les femmes évitent le mal, non parce qu'il est injuste, mais parce qu'il est laid ; et les actions vertueuses sont pour elles des actions moralement belles.» ("Fragments"). Le cinquième livre d'"*Émile*" fut assurément présent à sa pensée lorsqu'il traita, dans "*Considérations sur le sens du beau et du sublime*", de l'éducation qu'il convient de donner à la femme, par opposition à celle donnée à l'homme. C'est dans cette œuvre que l'action de Rousseau sur Kant s'accuse de la manière la plus sensible. Il y faut joindre les notes que le philosophe allemand avait écrites de sa main en marge d'un exemplaire des "*Considérations*", et qui furent publiées après sa mort sous le titre de "*Fragments posthumes*". La formule de Rousseau, «L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est la liberté» ("*Du contrat social*", I, 8), lui inspira, dans "*Critique de la raison pratique*" (1788), la notion d'autonomie du sujet, qui intériorise, dans la personne et pour sa vie morale, la liberté civile telle que Rousseau l'avait définie pour la vie sociale.

Fichte (1762-1814), dans "*Leçons sur la destination du savant*" (1794-1795), exposa les grands traits de la pensée de Rousseau qui l'avaient guidé dans sa compréhension de la Révolution française, mais y contesta sa critique du rôle des arts et des sciences dans la corruption des mœurs.

Hegel (1770-1831) qui possédait l'édition originale de "*Du contrat social*", avait fait de Rousseau l'idole de sa jeunesse, appela «romantique» son «impudence à énoncer» les tourmentes passionnelles de l'être dialoguant et rêvant avec un autre soi-même. Mais, dans ses "*Éléments de philosophie du droit*" (1821), il envisagea l'échange entre deux personnes en aboutissant à une conception de la volonté commune différente de celle de Rousseau car, alors que, chez le philosophe suisse, la volonté est obtenue malgré les différences entre les différentes volontés, pour l'Allemand, elle est atteinte grâce à elles.

Herder (1744-1803), élève de Kant, lui aussi lut avidement Rousseau. Mais il allait se montrer quelque peu critique : «Chez Rousseau, tout doit prendre la tournure d'un paradoxe [...] Rien chez lui n'est simple affirmation : tout est neuf, frappant, étonnant. Ce qui est beau en soi-même y est exagéré ; ce qui est vrai est trop généralisé et cesse d'être la vérité.»

Or Herder participa aussi, avec, entre autres membres, Goethe et Schiller, au mouvement appelé "Sturm und Drang" («tempête et passion» en français), un mouvement à la fois politique et littéraire allemand de la seconde moitié du XVIIIe siècle où se manifesta la révolte (nationale) du sentiment de l'intériorité contre la superficialité abstraite des Lumières, une revendication de liberté, un refus des conventions sociales et morales qui brident l'épanouissement de la personne, la volonté d'un art moral qui dépeint des personnages éloignés de toute expérience concrète, en s'opposant sur le plan esthétique à la tradition littéraire et artistique dominante, un refus du monde de l'érudition et de la culture pour plonger dans la vie immédiate. Ils accueillirent donc bien les œuvres de Rousseau (même s'il s'était, dans son "*Discours sur les sciences et les arts*", moqué de «*la rusticité tudesque*»), en particulier son idéal d'un «retour à la nature», puisque, se trouvant seuls dans la nature, leurs personnages pouvaient y laisser s'exprimer leurs sentiments plus librement, la nature étant aussi un modèle de création puisqu'ils proclamaient sa primauté sur la culture, comme celle de l'intuition et de la subjectivité sur la raison, celle de la spontanéité, de l'intensité et de l'originalité sur la rigueur classique. Les œuvres de Goethe, en particulier, révèlent de profondes affinités de pensée avec Rousseau qu'il opposa avantageusement à Voltaire : «Avec Voltaire, c'est le monde ancien qui finit. Avec Rousseau, c'est un monde nouveau qui commence». Il fut, par son exemple, incité à écrire son fameux roman sentimental "*Les souffrances du jeune Werther*". Son adoration exaltée de la nature allait le conduire à en faire une étude sérieuse, à établir des collections d'échantillons, à disséquer des noix de cocotier, à analyser des mollusques, à faire pousser des plantes dans son jardin, à effectuer des expériences magnétiques et électriques. Mais son enthousiasme décrut ensuite.

Plus tard s'illustra un autre membre du "Sturm und Drang", Schiller, qui, avant qu'il ait pensé par lui-même, fit de Rousseau son maître, lui consacra, en 1781, c'est-à-dire l'année où il sortit de l'école, une "*Ode*" où il le compara à Socrate, et le célébra : «Rousseau souffre, meurt victime des chrétiens ; Rousseau, qui des chrétiens fait des hommes.» Il allait être ensuite un fervent partisan de la Révolution française.

En 1799, Hölderlin allait composer son ode "*À Rousseau*" :

«Et, par miracle, comme si, dès l'origine,
Ton esprit connaissait d'avance les voies du Devenir,
L'action et les antiques errements de la vie,
Tu discernes au premier signe ce qui va s'accomplir,
Et tu prends l'essor, esprit hardi,
Comme les aigles qui précèdent la tempête,
Volant à l'avant-garde des dieux qui vont venir...»

Sans équivoque possible, il n'a appelé «demi-dieu» qu'un seul personnage moderne : Rousseau, qui fut pour lui une véritable clé magique donnant accès à son univers poétique. Ce fut par lui et par le mythe du «retour inventif à la nature» que ses dieux deviennent déchiffrables dans le savoir des sciences éclairées. Ce fut par Rousseau et «l'histoire naturelle du genre humain» du deuxième "*Discours*" que les paysages et les hymnes peuvent être décryptés comme les spirales d'un retour inventif aux premiers parcours de la culture.

En 1840, Schopenhauer allait écrire dans "*Le fondement de la morale*" : «Ma théorie a pour elle l'autorité du plus grand des moralistes modernes : car tel est assurément le rang qui revient à J.-J. Rousseau, à celui qui a connu si à fond le cœur humain, à celui qui puisa sa sagesse, non dans des livres, mais dans la vie ; qui produisit sa doctrine non pour la chaire, mais pour l'humanité ; à cet ennemi des préjugés, à ce nourrisson de la nature, qui tient de sa mère le don de moraliser sans ennuyer, parce qu'il possède la vérité, et qu'il émeut les cœurs».

* * *

La Révolution venue, Rousseau, l'un des pères fondateurs de la démocratie, mais qui n'avait jamais pensé, et encore moins souhaité un tel bouleversement, qui n'avait jamais lancé d'appel à la révolte et surtout à l'insurrection armée s'étant contenté d'affirmer qu'«*un peu d'agitation donne du ressort aux âmes*» (*'Du contrat social'*), d'envisager qu'«*un peuple*» puisse «*secouer le joug*», s'imposa comme la référence majeure, exerça une profonde influence intellectuelle, inspirant les rédacteurs de la "*Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*" de 1789, plus particulièrement son article 6 («*La loi est l'expression de la volonté générale...*»). Durant ces années de bruit et de fureur, alors que le pays tentait de construire une nation et un être nouveaux, il fut porté aux nues, présenté comme un héros. "*Du contrat social*" se trouvait sur la table de chevet des Girondins comme sur celle des Jacobins, car, alors que Rousseau avait rêvé d'unanimité, à l'Assemblée législative triomphait le régime des partis.

En juin 1791, Sébastien Mercier publia "*De Jean-Jacques Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution*", qui fut le premier ouvrage d'importance à mettre en évidence sa réception et son influence sur les esprits du temps.

Comme l'Assemblée législative avait, lors de sa réunion du 4 avril 1791, pris la décision de transformer l'église Sainte-Geneviève pour en faire le Panthéon, qui serait le lieu de sépulture des grands hommes de la nation, et y avait fait entrer Voltaire le 11 juillet, s'imposait le projet de rendre un pareil hommage à Rousseau. En août, le journaliste et écrivain Pierre-Louis Ginguené rédigea une pétition qu'il fit circuler parmi les gens de lettres, qui fut appuyée par trois cents signatures, et remise à l'Assemblée par deux députations, l'une de Parisiens, l'autre d'habitants de Montmorency. Les Parisiens exigeaient une statue, mais aussi le transfert au Panthéon, tandis que les habitants de Montmorency se seraient contentés d'un cénotaphe dans le mémorial républicain. Cependant, quand siégea une nouvelle assemblée, la Convention nationale, le projet fut oublié, même si elle fut bientôt dominée par la gauche, le parti des Montagnards qui devaient tant à Rousseau, qui le portaient aux nues. Avec son idéalisme outrancier et intolérant, il était l'inspirateur, en particulier, de Saint-Just, Marat, Babeuf, surtout Robespierre, qui était sensible aussi bien aux rigueurs du penseur «romain» qu'à l'émotion du romantique. Ce fut au nom de la vertu dont il avait fait la promotion que ses disciples instaurèrent la Terreur, la volonté de moraliser la politique ayant donc conduit à politiser la morale, c'est-à-dire à soumettre les individus à une morale d'État. D'autre part, Robespierre, dénonciateur de l'athéisme, instaura le culte de l'«*Être suprême*» qui fut célébré le 8 juin 1794.

Le projet d'un hommage de la nation fut ranimé par Thérèse Levasseur qui, le 11 avril, se présenta devant la Convention pour réclamer fermement la translation promise. La décision fut prise, et, le 11 octobre, le transfert officiel des cendres d'Ermenonville au Panthéon fut une grandiose cérémonie où on voulut mêler l'effusion des âmes sensibles à l'enthousiasme patriotique ; l'entrée dans le monument se fit au son de l'orgue, dans un «recueillement religieux» ; Cambacérès, président de la Convention, fit l'éloge du grand homme : «Moraliste profond, apôtre de la liberté et de l'égalité, il a été le précurseur qui a appelé la nation dans les routes de la gloire et du bonheur. [...] C'est à Rousseau que nous devons cette régénération salutaire qui a opéré de si heureux changements dans nos mœurs, dans nos coutumes, dans nos lois, dans nos esprits, dans nos habitudes [...] Ce jour, cette apothéose, ce concours de tout un peuple, cette pompe triomphale, tout annonce que la Convention veut acquitter à la fois, envers le philosophe de la nature, et la dette des Français, et la reconnaissance de l'humanité.» ; puis retentit un "*Hymne à Jean-Jacques Rousseau*" de Marie-Joseph Chénier sur une musique de Gossec. Le soir, pendant que le peuple dansait, on pouvait admirer une gravure de Geissler intitulée "*La résurrection de Jean-Jacques Rousseau*" où, coiffé de son bonnet d'Arménien, il sortait de son tombeau comme un nouveau Christ.

On peut s'amuser du fait que, au Panthéon, Rousseau repose en face de Voltaire : ils sont donc opposés après la mort comme ils le furent de leur vivant ; à l'un, les Lumières, l'intelligence sceptique et l'infini combat contre «*l'Infâme*» (superstition, intolérance, fanatisme) ; à l'autre, la tentation de la nuit, l'apologie de la sensibilité, les imprudences de la pensée.

Rousseau fournit aussi un guide à Bonaparte, bien que le comte de Girardin ait pu rapporter cet échange qu'il eut avec lui venu visiter un jour le tombeau d'Ermenonville :

«Il aurait mieux valu, pour le repos de la France, que cet homme-là n'eût jamais existé. - Et pourquoi, citoyen consul? lui dis-je. - C'est lui qui a préparé la Révolution française. - Je croyais, citoyen consul, que ce n'était pas à vous à vous plaindre de la Révolution. - Eh bien, répliqua-t-il, l'avenir apprendra s'il n'eût pas mieux valu, pour le repos de la terre, que ni Rousseau ni moi n'eussions jamais existé.»

Rousseau inspira aussi Simon Bolívar, principal libérateur de l'Amérique latine, qui avait été éduqué dans les idées d'"*Émile*", et qui suivit ses préceptes dans son œuvre constitutionnelle et politique.

* * *

Rousseau s'attira les critiques sinon la haine des antirévolutionnaires. Si certains se contentèrent de prétendre qu'il était mort fou, et qu'il n'avait fait que mentir, d'autres combattirent sérieusement ses idées. Parmi eux :

- Joseph de Maistre qui, champion de la réaction royaliste et catholique, considérait que l'être humain n'est pas né bon ; que la seule possibilité de l'améliorer passe par le redressement moral, ce que le progrès matériel ne favorise pas. Il attaqua "*Du contrat social*" dans "*Étude sur la souveraineté*" (1794), et publia encore "*De l'état de nature ou Examen d'un écrit de Jean-Jacques Rousseau sur l'inégalité des conditions*" (1795). Pour lui, la société ne peut fondamentalement pas se définir comme la somme des individus qui la composent ; ils sont incapables de par leur nature de fonder une société car c'est le pouvoir qui forme les individus, et non eux qui forment le pouvoir. D'autre part, il lui paraissait impensable de constituer une société à partir d'un «*contrat social*». Enfin, alors que Rousseau pensait que la religion est nécessaire au corps politique, en rejetant toutefois le christianisme en tant qu'ennemi de la république, Joseph de Maistre y voyait la religion la plus adaptée, car elle soutient parfaitement la monarchie qui est elle-même le régime politique le plus adapté car elle permet un équilibre qui s'est constitué au fil de l'Histoire, un régime tempéré mais fort, qui respecte le plus ce fait naturel qu'est l'inégalité entre les humains, égaux pourtant dans leur assujettissement au roi, un régime qui ne tend pas, selon lui, vers la violence, à l'inverse de la république qu'il voit comme un régime déséquilibré et instable.

- Louis-Gabriel de Bonald qui, dans ses nombreux ouvrages, s'attaqua à la "*Déclaration des droits de l'Homme*", à "*Du contrat social*" et aux innovations sociales et politiques de la Révolution pour prôner le retour à la royauté et aux principes de l'Église catholique romaine. Dans sa "*Théorie du pouvoir politique et religieux*" (1796), il indiqua : «Je crois possible de démontrer que l'homme ne peut pas plus donner une constitution à la société religieuse ou politique qu'il ne peut donner la pesanteur aux corps ou l'étendue à la matière.» Il opposa donc la promotion de l'être individuel à celle de l'être social : «L'Homme n'existe que pour la société et la société ne le forme que pour elle». Il estima que les individus n'ont pas de pouvoir sur les règles de la société, qu'ils ne peuvent donc pas en être les acteurs. Pour lui, la société est antérieure à l'individu, l'autorité sociale ne peut donc pas venir de lui. La nature de la société est de se conserver, de se perfectionner, celle de l'être humain est d'exister, de tendre vers le bonheur.

- Benjamin Constant qui, dans son ouvrage "*Principes de politique applicables à tous les gouvernements représentatifs*" (1815), s'opposa nettement à Rousseau en théorisant l'expérience vécue sous la Terreur où le peuple souverain sans limite avait conduit à des actions aussi abominables que celles commises par la plus brutale monarchie de droit divin. Les principaux postulats de "*Du contrat social*" lui apparurent comme absolument dangereux, et il put voir dans l'ouvrage un «auxiliaire de tous les genres de despotisme». Pour lui, s'il faut que le peuple reste souverain, sans quoi ce serait le règne de la force, son pouvoir doit s'arrêter au seuil de l'individu, la société ne pouvant avoir tous les droits sur lui ; comme le bonheur et les besoins de la société ne recouvrent pas nécessairement ceux des individus, il faut donc conjuguer le pouvoir du peuple avec la protection de ceux-là ; il est des choses sur lesquelles la collectivité et les lois n'ont pas à s'exprimer, qu'elles n'ont pas le droit d'interdire, et que les individus ont le droit de faire : c'est ainsi qu'il donna une définition de la liberté. Pour lui, la liberté est celle de l'individu privé, qui peut s'occuper de ses affaires professionnelles et intimes. Ce libéralisme s'oppose à la liberté un peu spartiate à la Rousseau. Mais le libéralisme classique a une limite : il refuse d'admettre que la liberté de l'individu

dépend du niveau des inégalités sociales. Les libéraux veulent séparer les deux principes, ou alors les réunissent dans les formules «égalité devant la loi» ou «égalité des chances». Mais la constitution d'inégalités sociales massives a des conséquences pour la liberté civile. Elle entraîne un désarroi, un désaveu du politique, des effets de repli identitaire... On finit par accuser la liberté d'être la source de tous les maux. Passé un certain degré d'inégalités sociales, l'autoritarisme apparaît comme une solution «raisonnable». Il reprit les termes mêmes de Rousseau pour exprimer sa conception contraire, montrer les dangers de la souveraineté populaire : «Toute autorité qui n'émane pas de la volonté générale est incontestablement illégitime. [...] L'autorité qui émane de la volonté générale n'est pas légitime par cela seul [...]. La souveraineté n'existe que d'une manière limitée et relative. Au point où commence l'indépendance de l'existence individuelle, s'arrête la juridiction de cette souveraineté. Si la société franchit cette ligne, elle se rend aussi coupable de tyrannie que le despote qui n'a pour titre que le glaive exterminateur. La légitimité de l'autorité dépend de son objet aussi bien que de sa source.» Il est donc le principal représentant de la critique libérale de Rousseau.

* * *

En littérature, Rousseau fut l'inspirateur de toute une génération d'écrivains, qu'on a appelé les romantiques, qui s'ouvrirent à l'esthétique de la sensibilité et du sentiment, auxquels il avait donné une place nouvelle ; qui voulurent se confesser comme lui (d'où une grande vague d'écrits autobiographiques) ; qui, enchantés par son style, se formèrent à un nouveau type d'écriture. Sous son influence, ils abandonnèrent les salons et les alcôves, le théâtre de l'intelligence, la lucidité, la certitude, pour les fêtes champêtres dans les prairies, les évasions dans les forêts ; pour l'épanchement, la confiance fraternelle, le tressaillement, le frémissement, la béatitude malheureuse, les jeux de l'imagination, les douleurs et les extases de la ruminatio morose.

Ce furent en particulier :

-Senancour, qui, élevé chez un curé de campagne près d'Ermenonville, s'était pris de passion pour Rousseau, s'était installé en Suisse. En 1798, il publia "*Rêveries sur la nature primitive de l'homme, sur ses sensations, sur les moyens de bonheur qu'elles lui indiquent, sur le mode social qui conserverait le plus de ses forces primordiales*", où alternent contemplation de paysages de montagne, expression de la mélancolie, désir de changer la société. En 1804, ce fut "*Oberman*", roman où son amertume s'exprima à travers le journal intime d'un héros malheureux, dévoré d'ennui, de doutes et d'inquiétudes ; où on lit : «Que veux-je? Que suis-je? Que demander à la nature?».

-Chateaubriand, qui, admirant Rousseau, chanta les champs et les forêts, décrivit, dans "*Atala*" (1801), la vie simple et heureuse de deux êtres primitifs au sein d'une nature accueillante, tandis que "*René*" est une nouvelle où il avait mis beaucoup de lui-même. Mais il se dissocia toutefois de l'auteur des "*Confessions*", dénonçant, dans "*Défense du "Génie du christianisme"*", le besoin d'infini qui avait été exprimé dans les "*Rêveries du promeneur solitaire*", prenant, dans "*Voyage au Mont-Blanc*" (1806), le contrepied de l'enthousiasme exprimé par Rousseau pour l'«*influence salutaire des hauts lieux*» dans la "*Lettre XXIII*" de "*La nouvelle Héloïse*". Enfin, dans ses "*Mémoires d'outre-tombe*", s'il fit écho directement ou indirectement, dans de nombreux passages, à cet abord unique du rapport de soi à soi et à l'écriture que l'autobiographie implique, essentiellement quand il s'agit de l'évocation de moments ou de lieux privilégiés, il récusait la posture de Rousseau : «À travers le charme du style de l'auteur des "*Confessions*" perce quelque chose de vulgaire, de cynique, de mauvais ton, de mauvais goût ; l'obscénité d'expression particulière à cette époque gâte encore le tableau» ; il inversa même cette posture en taisant, tout ce qui pouvait nuire à sa glorification.

- Lamartine, qui, à la lecture de "*La nouvelle Héloïse*", s'écria : «Grands dieux, quel livre ! comme c'est écrit ! Je suis étonné que le feu n'y prenne pas.» ; qui, après la "*Cinquième promenade*" des "*Rêveries du promeneur solitaire*", célébra lui aussi un lac et, avec des accents similaires, avec autant de nostalgie et de mélancolie, avec le même lyrisme devant l'inévitable écoulement du temps, implora : «Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices, suspendez votre cours !» ; qui reconnut : «Nous devons à Jean-Jacques Rousseau l'éloquence de nos tribunes ; il était le maître de diction des orateurs qui allaient naître et parler après sa mort. Sa mission littéraire était de façonner la littérature civile de la France à l'usage de la révolution et des discussions politiques.»

- Musset, qui fut, à la manière de Rousseau, doté d'une nature faite de grâce, d'esprit, de fantaisie, de sensibilité rêveuse, d'un tempérament nerveux et impulsif, eut quelque chose de passionné et d'exalté. Il publia une "*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean-Jacques Rousseau*" (1821) et une édition monumentale de ses œuvres, commencée en 1824. Dans son poème "*Rolla*" (1833), il fit de son personnage un fils de Rousseau, lui fit exprimer le rêve de l'être humain simple et naturel, d'un temps utopique où les passions étaient bonnes, où on pouvait les vivre sans être corrompu par elles.

-Stendhal, qui écrivit de grandes œuvres autobiographiques poursuivant le même projet que "*Les confessions*" : mieux se connaître soi-même ; qui, enchanté par "*La nouvelle Héloïse*", dans son "*Journal littéraire*" en date de 1803, considéra Rousseau comme «l'écrivain le plus éloquent qu'ait produit l'Europe du XVIIIe siècle», tout en apportant cette nuance : «Plus près du poète que du philosophe, il avait trop de sensibilité et trop peu de raison.»

-Sainte-Beuve, qui déclara : «Pour nous, quoi que la raison nous dise, pour tous ceux qui, à quelque degré, sont de sa postérité poétiquement, il nous sera toujours impossible de ne pas aimer Jean-Jacques, de ne pas lui pardonner beaucoup pour ses tableaux de jeunesse, pour son sentiment passionné de la nature, pour la rêverie dont il a apporté le génie parmi nous, et dont le premier il a créé l'expression dans notre langue.»

-Nerval, son adorateur totalement indifférent aux idées exposées dans les "*Discours*", dans "*Du contrat social*", ou dans "*Émile*", mais sensible à l'artiste de "*La nouvelle Héloïse*", des "*Confessions*" et des "*Rêveries d'un promeneur solitaire*" qu'il lisait lors de ses propres promenades d'Ermenonville à Mortefontaine ; d'ailleurs, dans sa nouvelle, "*Sylvie*", où il se montra particulièrement séduit par sa prose, on voit le narrateur aller se promener à Ermenonville, écouter un vieux bûcheron qui raconte sans cesse ses histoires de jeunesse et sa relation avec Rousseau. D'autre part, il conçut "*La mort de Rousseau*" (1850), un drame dans lequel il imagina l'écrivain se plaignant de Thérèse, lui disant vouloir «mettre fin à une existence dont vous avez fait un long martyr», et buvant de la ciguë, avant de s'achever d'un coup de pistolet !

-Michelet, qui s'exclama : «Chaleur, mélodie pénétrante, voilà la magie de Rousseau. Sa force, comme elle est dans "*Émile*" et "*Du contrat social*", peut être discutée, combattue. Mais, par ses "*Confessions*", ses "*Rêveries*", par sa faiblesse, il a vaincu ; tous ont pleuré.» ("*Histoire de la Révolution française*", tome II, 1847).

-Flaubert, qui, dans sa jeunesse, partagea l'exaltation romantique de sa génération, et s'exclama : «Pauvre Rousseau qu'on a tant calomnié parce que ton cœur était plus élevé que celui des autres, il est de tes pages où je me suis senti fondre en délices et en amoureuses rêveries !». Dans son premier livre, "*Les mémoires d'un fou*" (1838), qui est entièrement autobiographique, qui fut écrit sous le coup d'une déception amoureuse, qui a le grand intérêt, comme toutes ses œuvres de jeunesse, de nous introduire dans l'âme inquiète d'un jeune homme dévoré d'idéalisme et de tristesse romantiques, il se montra influencé par Chateaubriand et Rousseau. Plus tard encore, il confia dans des lettres : «Je suis à moitié des "*Confessions*" de J.-J. Rousseau, c'est admirable. Voilà la vraie école du style.» (le 18 octobre 1838) - «Quel ours lâché en plein salon !» (le 20 juin 1853). Mais il manifesta finalement son désaccord : «Bien que je sois dans le troupeau de ses petits-fils, cet homme me déplaît. Je crois qu'il a eu une influence funeste. C'est le générateur de la démocratie envieuse et tyrannique. Les brumes de sa mélancolie ont obscurci dans les cerveaux français l'idée du droit.» (lettre du 12 novembre 1867).

* * *

Au XIXe siècle, Rousseau fut présent aussi dans les débats politiques qui animaient la France. Tandis que les conservateurs continuèrent à honnir l'auteur de "*Du contrat social*", et que, inversement, les défenseurs de la religion purent faire de lui un apologiste malgré lui, les penseurs socialistes s'intéressèrent à ses utopies. Et chaque accès de fièvre sociale lui conféra un regain d'actualité.

Ainsi, sa pensée influença les révolutionnaires de 1830 et de 1848, puis Blanqui et les Communards de 1871. De ce fait, en 1878, la toute jeune Troisième république, voulant marquer l'anniversaire de 1848, glorifia Voltaire comme Père de la Révolution, mais refusa de célébrer le centenaire de la mort du contestataire Rousseau, et Taine put le désigner comme l'un des inspireurs des troubles sociaux

qui s'étaient produits, et le mépriser : «Préoccupé de soi-même jusqu'à la manie, et ne voyant dans le monde que lui-même, il imagine l'homme d'après lui-même et le décrit tel qu'il le sent.» En 1905, Jules Lemaitre l'épingla encore ainsi : «C'est la part d'absurdité de son œuvre qui a fait son influence.» Il fut encore considéré comme un directeur de conscience par les anarchistes de la fin du siècle. Ce ne fut qu'en 1889 qu'une statue de lui fut inaugurée à l'Académie française. Il ne fut pas épargné lors des affrontements de l'affaire Dreyfus qui bouleversa la société française de 1894 à 1906, la divisant profondément et durablement en deux camps opposés.

* * *

L'intérêt pour Rousseau dépassait bien les frontières de la France. On peut noter que :

- Kierkegaard, comme lui, condamna les philosophes «spéculatifs» qui sont trop investis dans leurs élucubrations pour se soucier du bonheur, et, dans "*Dannelse*", proposa une éducation similaire à celle définie dans "*Émile*".

- Tolstoï, entre 1844 et 1847, suivit quelques cours à l'université de Kazan, et connut alors un des plus grands chocs de sa vie intellectuelle et morale : sa découverte de Rousseau, «prophète du cœur». Il reconnut immédiatement en lui un frère, exprimant à un correspondant français son admiration : «On n'a pas rendu justice à Rousseau ; on l'a calomnié de toutes les manières. J'ai lu tout Rousseau, les vingt volumes, y compris le "*Dictionnaire de musique*" : à quinze ans, je portais au cou son portrait en médaillon, comme une image sainte [...] Telles pages de lui me vont au cœur ; je crois que je les aurais écrites...» Il fut donc un disciple enthousiaste, lui aussi un sévère critique de la civilisation, de la vie en société, allant jusqu'à l'insurrection de type religieux. Dans "*Les cosaques*" (1863), il illustra la thèse, chère à Rousseau et à certains romantiques, de la négation de la civilisation, de l'exaltation de la vie au sein de la nature, du désarroi de l'être des villes qui fait face à une civilisation patriarcale, guerrière et paysanne, thèse qui allait revenir fréquemment, plus nette et plus complexe, dans son œuvre. Les paysans lui semblaient naturellement bons et vertueux, selon une conception qui n'est pas sans rappeler celle mise en avant par Rousseau. On peut considérer que, dans "*La guerre et la paix*" (1865-1869), Pierre Bézoukhov, avec lequel il s'identifia manifestement, se rapproche de l'attitude de Rousseau. Dans "*Quelle est ma foi?*" (1883), il restait encore fidèle à celui qui avait fait de lui non seulement un artiste, mais aussi un penseur qui joua un rôle crucial dans le mouvement contestataire en Russie : c'est de "*Du contrat social*" que dérive à beaucoup d'égards le tolstoïsme, cette «religion pratique», dénuée de tout mysticisme, cette vaste utopie sociale, basée sur les principes de la participation de tous aux travaux élémentaires nécessaires à la vie, de la résistance au mal par la non-violence, car il condamnait catégoriquement toute forme de violence, qu'elle se manifeste dans la guerre, la peine de mort ou l'exploitation du travail d'autrui ; et, conséquence ultime de ce principe, il niait également l'État, qui, selon lui, n'était qu'une institution servant à protéger les privilèges des riches, et dont les instruments militaires, policiers et judiciaires maintenaient le peuple dans l'esclavage. Dans "*Hadji-Mourad*" (1904), il vit encore en Rousseau un «prophète du cœur».

- Le penseur politique japonais Chōmin Nakae, en 1874, traduisit une partie de "*Du contrat social*" en chinois classique, afin d'en faire profiter les peuples d'Asie. Les anarchistes et ceux qui voulaient constituer le Japon sur le modèle européen s'en inspirèrent. En Chine, le "Journal du peuple" le diffusa dans une perspective révolutionnaire.

-Le Suisse Henri-Frédéric Amiel, dans son journal intime, le célébra : «J.-J. Rousseau est un ancêtre en tout : il a créé le voyage à pied avant Töpffer, la rêverie avant René, la botanique littéraire avant George Sand, le culte de la nature avant Bernardin de Saint-Pierre, la théorie démocratique avant la révolution de 1789, la discussion politique et la discussion théologique avant Mirabeau et Renan, la pédagogie avant Pestalozzi, la peinture des Alpes avant de Saussure ; il a mis la musique à la mode et éveillé le goût des confessions au public ; il a fait un nouveau style français, le style serré, châtié, dense, passionné.»

Mais Nietzsche le rejeta violemment : «Rousseau, ce premier homme moderne, idéaliste et canaille en une seule personne, qui avait besoin de "la dignité morale" pour supporter son propre aspect, malade d'un dégoût effréné, d'un mépris effréné de lui-même. Cet avorton qui s'est campé au seuil des temps nouveaux...».

Au XXe siècle, au même titre que la plupart des auteurs classiques, Rousseau ne fut plus un dieu à vénérer, et les commentateurs, en s'emparant de lui et en l'approchant de façon oblique, le firent encore l'objet de nombreuses controverses.

D'une part, les écrivains eurent sur lui des avis très divergents :

- En 1923, Gide se montra admiratif : «C'est en lisant Voltaire qu'on comprend l'importance de Rousseau [...] Sa fameuse lettre à Rousseau demeure une merveille d'affectueux enjouement, de bonne grâce et d'aménité dans la critique la plus juste. Il a raison ; mais Rousseau a bien autre chose, et de plus important que la raison, et que Voltaire ne saisit pas.» En composant son autobiographie, "*Si le grain ne meurt*" (1924), à la façon de Rousseau, il garda sans cesse à l'esprit la volonté d'une totale sincérité, aussi bien à son endroit qu'à celui de son entourage, faisant preuve lui aussi de candeur en la matière, même si ce ne fut que de manière restreinte, ne voulant pas laisser prise à quelque sentiment de honte, sa sincérité envers lui-même s'exerçant avant tout sur sa vie sexuelle, d'où des réminiscences et des descriptions d'une impudeur désespérée et d'une délicatesse pathétique. Mais, plus tard, il fut critique, écrivant, dans son "*Journal*", en 1937 : «Ce que je n'aime surtout pas, dans Rousseau, c'est son estime de l'ignorance. Le mésusage que l'homme a fait des découvertes de la science ne suffit pas à incriminer celle-ci, mais l'homme même qui en mésuse.» ; le 27 décembre 1942 : «Nombre de ses arguments sont d'une déconcertante ineptie. Et néanmoins, comme il est sûr de son affaire !»

- Colette fut, comme Rousseau, douée d'un immense égocentrisme qui fit que, animée d'une double quête d'identité et de liberté, elle ne parla quasiment que d'elle dans une œuvre qui est donc presque constamment autobiographique, qu'elle écrivit cependant pas tant pour se justifier comme Rousseau que pour s'affirmer. Et elle fut une botaniste plus enchantée encore que le «promeneur solitaire» !

- Cocteau montra sa profonde compréhension : «Rousseau a commis la pire des imprudences. Il a rendu publique sa vie entière, et il engagé son œuvre sur sa vie [...] La grande tâche de la deuxième moitié de sa vie fut de se disculper. C'est pourquoi furent écrits "*Les confessions*", "*Rousseau juge de Jean-Jacques*", "*Les rêveries*". Il faut admirer davantage leur hauteur, leur absolu désintéressement, sachant que ces livres furent avant tout des plaidoyers.»

- Breton ne fut sensible qu'à l'artiste : «Rousseau : je me dis même que c'est sur cette branche - pour moi la première jetée à hauteur d'homme - que la poésie a pu fleurir.»

- Le catholique Mauriac ne manqua pas de vouloir faire de Rousseau une ouaille : «Aucun homme n'a peut-être poussé plus loin la corruption du sens intérieur [mais] après tous les crimes qu'il avoue, cet homme n'en demeure pas moins, dans le siècle de Voltaire, l'avocat misérable de Dieu.»

- L'homme de gauche que fut Guéhenno l'apprécia au nom de ses propres principes : «Tous les hommes de souche populaire peuvent se retrouver en lui [...] Il nous remet en esprit une haute idée de nous-mêmes qu'en le regrettant nous ne cessons de trahir.» ("*Jean-Jacques*").

- Montherlant ne faillit pas à son ironie habituelle : «Il y a dans Rousseau quelque chose de malsain, quelque chose qui sent la dent gâtée et le lait aigri.» ("*Va jouer avec cette poussière*", 1966).

- Pour Cioran, Rousseau «n'agit sur les autres que par ses côtés douteux, et cet esprit paradoxalement inspiré et faux, fut responsable de la généralisation du mauvais goût vers la fin du XVIIIe siècle et vers le début du siècle suivant.» ("*Exercices d'admiration*", 1957).

- Aragon, en 1981, dans "*Écrits sur l'art moderne*", nuança son admiration : «Tout ce qui relève du réalisme a gardé, jusqu'à nos jours, force et vie et rayonnement. Mais quelle caricature de lui-même dans ces pastorales faites pour la cour où «*l'homme naturellement bon*» et «*le sentiment de la nature*» se reflètent en vers d'opéra ! Dès qu'il s'éloigne, pour plaire, de la réalité intolérable aux puissants, ce n'est plus qu'un piteux rimailleur de livrets.»

- Barthes apprécia le philosophe : «L'humanisme de Rousseau signifiait une attaque qui bouleversait jusque dans ses fondements ce qui avait passé pour humanisme et avait été cultivé comme tel depuis la Renaissance.»

- L'Allemand Jünger déclara : «Je suis persuadé que Rousseau survivra à Voltaire, les gens continueront à s'enthousiasmer pour lui, car il y a en lui cette étincelle qui est pour moi symbole des

valeurs éternelles ou de ce que l'on nomme ainsi, et qui seule confère la vraie durée.» (Julien Hervier, *"Entretiens avec Ernst Jünger"*, [1986]).

- Michel Tournier le jugea en fonction de sa préoccupation personnelle : «Incroyable et génial paradoxe ! Rousseau nous invite à admettre et à décrire cet être apparemment monstrueux : un enfant adulte !» (*"Le Tabor et le Sinaï"* 1988).

- Jean d'Ormesson cultiva le contraste : «Il invente une sincérité littéraire dont - le premier mais non le dernier - il fait un usage qui va jusqu'au scandale. [...] Dans tout ce qu'écrit Rousseau, et sur quoi passe souvent comme un vent de délire et de folie, règne un charme indicible. [...] C'est un candide. Et c'est une espèce de monstre. De dissimulation et de pureté. De générosité foncière et d'orgueil. [...] Je ne suis même pas certain de le trouver très sympathique. Il est à coup sûr insupportable. [...] Quel que soit le jugement qu'on puisse porter sur lui, il est d'une importance capitale.» (*"Une autre histoire de la littérature française"* [1998]).

On peut voir des disciples de Rousseau en ces écrivains actuels qui, produisant ce qu'ils appellent des autofictions, se livrent, comme lui, à des déluges de confidences, mais sans prendre, comme lui, qui fut sans indulgence envers lui-même, le risque d'une totale lucidité !

D'autre part, Rousseau fut considéré de diverses façons selon les allégeances politiques des uns et des autres :

-En 1912, le bicentenaire de sa naissance fut moins marqué par les tentatives de réhabilitation républicaine que par le perfide et admirable discours de Barrès à la Chambre (repris dans *"Les maîtres"*, en 1927) où il refusa de commémorer «cet extravagant musicien [...] dont peuvent se réclamer, à juste titre, tous les théoriciens de l'anarchie».

-Sous la Troisième république, les oppositions politiques se manifestèrent encore à son sujet, la droite nationaliste le dénonçant, tandis que les républicains le défendaient.

-Sous le régime de Vichy, en 1942, le ministre Marcel Déat fit son éloge, saluant un «Rousseau totalitaire» qu'il revendiqua «parmi les précurseurs et les ancêtres de la révolution nationale». Mais, dans *"Poésie et vérité"* (1944) Maurras éructa sa haine pour ce «faux prophète».

Aujourd'hui, l'influence de Rousseau est toujours très grande. Mais ses différents apports sont appréciés de façons très différentes.

-Si la science qu'est l'anthropologie ne tient évidemment aucun compte des élucubrations fantaisistes qu'on trouve dans le *"Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes"*, il a pourtant été, étonnamment, célébré par Claude Lévi-Strauss. En effet, à la fin de *"Tristes tropiques"* (1955), il écrivit : «Rousseau notre maître, Rousseau notre frère, envers qui nous avons montré tant d'ingratitude mais à qui chaque page de ce livre aurait pu être dédiée si l'hommage n'eût pas été indigne de sa grande mémoire». D'autre part, il ne cessa de citer le *"Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes"* en y voyant le premier traité d'anthropologie générale que compte la littérature française. Enfin, quand il intervint à Genève, le 28 juin 1962, dans le cadre du 250^e anniversaire de la naissance de Rousseau, il voulut voir en lui «le fondateur des sciences de l'Homme». Il est vrai qu'il déclara aussi que «l'état de nature» tel qu'idéalisé par Rousseau est «un état qui n'existe plus, qui peut-être n'a jamais existé» ; que «le sauvage n'a pas de noblesse intrinsèque et n'est pas plus près de la nature que nous» ; qu'il rejeta «l'idée de Rousseau que les problèmes de l'humanité viennent d'une distorsion de la nature par la société». Ainsi, la reconnaissance de Lévi-Strauss se porta seulement sur l'établissement, par celui qui, à ses yeux, avait le mérite de s'être avant les autres intéressé à l'ethnologie, de principes généraux : la distinction établie entre nature et culture, la dénonciation de l'Occidental, la critique du progrès, l'intérêt pour la pensée sauvage.

-Si la pédagogie exposée dans *"Émile"* a été appliquée dans l'enseignement, on peut regretter qu'elle donne lieu au pédagogisme qui sévit aujourd'hui, qui est l'application d'un ensemble de méthodes par lesquelles on veut, non plus transmettre des savoirs déjà constitués, mais permettre à l'«apprenant» de mieux se les approprier en les reliant à des expériences vécues. On peut qualifier cette conception

de «pédémagogie» car elle s'accompagne d'un renoncement à toute autorité. Elle n'a conduit qu'à la haine des études et des livres, au mépris et à la dissolution de la culture, à la déliquescence intellectuelle et morale de la jeunesse. En France, ces dernières années, au nom des grands principes égalitaires de Rousseau, les socialistes au pouvoir saccagèrent l'un des plus beaux fleurons du pays, l'Éducation nationale, en laissant les Diafoirus de la pédagogie favoriser les élèves au détriment des enseignants, qui ne sont d'ailleurs plus que des «enseignangnans» !

-On peut considérer que le penseur politique, qui, ayant souffert de la misère, ayant été humilié par la servitude, s'était indigné de l'injuste répartition des fortunes, avait déroulé l'acte d'accusation le plus dur porté par un représentant des petites gens contre les classes dirigeantes, contre l'inégalité des richesses et l'inégalité politique, contre la société à laquelle il avait reproché d'asservir et de corrompre l'individu, qu'il avait même condamnée ; qui avait fait du peuple la source de toute vérité comme de toute légitimité ; qui avait soutenu le projet moderne de libération, mais avait aussi posé ces questions cruciales : une libération pourquoi? comment l'individu moderne, libéré des anciennes attaches, peut-il utiliser sa liberté? ; qui avait prévu que la course pour la richesse et le statut social allait créer du ressentiment ; en qui on peut voir le fondateur de la gauche, l'apôtre du socialisme ; avait annoncé les protestations des citoyens d'aujourd'hui dont s'exacerbe le sentiment d'être écartés des décisions majeures. Ne prêterait-il pas encore sa voix aux victimes des injustices sociales ; aux «indignés» de Madrid, de Paris, de New York ou de Montréal qui, en 2011-2012, protestèrent contre les méfaits du monde de la finance ; aux adversaires du néo-libéralisme, qui lui reprochent de pousser au consumérisme, d'entraîner la dévastation de l'environnement, surtout, de générer une pauvreté à grande échelle au profit d'une petite minorité de possédants? N'aurait-il pas dénoncé avec vigueur l'accroissement, dans des proportions fantastiques, des différences de salaires, le fossé abyssal qui sépare les plus riches (1%) du reste de la population, et en particulier les plus pauvres? Mais, comme il a aussi été le déclencheur de transformations radicales, le défenseur de la valeur profonde des révolutions puisqu'il s'opposa aux partisans des réformes progressives et limitées, on peut, en constatant de quelle façon l'Histoire s'est déroulée au XXe siècle, être méfiant à l'égard de sa croyance dans les vertus spontanées de la souveraineté populaire, de sa mythologie du peuple. La promotion de «*la volonté générale*», la menace faite aux citoyens ne voulant pas souscrire à son «*contrat social*» («*On les forcera à être libres*») peuvent paraître rétrospectivement terrifiantes, être vues comme un avant-goût de l'absolutisme révolutionnaire, du culte abstrait et criminel de l'égalité, des excès de la Terreur du temps de la Convention, puis de l'État totalitaire, sinon du goulag soviétique, comme de la révolution culturelle maoïste, de l'idéologie des Khmers rouges, du "*Livre vert*" de Mouammar Kadhafi. En 1952, dans son "*Histoire de la philosophie occidentale*", Bertrand Russell définit Rousseau comme «l'inventeur de la philosophie politique de dictatures pseudo-démocratiques», comme le cynique instigateur du totalitarisme, pour conclure que «Hitler en fut le résultat».

-Le moraliste plaît aux contempteurs de la civilisation occidentale. S'ils ne peuvent douter sérieusement des bienfaits que nous vaut le développement des savoirs et de leurs applications techniques (l'automobile, l'aviation, la télévision, la médecine scientifique, la conquête de l'espace, l'ordinateur, etc.), ils veulent toutefois, avec Rousseau, se demander si cette évolution est «positive» ; si elle s'est accompagnée d'une élévation du niveau moral de l'humanité ; si l'augmentation des connaissances nous rend plus humains et plus heureux ; ils se plaisent à constater avec lui que plus de confort, de puissance ou même de vie en bonne santé ne génère pas automatiquement plus de justice ou de solidarité, sinon de bonheur.

Le moraliste déplaît à ceux qui constatent que, en statuant que l'être humain est naturellement bon, il a trop embelli la nature humaine ; il a ignoré le mal que notre époque, après avoir vu déferler le nazisme et le stalinisme, ne peut manquer de considérer consubstantiel à l'être humain ; que, en accusant la société d'avoir corrompu «*l'homme de la nature*», il a entraîné la tendance actuelle à envisager tous les actes délinquants commis par les individus comme causés par la société, à, en conséquence, les déresponsabiliser puisqu'ils ne peuvent qu'être innocents, à saper leur discipline morale car ils en viennent à penser qu'il est bien plus simple de se faire prendre en charge par une

société prospère et bienveillante ; qu'il suffit de profiter des droits qu'elle accorde, tout en se déroband aux devoirs qu'elle implique aussi, en se maintenant donc dans l'infantilisme de l'irresponsabilité heureuse.

-Le promoteur d'une religion personnelle, affective, tolérante, nourrie d'admiration pour le monde, répond aux aspirations des actuels «chercheurs de spiritualité» aussi vague soit-elle.

-L'autobiographe est à l'origine de la promotion du «moi» à laquelle on assiste dans les sociétés libérales contemporaines, même si elles mettent plutôt l'accent sur un «moi» fort et même tout-puissant alors qu'il révéla un «moi» fragile. On peut imaginer que, vivant aujourd'hui, il ne cesserait de s'épancher dans «les réseaux sociaux», qu'il abuserait des «selfies» !

-Le grand amoureux de la nature qui en vint à la vénérer, à lui vouer un culte religieux, le fervent herboriste, le marcheur infatigable qui éleva la marche à pied au rang d'un art de vivre car elle était sa respiration, elle était l'occasion d'un essentiel rendez-vous avec lui-même, est un modèle pour l'adepte de la vie en plein air, pour le randonneur, pour l'«urbaphobe» qui refuse la grande ville, surtout pour l'écologiste à qui plaît sa critique du productivisme à outrance et de la dégradation de l'environnement.

Aujourd'hui, Rousseau est même devenu une figure connue du grand public.

En 1974, son nom fut donné à un astéroïde récemment découvert.

Si, en 1978, lors du bicentenaire de sa mort, les pompes officielles étouffèrent l'écrivain et son œuvre, en 2012, pour la commémoration du trois centième anniversaire de sa naissance, dans un mélange de vraie ferveur et de rituel obligé, on tissa travaux savants et mousse médiatique. À Genève, au 40, Grand-Rue, là même où il naquit, fut créé l'«Espace Rousseau» dont l'objectif est de garder vivante, et faire connaître plus largement son œuvre, à travers des expositions, des cours, des colloques et les spectacles du programme "Rousseau pour tous". Mais Chambéry, Grenoble, Paris et bien d'autres villes ne furent pas en reste, sans compter les éditions, émissions et autres hors-séries de toutes sortes. Sous tous les angles et sur tous les supports, on évoqua, tour à tour ou tout ensemble, le fils de l'horloger, le jeune amant de «Maman», le copiste de musique, le précepteur, le promeneur, le rêveur, l'ami et l'ennemi des «philosophes» de son temps, le théoricien social et politique, le héros malgré lui de la Révolution française, le précurseur du romantisme, un des pères de la littérature moderne.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com